

ਏਡ ਫਿਰਲਏਡ ਵੇਡ ਪੁਠਵੇਡ

NESTI
VEQEN
Editions

Peinture : Philippe Jozelon

LILIE
BAGAGE

Les Larmes de Yāda

roman

Lilie Bagage

À toi, qui chantes le présent au même tempo que moi.

Collection Fractales/ Science-Fiction dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : mai 2017
ISBN : 978-2-915653-78-6

Les Larmes de Yāda

Asha

Les notes du tampoora chantent dans le matin.

Une seconde, une goutte de clé suffit. Une vibration plus tard, je retranche soixante-trois ans. Et me voilà de retour à Bhopal dans mon Inde natale, pile pour la fête des couleurs de mes sept printemps.

La coïncidence veut que, cette année, mon anniversaire tombe la même journée. La maisonnée s'affaire déjà tandis que l'astre du jour caresse, timide, la pierre rose de notre demeure. Dissimulée depuis deux bonnes heures derrière l'un des lourds rideaux de la bibliothèque familiale, je me laisse bercer par le *râga* en provenance du salon. Sous drogue, la musique de mon enfance me guide. Elle donne le tempo à ces sauts dans le temps. Je passe une petite main dans mes cheveux bruns d'antan, coince une mèche rebelle derrière une oreille ; le reste de ma chevelure est emprisonné dans la longue tresse que ma mère sculptait chaque soir avant de me border.

À travers la vitre, je contemple le théâtre du deuxième jour de la Holi. Ce dernier débute à peine, mais déjà les passants échangent cadeaux colorés contre mots d'excuses. Le bruit de la ville est étouffé par le verre ; je ressens comme un malaise, il y a un décalage entre le son et l'image. Soudain mon jeune voisin, Abhidi, surgit de l'autre côté de la vitre. Il colle un visage peinturluré contre les carreaux et me fait une grimace rigolote. Je l'aimais bien, Abhidi, avec ses grands yeux noirs et son léger zozotement. On passait beaucoup de temps à se chamailler et

à rire, sur le chemin de l'école. Je sais que, ce soir-là, sur ses joues violettes vont couler des larmes, par ma faute. Mais dans le présent que je revis, tout cela n'a aucune importance. Le tampoura du grand-père poursuit sa lente mélodie et je réponds à mon ami par un sourire enjoué. Moi aussi, je veux offrir de la couleur au monde !

— Asha, où es-tu ?

La voix tendre de maman, alors qu'elle tente de m'attirer pour le petit-déjeuner. Elle connaît mes cachettes habituelles, elle aura tôt fait de me débusquer. Aussi je ne dis rien et tends l'oreille. Je m'enroule du cachemire qui habille nos fenêtres, protection soyeuse contre ma peau, et je profite de l'instant. J'inspire les notes de l'instrument, j'en retire le rythme de mon voyage. Plus qu'un rêve matiné de souvenirs, c'est un éveil dans le passé que m'offre la clé. Une bouffée d'euphorie fait battre plus fort mon cœur de camée. D'excitation, je serre contre ma tunique ivoire l'objet de mon embuscade. Le tempo s'accélère tandis que mon souffle se raccourcit. La porte de la bibliothèque est entrebâillée.

— Asha, cesse ton petit jeu et montre-toi.

Maman prend un air faussement agacé. Elle joue avec moi sur les envolées du tampoura. Elle fait le tour de la pièce puis se rapproche du rideau, comme un chat qui a deviné sa proie, et tire dessus d'un geste brusque. Déséquilibrée, je tombe sur les avant-bras et menace de gâcher mes munitions avant le moment opportun. Heureusement, l'aumônière de lin reste scellée dans mon poing.

— Trouvée ! jubile ma mère.

Là, c'est flagrant. Le son est décalé. L'exclamation de maman m'enrobe de joie une demi-seconde après sa vision. Dans sa robe ample et encore blanche, elle me regarde – sourire au coin des lèvres – toute fière d'avoir mis la main sur sa fille. Son rire clair résonne dans la pièce et ponctue le *rāga* qui a repris un tempo raisonnable. Je me redresse alors et affiche une moue que j'espère convaincante. À sept ans, il est aisé de jouer la comédie pour servir ses desseins. Elle m'ébouriffe la tête et je crache, tel un petit félin qu'on aurait dérangé durant son

sommeil. En réalité, j'endors ses réflexes. Je l'attendris. Et tandis que sa bouche s'élargit et que son rire se déclenche à nouveau, je plonge les doigts dans le sac que je tiens contre moi pour en libérer le contenu. Silence de surprise. La robe de maman est maculée de vert et, tandis qu'une note de musique se moque d'elle, je laisse éclater ma joie. Ma mère ne réagit pas, il convient alors de respecter la coutume en prononçant la formule consacrée. Je commence à remuer les lèvres, le son rattrape mes pensées :

— *Bura na mano, Holí hai*, décrété-je solennelle.

J'entends la lourde porte du hall s'ouvrir. Des visiteurs font leur entrée dans la maison. Si tôt, le matin ? Ça ne peut être que lui.

— Asha ? me confirme une voix de basse.

Mon rire me poursuit tandis que je file comme le vent hors de la bibliothèque. Maman veut m'arrêter, mais je ne l'écoute déjà plus. Seules l'envolée des notes et cette autre voix comptent désormais pour moi. En courant, je salue mon musicien de grand-père et danse près de lui. Je suis une tempête de joie et de vie. Mes pieds nus glissent sur les tapis aux mille couleurs, célébrations de la Holi. Rien ne m'arrête. C'est mon anniversaire ; il a promis qu'il serait là. En me voyant débarquer à toute vitesse, papa lâche sa dernière valise et tend ses bras vers moi. Je sautille et je m'accroche à son cou. Je colle un bisou sur sa joue ; le bruit mouillé tarde à se manifester.

— Comment va, hindi ? m'apostrophe-t-il.

— Comment va, *frenchy* ?

C'était notre code, à lui et moi. Notre échange rituel lors de ses retours. Que j'ai pu les détester, ces rendez-vous d'affaires interminables à des milliers de kilomètres de chez nous ! Cette fois-ci, j'ai décidé qu'il ne nous quittait plus. Enfin, jusqu'à la prochaine fois. Là, tout de suite, il reste près de moi à Bhopal, et nous fêtons la Holi ensemble. Je me souviens ; un enfant, ça n'oublie jamais. Je lui rappelle sa promesse. Il hoche la tête, mais son expression, entre le sourire incomplet et le trouble, me paraît bien mystérieuse sur le moment. La gamine que j'étais ne se doute pas encore de ce que son père rapporte

avec lui dans ses bagages. La vieille k-mée, elle, n'ignore rien de la suite. Des larmes, des « au revoir » mués en adieux, du déménagement en forme de déracinement. *Bye India, hello France*. Mais la klé, drogue impétueuse, étouffe le futur afin que je me concentre sur l'instant. J'ai sept ans et rien d'autre. Papa plonge une main dans l'une de ses poches puis caresse mon front bombé, mon nez en trompette, mes joues rondes. Il recouvre ma peau de poudre orangée.

— *Bura na mano*, murmure-t-il.

Je me blottis contre lui, le menton sur l'épaule. Non, vraiment, plus rien ne compte désormais. Nos domestiques s'affairent et récupèrent les bagages qui encombrant l'entrée. Je me laisse porter par mon colosse de père jusqu'au salon. Là, grand-père laisse son *tampoura* tranquille pour saluer son gendre ; dans mes oreilles, les notes persistent et accompagnent l'expérience pour un refrain de félicité.

En traversant la maison tout à l'heure, ma jeune version n'a pas fait attention : la table est déjà dressée. Un parfum de badiane et de cannelle flotte dans l'air. Au milieu des mets habituels du petit-déjeuner trône l'un de mes gâteaux préférés : un *halwa*. Dhatri, notre cuisinière, allume sept petites bougies qu'elle positionne en cercle sur la pâtisserie. À ce moment-là, Abhidi déboule de je ne sais où et manque de bousculer la domestique. Nous rions, parce que j'ai le visage de la même couleur que le *halwa*. Maman nous rejoint, salue papa d'un geste, et tous ceux que j'aime s'approchent avec moi de la table. Sept ans. Le dixième de mon âge actuel.

— Fais un vœu, Asha.

Je souhaite de toujours vivre à Bhopal. Avec papa, maman, Abhidi, Dhatri, grand-père et grand-mère. Je souffle ; une bougie refuse de s'éteindre. Abhidi s'en charge pour moi et s'esclaffe. Comme le veut la coutume, chacun des invités coupe ensuite un morceau du gâteau et me donne la becquée. La saveur sucrée des dattes explose en bouche, le moment finit de me ravir. Je ne veux pas quitter cet endroit. Jamais.

Pourtant, tout voyage connaît une fin. Trop court, trop bref. Le dosage de la drogue doit être atrocement faible... À mon tour, je porte aux lèvres d'Abhidi quelques miettes de *halwa*, amandes effilées, mais ses contours deviennent flous. Je ne distingue déjà plus les détails des visages ou les formes des objets. Les nez, dents, yeux disparaissent. La vaisselle et la nourriture ne sont plus qu'un amas de sphères abandonnées sur une surface plane. Les couleurs se mélangent ; de chaudes, elles prennent des atours ternes et glacés. Les bruits du salon sont assourdis, comme étouffés par une épaisse couverture de neige. Ils s'aplanissent aussi. Les voix et le reliquat de *râga Bhairavi* se mêlent pour ne donner qu'une seule note, constante, sans ornement. Tout devient lisse et sans relief. Des picotements de froid au bout de mes doigts. Je regarde mes mains ; elles paraissent plus grandes, plus tachées, plus fripées aussi. Celles de *nānī* ? Non, les miennes. La luminosité augmente. Un soleil immense inonde soudain la pièce, mais nous sommes le premier jour de mars et la chaleur demeure absente. On gèle par ici. Je suis tellement éblouie que j'en ferme les paupières.

Quand je les rouvre, le décor est différent, moins lumineux, moins coloré, ce n'est pas très embêtant, chuchote la klé, non, la Holi n'a pas cours ici, mais mon gâteau est toujours là, bonjour l'euphorie ! L'euphorie du retour ne dure jamais, je sais, alors profitons-en tant qu'elle est là... C'est toujours mon anniversaire, dit la klé, sept fois dix pour l'année deux mille quatre-vingt-douze, et j'ai encore mon *halwa*, alors pas de quoi râler ! Tout ne s'est pas perdu dans le temps, tic tac, fait l'horloge dans ma tête, tic tac, le passé là derrière.

Ô ma klé, que ferais-je sans toi ? Il y a deux mois, je ne te connaissais pas et j'étais si triste, si triste du vide, si triste du silence, le silence qui grignote tout et surtout la vie. Grâce à toi, le monde s'est rempli. Mon univers s'est remplumé, il chante de nouveau, et pour accompagner sa mélodie, je fais claquer ma langue sur mon palais. Le son est de nouveau raccord, alors je rigole ! J'adore tes retours,

ma klé, mon eau de *yāda*, ma vie retrouvée... Sans toi, janvier était si triste avec maman qui est morte, alors la revoir fait sourire le mois de mars, et moi avec.

Je fourre un énorme morceau de gâteau dans ma bouche, lèche lentement l'extrémité de mes doigts, réminiscences de mes passages en cuisine pour embêter Dhatri et ses casseroles. Elle serait fière de moi, Dhatri ! Ce *halwa*, c'est moi qui l'ai concocté, un véritable chef ! Même si j'ai dû troquer les dattes contre des carottes parce qu'en deux mille quatre-vingt-douze les dattes ne courent pas les rues, on les trouve seulement sous forme de spray, le spray, c'est une drogue aussi, n'est-ce pas ? La drogue de Franck avant qu'il ne s'emplâtre dans un mur, six pieds sous terre, vlan ! Comme mon Adrien, comme maman. Ce n'est pas grave, parce que les carottes rendent la recette savoureuse, et si je reste atablée, je vais manger le *halwa* tout entier, alors lève-toi, petite Asha !

Avec ses gros caractères brillants, l'horloge de la Part-Dieu projette son heure sur les nuages, déjà huit heures du soir, quand est-ce que je t'ai avalée, ma klé ? J'ai oublié, *hē bhagavāna* ! Il paraît que j'ai de l'arthrose, mais mon eau de *yāda* fait des merveilles, mieux que le traitement qu'on m'a refilé au centre de santé, une fois debout, mes jambes arrêtent de hurler. En plus de cela, les médocs me filent le bourdon et j'en ai marre d'être triste, grâce à toi, mon eau, je me sens aussi agile qu'une gymnaste, aussi gaie qu'un pinson. Ô ma klé, que ferais-je sans toi ?

Janvier était une torture pour l'esprit, pour le cœur, pour les sens, mais janvier est loin, parce que tu es là, mon eau... Aujourd'hui, c'est mars, le printemps, la Holi, le chanté, tiens un peu de musique serait une bonne idée pour célébrer la légèreté retrouvée, j'allume ma chaîne hi-fi et je choisis un *rāga* du soir, joie ! Le son bien fort, j'oscille, je gigue, petits pas de danse, oh ! Mais tout ce *halwa* rien que pour moi... Non il faut respecter la coutume, partager, mais avec qui ? Abhidi habite en Inde, s'il n'est pas déjà en train de grignoter les pissenlits par la racine, le silence grignote la vie et Abhidi grignote les pissenlits... Mon Adrien, ça fait longtemps qu'il n'est

plus là, maman est morte aussi, les voisins alors ? Bof, ils m'insupportent à ne pas faire taire leur marmaille, c'est bien que mes filles soient loin d'ici, je trouverai bien quelqu'un dans l'immeuble qui en voudra une part...

Saleté de miroir de l'entrée ! Il renvoie une image qui ne me plaît pas, cette peau aussi flasque qu'un *gulab jamun* et ce pull d'un jaune fadasse, aussi déprimant que le mois de janvier... Avant de sortir, il faut que je sois présentable pour fêter mars en beauté. Je pose le *halwa* au sol et fouille mes placards où il y a du blanc, du crème, encore du blanc, beaucoup trop de deuil dans cette garde-robe, voudrais m'en débarrasser, effacer la mort, effacer le vide... la totalité de mes vêtements se retrouve étalée sur le lit, le sofa, le plancher, la cuisinière, je cherche du vert couleur de fête, c'est mon anniversaire et la Holi après tout !

Au fond d'un tiroir, je déniche un sari comme il faut, avec des bordures décorées de motifs végétaux, parons-nous-en pour l'occasion et peaufinons le tableau devant la glace, quelques coups de peigne à ma chevelure, tu es plus jeune en mars qu'en janvier, Asha, il y a des fils chocolatés qui persistent au milieu de ta tignasse ! C'est la clé qui fait ça, je me sens comme sur un petit nuage, merci à toi mon eau de *yāda*, ma nouvelle partenaire de vie, puisque tout et tout le monde est parti.

Halwa dans les bras, je sors sur le palier, les néons cliquent, grésillent, tressautent avant d'éclairer chichement le couloir, on dirait qu'il est plus large que d'habitude, celui-là, ah ! Je suis assortie à la moquette des murs, je m'y fonds, caméléon de la Holi. Dans ma tête, le sitar joue toujours sa mélodie, je règle ma marche sur son tempo et les néons suivent.

Arrivée à la coursive, je m'accroche à la balustrade, tout en bas j'aperçois des cafards ou bien des gosses ? Ils squattent les lieux en permanence, mais ils sont gentils et ne m'embêtent jamais, alors le gâteau sera pour eux. Je renverse le plat au-dessus du vide et le *halwa* s'en échappe, pluie orangée dans la nuit, la chute un peu molle, le résultat fait *schplof* ! Et les cafards s'agitent, sans doute pour me dire merci.

Je retourne chez moi en me laissant guider par la musique, loin de janvier, du vide, du silence de ce début d'année. La porte claque et une vague m'envahit : toucher ce passé qui me manque tant, savourer la vague, boire la tasse à nouveau, les *krintan* du sitar, ô mon eau de *yāda*, que ferais-je sans toi ? Le voyage dans le temps est terminé, mais la musique reste avec moi, bientôt la fin, bientôt la descente, mais pas tout de suite, pas tout de suite.

Une clef pour une portée

2 mois plus tôt

Enis

2092 débute par un froid mordant. Quand j'abaisse la poignée, les clochettes de l'ouverture tintent et préviennent les membres du club de mon arrivée. J'avance dans le hall d'un pas incertain, sous l'éclairage d'un globe de lumière... et ne distingue pas grand-chose, exception faite des publicités projetées au sol par le plafonnier. Des guirlandes colorées, elles aussi immatérielles, pendouillent le long des murs et rappellent que les fêtes de fin d'année viennent à peine de se terminer.

— Salut, Enis. Bonne année.

Élodie, l'animatrice du petit club littéraire, m'accueille dans la pénombre. Elle me présente le nouveau programme, imprimé sur papier – un luxe que permet une partie de nos cotisations. Fidèle à elle-même, Élodie masque sa silhouette de jeune fille sous un immense châle écossais et une jupe traînante, tout droit sortie d'une époque disparue. Je réponds par des vœux identiques, pends veste et couvre-chef au portemanteau prévu à cet effet et récupère la feuille volante. *Semaine 1 - Année 2092 : haïkus.*

— Les autres sont là ?

— Tous et toutes, sauf notre retardataire habituelle.

Son soupir me fait esquisser un sourire. Je change de sujet :

— J'ai reçu mes étrennes et j'ai de quoi m'acquitter de l'adhésion.

— On verra ça plus tard dans le mois, balaye-t-elle d'un geste impatient. Les gourmands veulent leur boisson chaude.

Tout est affaire de routine, par ici. Les années passent et je reste préposé à la préparation du thé. Les rituels revêtent une certaine valeur sécuritaire dans une époque affolée et affolante. On s'accroche à eux, tels des naufragés à des bouées de sauvetage, craignant à tout moment d'être emportés par les marées dévastatrices du temps et du progrès.

Je fouille dans mes poches et retrouve le sachet que j'apporte chaque semaine depuis mon inscription à l'association. L'animatrice me précède jusqu'au local réservé, une simple pièce munie de tables basses et de sofas aux housses aussi épuisées que ceux qui sont assis dessus. Les dossiers des sièges sont si élimés que l'on entrevoit le métal au travers du tissu. Des cactus de plastique égayent péniblement l'espace. À l'autre bout, un *çaydanlık* posé sur une kitchenette attend mes soins. Cette théière, c'est une antiquité à l'image de son propriétaire ; un trésor de Turquie que mon père a trimbalé partout et son père avant lui, pour partager la dégustation d'une boisson vieille comme le monde. Aujourd'hui elle ne voyage plus, mais le partage continue.

Je traverse la salle et salue les habitués, qui me rendent la pareille. Meilleurs vœux, bonne santé. C'est reparti pour un an, il faut espérer. Philippa m'adresse un copieux sourire auquel je réponds de façon polie, mais sans plus, histoire de ne pas encourager son entreprise de séduction. Celui de Léna est moins artificiel ; ses yeux bleu glacier n'ont rien perdu de leur pétillant depuis notre petit rendez-vous galant, il y a deux ans de cela. Louis, l'une des branches les plus usées du club, est le seul à ne pas lever ses yeux vers moi. Il préfère s'oublier dans la contemplation de ses mocassins aussi tachés de vieillesse que son crâne déplumé. S'il fête 2093 avec nous, on sabrera le champagne.

Je reporte mon attention sur la mission qui m'est attribuée. Je remplis d'eau la partie basse de la théière, glisse le thé noir dans la partie haute et porte le tout à ébullition. Tandis que je verse le liquide sur les feuilles pour laisser infuser, les messes basses vont bon train. Elles

sont finalement interrompues par les clochettes de l'entrée qui s'agitent à nouveau. Peu après, le dernier membre de notre club, chaperonné par Élodie, fait son apparition dans une tenue immaculée.

— Bien ! On va pouvoir commencer, annonce cette dernière.

Pour les anciens, le temps est précieux, alors dans la salle, ça se plaint en sourdine. L'impression de manquer, de ne jamais en avoir assez, atteint l'ensemble du quatrième âge. Les retardataires sont mal aimés, car ils gaspillent le leur et gâchent celui des autres.

Asha me fait un signe discret de la main ; elle ignore les ronchonners d'une manière qui frise l'impertinence. Elle s'installe sur le dernier canapé libre après en avoir épousseté l'assise, et étudie le programme pendant que j'apporte le service à thé près du petit groupe.

Quand notre animatrice lui fait remarquer que c'était à son tour d'apporter des viennoiseries, l'Indienne affiche un air déconfit et se désole pour ses pertes de mémoire. Vraiment confuse, elle a oublié, mais c'est promis, elle se rattrapera une prochaine fois. Les excuses sonnent faux ; elle ne se donne même pas la peine de le dissimuler. Mes lèvres se tordent d'amusement tandis que je remplis les verres et que les plaintes se font plus sonores. Une fois le service effectué, je m'assois à côté d'elle, sachant très bien que personne ne me volera cette place. Élodie prend la parole afin de nous présenter l'activité de ce jour, mais je préfère m'entretenir avec ma voisine de sofa.

— *Nav varsh ki subhkamna*, lance Asha.

— À tes souhaits, rétorqué-je.

— T'as raison, on se fiche bien de savoir si l'année sera bonne ou mauvaise, tant que les souhaits sont exaucés.

— Il t'en reste encore, à ton âge ?

Ses yeux bruns encadrés de pattes d'oie se plissent de malice :

— Je m'en traîne une boîte pleine depuis des lustres. Comment se sont déroulées tes fêtes ?

— Oh, tu sais, comme d'habitude. On mange trop, on dort mal et les artères souffrent. Mon fils était là avec sa

petite famille ; avec ma tripotée de frères et sœurs, la maison a grouillé d'enfants et de petits-enfants pendant deux semaines...

Asha secoue la tête, silencieuse. Je ne retourne pas la question, la sachant discrète sur le sujet familial. Je n'ai jamais su si elle était la femme ou la mère de quelqu'un. L'animatrice interrompt notre bavardage et demande notre attention. Elle prête des bracelets et des stylets à ceux qui n'en possèdent pas ; par leur biais, nous projetons des cahiers virtuels et activons les réseaux afin d'écrire quelques mots. L'atelier s'annonce poétique et reposant, comme souvent. Je porte le verre à mes lèvres, mais le thé est encore bouillant et me brûle. Asha pose une main sur mes genoux et se moque gentiment de moi. Mon amour pour cette boisson me perdra. Je relance la conversation par une pique :

— Des résolutions pour 92 ? Décrocher le prix Nobel de la ponctualité ?

— Ce serait devenir prévisible, je déteste ça.

— Quand les retards sont réguliers, on devient aussi prévisible que les gens toujours à l'heure, remarqué-je, narquois. Et pour les pâtisseries ? On te les a dérobées en chemin ?

Sourire en coin, mon amie griffonne un haïku explicite :

*Refus de douceurs
Pour les vieux décrépits
Qui lassent et ennuient.*

Bien qu'Asha n'ait jamais fait de grands efforts d'intégration au groupe, je suis d'accord avec elle. Les autres membres du club semblent toujours empressés et se refusent à aborder le temps qui passe avec entrain. Ils ressassent les mêmes histoires à propos de leurs déboires digestifs, des ébats du voisinage ou de l'élevage de lombrics du gardien d'immeuble. Ils considèrent bien souvent les ateliers hebdomadaires comme un moyen supplémentaire d'étaler leurs contes et de tenir leurs comptes. Peut-être parce que le quotidien pèse trop lourd sur leurs épaules et

qu'ils ressentent le besoin de vider leurs sacs chaque semaine, sous peine de ne plus pouvoir avancer. Ou bien parce qu'il y a des traits de caractère aussi inébranlables que des rituels, et qu'un vieillard se doit de les respecter : ronchon, de mauvaise humeur, tatillon, radoteur, rancunier – quand la mémoire ne fait pas défaut – et surtout, envieux de cette jeunesse qui perdure.

Car Asha, qui approche pourtant de ses soixante-dix ans comme moi, semble encore posséder dans ses veines une énergie aussi folle que celle qui anime l'enfance. Certes, les rides zèbrent sa peau brune comme elles contraignent mes tempes dégarnies et l'arthrose déforme ses fines phalanges comme elle complique mes déplacements. Mais au-delà de cette image imposée par l'âge, on ressent en elle une source intarissable d'émerveillement et de curiosité. Je le constate pour les mots, et j'aime à penser qu'il en est de même pour le reste de sa vie. Vague sur un océan de lettres, Asha varie sans cesse, formule chaque semaine de nouveaux textes ; en lectrice assidue, elle dévore ses trouvailles pour ensuite abreuver son auditoire d'avis et de critiques développées. Ses œuvres favorites, elle les complimente sans borne, manteaux d'écume scintillants sur l'étendue littéraire ; quant au reste, il subit souvent quelques remous acerbes avant de sombrer dans les tréfonds abyssaux de l'oubli.

Chaque nouvelle prose, chaque nouvelle lecture échangée au sein du club renforce sa gaieté. Les autres choisissent de la jalouser, et son dédain à leur égard n'arrange rien. Un cercle vicieux. Pour ma part, la côtoyer me conduit à boire un peu de cette eau de jouvence, et c'est le cœur léger que je sacrifie quelques heures en sa compagnie.

Je succède à sa poésie par un essai de mon cru :

Enis et Asha
Sans kulfi et baklava
Gourmands éconduits

... auquel elle réagit en dodelinant de la tête :

— Le kulfi, c'est vraiment pas de saison !

— Je sais, mais je mangerais de la glace toute l'année si mes gencives le toléraient.

— Écoutez-moi ce vieux débris. Bientôt, tu vas finir par râler autant que les autres machins.

— Et alors ?

— Et alors on ne pourra plus aligner deux phrases sans que tes bobos ne s'incrument dans la conversation.

Je fais la moue, boudant pour la forme ; elle m'adresse un nouveau regard malicieux et m'assène une tape sur le genou :

— Allez, va ! J'en ferai, du kulfi, l'été prochain. Rien que pour toi.

— À la pistache ?

— Évidemment.

Satisfait de cette promesse sucrée, j'aborde alors un sujet qui lui tient à cœur : celui de nos lectures respectives. Les miennes avaient été réduites pour cause de festivités de fin d'année, mais entre repas gargantuesques et réunions bruyantes, j'avais quand même trouvé quelques minutes pour terminer un roman de science-fiction.

— Ah oui, je me souviens, un polar sur fond de musique augmentée. Comment c'était ? m'interroge-t-elle.

— Très rythmé et distrayant. C'est toujours aussi drôle de voir comment un auteur du début de siècle imaginait le futur.

— L'humain au-delà de l'humain...

— C'est ça.

— Il a dû être déçu.

Elle ricane. La crise de 2029, puis ses sursauts de 48 et de 51, tels des échos de l'histoire, ont frappé de plein fouet les industries d'antan. La courbe du progrès scientifique a fini par flancher, rendue fragile par une économie en berne. Balayés, les grands rêves de transhumanisme et de singularité. Envolées, les promesses d'améliorations tous azimuts.

Au lieu de cela, la stagnation est devenue le nouveau credo. Les lobbies du bioconservatisme ont assouvi leur soif de pouvoir. Quelques outils technologiques se sont

cependant imposés à la société au fil des générations, comme ces bracelets donnant accès à une réalité augmentée et aux réseaux, ou bien cette hideuse horloge de la Part-Dieu, qui projette ses dates et ses heures sur le ciel nuageux de la ville. Des gadgets, avec lesquels on est contraints de vivre, mais des gadgets seulement.

— Et toi, qu'as-tu lu...

— Qu'est-ce que tu penses de l'idée de karma ? me coupe mon amie.

Elle me fixe et attend, presque inquisitrice, avalant son thé par petites gorgées. Son interruption est inhabituelle et sa question semble sérieuse — alors je fais de nouveau la moue, de perplexité cette fois. Asha est plutôt du genre à rejeter la religion, *a fortiori* celle de son pays d'origine, dont elle se moque souvent dans ses écrits. Je me dis que ça doit avoir un lien avec le dernier récit qu'elle a dévoré.

— Oh, dans une vie passée, j'étais un véritable expert, je possédais mon propre temple et distribuais des billets pour le nirvana à mes adeptes ! Et puis, quand j'ai atterri dans cette enveloppe, j'ai décidé de tout plaquer, ça ne rapportait pas assez.

Je souligne ma plaisanterie et mon ignorance par un haussement d'épaules. Elle hoche la tête et sort un ouvrage de son sac à main, un bijou pas plus gros que la paume, mais très épais, aux tranchefiles orangées et à la reliure de cuir. Le dos est rayé de peinture safran écaillée par le temps, pourtant on peut y déchiffrer le titre, en petits caractères : *Upanishad*.

— J'ai dégoté cette vieillerie sous le lit de ma mère, à la pension. Accompagnée de dizaines de carnets de notes, sur son appréhension de l'hindouisme, de la vie après la mort, sur sa vie aussi. J'avais déjà remarqué son obsession pour la renaissance de l'âme, mais j'étais loin de me douter qu'elle écrivait tant là-dessus ; on n'en a jamais parlé, elle et moi.

— Ah ?

— Je ne porte pas la religion dans mon cœur.

— L'euphémisme, cette vertu ! m'exclamé-je.

— Quand une mère a plus foi en ses croyances qu'en sa propre progéniture, ça n'aide pas à resserrer les liens.

— Certes... Et alors, tu les as lus ? Je veux dire, les carnets et cet ouvrage.

— Feuilletés très rapidement.

— C'est intéressant ?

— Moui. Elle parle de mon père et de moi, quelquefois. Des choses qu'elle ne m'a jamais vraiment confiées, sur son divorce et son quotidien...

Je reste un temps bouche bée par tant d'ouverture de sa part. C'est un petit évènement dans notre relation amicale ! En matière de confiance, Asha a donc de quoi tenir.

— Eh bien ! C'est l'occasion d'en discuter avec elle. Elle est âgée et ses moments de lucidité se font peut-être rares, mais il faut tenter.

— Complicé, tranche l'Indienne.

— Pourquoi donc ?

— Va falloir que j'attende sa prochaine « enveloppe » ; on n'a pas encore trouvé le moyen de papoter avec les morts.

Asha

J'ai chamboulé ce pauvre Enis avec ma révélation endeuillée. Il a bredouillé des condoléances et a soigneusement évité mon regard pendant tout le reste de l'atelier. Après quelques échanges poétiques et une discussion autour des lectures du groupe, Élodie nous a libérés. Il n'avait toujours pas abandonné son air contrit, m'a demandé s'il pouvait faire quelque chose pour moi, alors j'ai haussé les épaules et je suis partie sans rien dire de plus.

Je ne sais pas pourquoi je lui en ai parlé. Un écart de conduite... Lorsque la musique d'un être qui nous est cher prend fin, que peut-on faire à part se la remémorer sans cesse ou la gommer de notre esprit ? Ces dernières années, la mélodie de maman se trouvait éraillée et désordonnée, comme celle d'un tampoira mal accordé. Les matins de mes visites, rares étaient les moments où elle me reconnaissait encore et m'appelait par mon nom. À ses yeux, je devenais tantôt l'infirmière redoutée, tantôt l'inconnue crainte, tantôt la conteuse haïe. Et si les instants où j'incarnais la fille n'étaient pas des plus faciles, au moins revêtaient-ils l'apanage de la vérité. Je préférerais qu'elle repousse mes tentatives de rabibochage pour des raisons valables, comme celle de ne pas l'avoir aidée durant la crise économique ; en ce temps-là, j'avais d'autres inquiétudes, d'autres boulets aux pieds... Elle avait le droit de m'en vouloir pour ce manque de soutien.

Je voudrais bien tout effacer, tout oublier de maman, mais le souvenir de jours bien différents me retient. Des jours plus doux, avant sa séparation avec papa, avant la

naissance de mes jumelles, avant que l'on arrête de se parler, toutes les deux. Des jours où elle était vive et joyeuse, comme l'Inde, comme moi, avant...

Le ciel est gris, histoire de miner le moral encore un peu plus. Ce quartier est aussi moche que les nuages d'aujourd'hui, mais il possède l'avantage de ne pas détonner avec moi et mon maigre pécule. De la neige fondue fait dégouliner les murs de crasse et s'insinue dans les trottoirs défoncés de la grande rue. Quelle sottise je fais ! Je n'ai rien emporté pour me protéger des intempéries. Je longe les bâtiments et les palissades taguées de saleté, les utilisant comme coupe-vent. Au moindre interstice, le souffle inamical de ce mois de janvier se faufile et s'acharne à me mordiller les extrémités. Plein de rudesse, il vient transformer mes oreilles et mon nez en glaçons. Le reste de mon corps ne sent rien, je dois sans doute en remercier le grand âge et ce caban centenaire.

Quelques virages entre les immeubles gris. Ce qui me refroidit le plus, c'est l'absence de son. À l'exception du claquement de mes pas sur le béton et du murmure du vent, rien ne vient perturber la zone. Je tente de meubler l'espace en fredonnant une comptine éculée, « *ek do kabhi na ro...* » ; je grelotte tant que ma voix finit par s'éteindre. Mes jambes se refusent à accélérer la cadence afin que je puisse échapper au silence. Celui-là hurle sa suprématie, sultan conquérant des lieux ; je ne peux me soustraire à son emprise ni à celle de sa sœur, la solitude.

L'éclairage citadin, jugé trop coûteux, a été réduit dans cet arrondissement de la ville. Un lampadaire sur cinq montre le chemin ; je m'arrache les yeux pour ne pas trébucher sur une grille ou tomber dans une bouche d'égout. C'est le genre d'incidents qui arrive souvent par ici, et pas que pour les vieilleries dans mon genre. Une fois, j'ai vu un petit se faire avaler par l'un de ces trous béants. Les secours n'en ont remonté qu'un corps brisé.

J'atteins un carrefour et amorce un dernier tournant avant de tomber sur la ligne droite qui me conduira chez moi. À partir de là, des ramassis d'ordures bornent l'allée, à raison d'une pile tous les cent mètres environ. Le

parfum de pourriture est atroce ; je garde mes distances en marchant en plein milieu de la chaussée. De toute façon, il n'y a aucun trafic depuis des lustres. La dernière fois que les éboueurs se sont aventurés dans le coin, leur camion a été incendié. C'était il y a deux semaines, il me semble. En guise de protestation, le quartier a été laissé à l'abandon. Les riverains ont alors pris les choses en main ; maintenant, certains tas difformes larguent dans l'air une puanteur cramée.

Ma résidence se trouve au bout du dépotoir, mais je me souviens que mes placards sont vides ; je me dirige vers le distributeur alimentaire le plus proche, dans une rue attenante.

Depuis le club littéraire, voici enfin que je croise les premiers êtres humains. Les néons jaunes et bleus de la vitrine commerciale attirent les habitants comme des mouches sur un cadavre défraîchi. Des gens de mon âge pour la plupart, mais pas seulement. Il y a des jeunes dans le lot, aux visages déjà sombres, nés dans ce guêpier et sans plus d'espoir de le quitter que moi.

Je me place dans une file d'attente derrière l'un de ceux-là. Les cheveux inexistant, le visage adolescent farci de clous et recouvert de gomme noire, il agite bras et jambes scarifiés sous un manteau de toile semi-invisible. Il a la bougeotte et marmonne des injures dans le vide. Encore un qui doit avaler l'une de ces drogues nouvelle génération pour fuir sa réalité médiocre.

Les achats progressent, rythmés par le chant d'accueil-clientèle et les cliquetis du distributeur. Le ballet des bras mécaniques et la chute des denrées sous pellicule anti-choc accompagnent l'écoulement de la file. Je jette un œil à l'état de mon compte bancaire ; il fait peine à voir. Le loyer vient d'être prélevé et a encore augmenté. Il va falloir économiser : je ferai l'impasse sur les produits congelés les deux mois qui suivent.

Bientôt arrive le tour de mon prédécesseur, toujours surexcité. Il appose son bracelet de paiement sur le boîtier d'identification pour débiter la transaction. Il faut montrer patte blanche avant même de parcourir les

rayons. Le commerce vérifie que vous avez bien les fonds avant de vous donner la permission de faire un choix. Je ne peux pas m'empêcher de jeter un œil au chiffre qui s'affiche sur la surface vitrifiée ; le gamin est fauché comme les blés. Sans attendre, il tapote nerveusement la fenêtre de sélection, mais le système est bloqué et lui signale par un tintement que l'achat est impossible.

— Checra ta puta de *rata* !

Le jeune fiche un coup de pied violent dans la façade. Puis un autre. Et encore un autre. Les marques de ses énormes Rangers, aux semelles aussi cloutées que sa face, décorent peu à peu la façade de vente. Je contemple la chaussée. À part moi, plus personne n'attend son tour. Je m'écarte et regarde le gosse s'acharner sur la machine qui, imperturbable, poursuit son discours moralisateur à base de « bips ».

Comme il serait trop dangereux d'intervenir, j'espère que la petite teigne reprendra ses esprits sous peu. C'est le seul magasin encore en état dans le quartier ; j'imagine mal faire un kilomètre de plus aujourd'hui pour avoir de quoi manger demain. Je cherche les caméras et soupire : leurs objectifs sont badigeonnés de colle opaque. De toute façon, à quoi bon ? Personne ne se serait déplacé pour stopper cette folie destructrice. En plus d'être moche, ce quartier est victime d'indifférence.

Je pressens un ultime coup d'éclat. Le jeune sort une matraque télescopique de nulle part et défonce la devanture. À force de frapper comme un sourd, il arrache le boîtier d'identification. Tant pis pour le repas, il va falloir trouver autre chose. Au moins, je ferai des économies.

Je m'éloigne à petits pas ; l'attente a rouillé mes articulations. Croisons les doigts pour que mon ascenseur ne soit pas de nouveau en panne.

De retour sur la rue principale, je traverse le bitume et rejoins l'entrée de mon immeuble, cernée par deux monticules calcinés. Je m'engouffre dans la porte tambour pour me retrouver dans la cour intérieure en damier métallique. Je quitte un silence pour un autre, moins glacial, mais tout aussi pesant.

À l'opposé, l'ascenseur est déjà ouvert. Un petit d'une douzaine d'années, visiblement désœuvré, s'amuse à coincer le battant avec sa jambe ; un autre plus âgé observe son jeu idiot, le dos plaqué contre le crépi.

Je les connais, ces deux-là. S'ils n'habitent pas ici, ils sont du quartier. Des frères, étant donné leur ressemblance : deux brindilles maigrichonnes aux yeux en amande surmontés de cheveux de jais. Des squatteurs aussi, qui restent là des journées entières à noter les allées et venues des résidents. Ils n'embêtent personne – en tout cas, moi, ils ne m'ont jamais dérangée –, pourtant je sais qu'ils ne viennent pas ici sans raison. Celle-ci m'échappe, bien qu'elle ait sans doute à voir avec un trafic quelconque. Sans un regard pour l'aîné, je franchis la distance qui me sépare de l'élève. Le petit lève la tête vers moi. Le grand brise alors le silence et me surprend, baryton, en total désaccord avec son physique.

— Lao, laisse passer la *dādī*.

À contrecœur, mais conscient que l'ordre ne peut être discuté, le dénommé Lao s'écarte et je marmonne un « merci ». J'aurais envie de leur expliquer que je ne suis pas leur grand-mère et qu'il n'y a pas de *dādī* qui tienne, entre eux et moi. Les jeunes ont la manie de vouloir dépouiller les mots de leur sens premier pour ensuite les réinjecter dans leur dialecte... Pourtant, je ne rouvre mon clapet que pour réclamer le septième étage ; l'élève, avec sa paroi cabossée et sa mécanique un peu rouillée, met du temps à réagir, mais finit par se refermer.

Je gravis les paliers et atteins enfin le mien. En sortant, je peste contre celui ou celle qui a abandonné ses ordures au beau milieu de la cour. Comme si ça ne suffisait pas que les rues soient de véritables décharges, il fallait maintenant qu'on transforme l'habitat en dépotoir... Mais ma quête de nourriture me donne soudain une idée.

Plutôt que de contourner l'obstacle, je saisis par leurs attaches deux des énormes sacs plastifiés et rejoins le couloir d'appartements en les traînant à ma suite. Leur poids m'empêche de les soulever du sol ; j'avance à une vitesse d'escargot, soufflant sous l'effort à chacun de mes

pas. J'aimerais bien pouvoir sortir une troisième main afin de me boucher le nez. Des relents d'ammoniac, allez savoir ce que les voisins ont fourré là-dedans.

Je sème l'un des sacs devant le premier logement puis, en m'approchant de la porte suivante, je tends l'oreille. De l'autre côté, ça pleurniche bruyamment. Parfait. Les gosses de la voisine sont là, elle doit aussi se trouver dans les parages. Je dépose le second sac à ordures devant sa porte et passe mon bracelet sur la poignée, ce qui déclenche un message d'appel. La grosse Bertha fait alors son apparition, son double menton et ses cernes maquillés de façon outrageuse prennent tout l'écran. En m'apercevant, elle serre ses lèvres flasques qui s'écrasent l'une contre l'autre comme deux limaces bien dodues.

— C'est pour quoi ? grogne-t-elle.

À son air, je soupçonne ses bambins de l'avoir réveillée en pleine sieste. Il est tard ; cette bonne femme me donne l'impression de passer ses journées à bâfrer, hurler contre ses enfants ou bien dormir. C'est à se demander comment elle et son mari survivent.

— Bonsoir, c'est Asha, votre voisine de palier.

— Je sais qui vous êtes. Voulez quoi ?

La grosse Bertha n'est jamais facile d'approche, cependant il se trouve qu'elle possède un point faible : sa crédulité. C'en est presque désopilant. L'argument bien en tête, je me lance dans une tirade calculée.

— Les gamins ont recommencé.

— Ils ont encore bloqué l'ascenseur ?

Je l'entends défaire le verrouillage de sa porte. J' imagine ses doigts boudinés écrasant leurs empreintes sur le scanner de reconnaissance. Quand on peut se payer un tel système de sécurité, pourquoi vit-on dans un bouge pareil ? En face, à deux studios de là, je me contente d'une antiquité fonctionnant avec une simple clef mécanique.

— Non, cette fois ils ont décidé d'embaumer notre couloir, continué-je.

— C'est pas vrai, c'est pas croyable ! Puta de gosses, maugrée-t-elle en constatant l'amas de déchets malodorants.

— Ça ne vous dérange pas si je vous laisse descendre tout ça dehors ? J'ai mal aux genoux et aux mollets, je n'ai plus la force de me déplacer. Mes vieux os m'en font voir de toutes les couleurs.

— Ouais, ouais.

La plainte de l'âge, ça marche à tous les coups. La grosse Bertha franchit son seuil, emmitouflée dans sa graisse et son sweat-shirt miteux – le même vêtement depuis des semaines, taché de bouillie pour bébé et autres traces suspectes. Je m'écarte alors qu'elle jette le premier sac sur son épaule massive. Elle laisse sa porte ouverte.

— Surveillez les petiots, ordonne-t-elle tandis qu'elle se dirige d'un pas lourd vers l'élévateur.

— Bien sûr.

Je n'attends pas qu'elle ait disparu au tournant et pénètre tout de suite dans son antre.

La pièce de vie est tapissée d'écrans du sol au plafond. Des images et des animations pour la jeunesse virevoltent un peu partout dans la chambre-cuisine. Des soucoupes volantes affrontent une armée de petits soldats embarqués sur des tortues géantes, pendant que des ballons multicolores éclatent et inondent ce « théâtre de guerre » de messages chimiques publicitaires. La progéniture subit ce spectacle visuel et phéromonal, emprisonnée dans des parcs. Le marmot qui pleurerait à chaudes larmes s'arrête net en me voyant débarquer.

Tandis que je m'affaire dans la maison, lui et les deux autres têtes brunes me suivent des yeux, avec le regard intrigué des enfants qui découvrent l'inconnu. Mon petit doigt me dit qu'ils ne rencontrent pas souvent de nouveaux êtres vivants, *a fortiori* non dissimulés sous d'immondes couches de peinture et de gras.

Je fouille rapidement les placards et y déniche du comestible : blocs de gelée aux lentilles, vin rouge, riz et œufs en poudre, conserves de carottes. Il y en a pour un régiment, comme souvent. Je laisse les tubes d'alcool, glisse une sélection du reste dans les larges poches de mon caban, exécute un sourire et deux grimaces à l'attention des trois bébés, puis file vers la sortie en tirant

doucement la porte derrière moi. L'ascenseur ne fait aucun bruit.

Tranquille, je rejoins mon appartement, ferme à double tour, dépose le résultat de mon marché sur la table de mon salon et active ma chaîne hi-fi. Enfin ! Douceur pour mes sens, antidote contre le poison du monde et le spectre de l'isolement. Je ferme les paupières, cherchant l'apaisement dans la mélodie.

Quelques minutes plus tard, on tambourine à ma porte ; la voisine revenue a trouvé ses bambins sans leur garde et en est furieuse. Je monte le son, assez pour que la plainte du sitar couvre complètement celle de la grosse Bertha, et je pense de nouveau à maman. L'oublier serait faire une croix sur la musique et tous ces jours pétris par elle. Des jours où sa voix flirtait avec les notes frisées de l'instrument et résonnait dans notre demeure de Bhopal, puis dans notre appartement modeste de Lyon. Des jours où elle acceptait de délaissier ses écrits théologiques pour s'amuser avec moi. Des jours plus ensoleillés que celui-ci où, à travers elle, je pouvais embrasser mon pays natal.

Franck, puis Adrien, les jumelles qui m'abandonnent, papa à enterrer et maintenant maman... C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. J'augmente encore les décibels de la chaîne pour étouffer ce poids qui s'alourdit. Ô Inde, que ton chant me paraît loin à présent !

Enis

Ce jeudi, j'arrive à la cantine sociale un peu en avance. Frederik, mon binôme de travail et ami, est déjà présent dans les locaux. La rigueur du climat nous a fait presser le pas. Il s'affaire à la préparation de la salle de restauration en nettoyant les tables et les bancs ; l'éclairage verdâtre des halogènes rappelle l'atmosphère des anciennes forêts. Afin de parfaire ce tableau de verdure, un diffuseur de plafond expulse un parfum humide et boisé, contrarié cependant par celui des produits d'entretien. L'énergie que Fred déploie à astiquer est telle que ses lunettes refusent de rester en place sur son nez épaté ; il passe son temps à grimacer et à replacer les verres d'un geste vif entre deux coups de chiffon. J'attrape un balai et me joins à sa chorégraphie javellisée. Côte à côte, nos gabarits font penser à ce vieux duo comique, Laurel et Hardy. Fred a récolté l'embonpoint. J'ai hérité de l'allure d'un grand échalas, avec mes longues jambes inutiles.

— T'as une mine affreuse ! s'étonne mon ami.

— J'ai oublié de la tailler ce matin.

Je jette un œil au reflet que me renvoie la baie teintée. Ma maigre chevelure poivre et sel est désordonnée et des poches dignes de celles d'un kangourou s'étendent sur mes joues creusées. Ma chemise cotonneuse, froissée au col et sur les flancs, s'échappe de mon jean délavé. En complément, je néglige le rasage de ma barbe depuis au moins trois jours, et l'eau de toilette n'est plus d'actualité.

Du laisser-aller dans l'air. Les mouvements du balai m'es-soufflent vite ; je déboutonne en hâte les premiers boutons de ma chemise.

— Sûr que ça va, Enis ? s'assure Fred. T'es rougeaud.

— J'ai un peu chaud, tout d'un coup.

— Ton traitement ?

— Oui... Le dosage est peut-être à revoir.

— Traîne pas trop avec ça.

En réalité, j'ai oublié d'acheter ma dose hebdomadaire de comprimés et suis à court depuis la veille. Je commence seulement à ressentir les effets de ma mauvaise observance. Fred est comme moi ; il a des soucis d'hypertension résistante et il en connaît bien les désagréments. Dans son cas, le surpoids et son statut de diabétique en rajoutent une couche. Dans le mien, la fragilité du patrimoine génétique suffit à égayer mon existence, en me donnant la permission d'avaler de joyeux bonbons aux noms charmants : diurétiques, bêtabloquants, inhibiteurs d'angiotensine, antihypertenseurs... Un cocktail magique, plein de couleurs et pour toute la vie. Gare à l'hypertendu qui déciderait de tout arrêter, sauf s'il souhaite s'assurer un aller simple vers le cimetière. Et puis, rien n'est gratuit dans ce monde, aujourd'hui encore moins qu'hier. À commencer par mon traitement, dont le coût augmente chaque année. Ce travail rémunéré à la cantine, au-delà du plaisir socialisant et de la joie d'apporter un peu de chaleur à mon prochain, est en réalité mon seul ticket de survie, non négociable.

Le directeur de notre structure arrive enfin, précédé de quelques clients ponctuels. Parmi eux, il désigne les bénévoles qui vont nous accompagner pour le service du soir, puis il disparaît d'une démarche traînante pour gérer la paperasse qui ne cesse de s'entasser sur son bureau. Depuis vingt ans que cette cantine existe, les dossiers de demande pour l'accession aux repas ne cessent d'affluer et mon patron ne cesse d'en refuser, faute de moyens et de place. Tous les âges, toutes les origines, tous les genres sont représentés ici. La seule constante devant l'assiette, c'est la précarité, grande gagnante de ce XXI^e siècle.

Mon collègue et moi déposons les outils d'entretien dans un cagibi et organisons l'accueil des bouches à nourrir. Armé de la liste des autorisés, je raye les identités sur l'écran virtuel de gestion au fur et à mesure que la clientèle s'annonce. Fred se charge de coordonner le remplissage des plateaux-repas par les bénévoles. D'abord un bol de soupe protéinée, puis un pâté de féculés et de fibres et, enfin, une portion de gelée lactée en guise de dessert. Le choix se limite à ça ou bien céder votre place à un autre. Les plateaux montrent toutefois l'avantage d'être équilibrés dans leurs apports nutritionnels et, quand cette tambouille est votre seul repas en trois jours, vous ne vous plaignez pas au chef d'avoir lésiné sur la variété du menu.

Avec le réconfort de la panse vient le réconfort du mental.

Pour chaque nom, j'adresse un sourire, je demande des nouvelles, je m'intéresse à eux, à elles. Remplir leur vide social en même temps que leur estomac, tisser par le pain et les mots ce lien qui leur fait si cruellement défaut. Pendant que tout ce petit monde prend place sur les bancs, Fred active la visio et paramètre les canaux d'informations locales. Entre les différentes tables, les écrans prennent vie, relayant les événements de la mégapole et les faits divers de la zone. Reconstitutions en trois dimensions et visuels plaqués abreuvent les esprits d'images et de sons. Là aussi, il s'agit de lier, d'avoir quelque chose sur quoi rebondir lorsqu'on vous dépouille de tout le reste. Durant le repas, j'amorce les conversations sans y participer, je pose des questions ouvertes sans jamais répondre, je lance un débat timide sans prendre parti. La suite appartient à celles et ceux qui viennent ici. Peu à peu, les échanges gagnent en intensité, les murmures se font brouhaha et les difficultés sont momentanément éclipsées. Seul compte l'instant présent et celui-là est rendu riche par la pensée et le verbe, par la communication et le sens.

Je repense à la confiance d'Asha, lors de notre dernier rendez-vous littéraire. Elle qui ne se livre jamais,

voilà qu'elle m'annonce un décès avec désinvolture ! Trois années à la croiser chaque semaine ou presque, et je me suis laissé surprendre. C'est à peine si je savais qu'elle rendait encore visite à sa mère de façon régulière. Asha ne parle pas de parents ou d'enfants, encore moins de relationnel. Je me suis interdit tout geste marqué, plus par excès de politesse pour celle qui rechigne à s'ouvrir que par manque de compassion. Je me promets de faire mieux la fois prochaine.

En retournant à la banque d'accueil, j'entends une vive conversation entre un jeune garçon et un homme proche de mon âge. Un grand-père et son petit-fils, que je croise à la cantine tous les jeudis, souvent avec la mère ou le grand frère du petit. Leur absence d'aujourd'hui n'aide pas à tempérer les propos.

— Arrête de jacter des saloperies, Lao ! J'aime pas ça.

— Mais c'est vrai, la puta que c'est vrai ! Même que Shen les a vus.

— Foutasses.

— Juré, *dādā* !

Le grand-père crache dans son assiette et esquisse une gifle d'une main tremblante.

— Ah, ferme ton clapet ! Veux plus t'entendre. Puis arrête d'écouter Shen. C'est qu'un sale merdouillard, ton frère. Il se trouve toujours là où il faut pas quand il faut pas, celui-là. Tu vas avoir des noises à cause de lui, hein, tu le sais ?

— Qu'est-ce qui se passe ? m'enquiers-je en approchant du duo animé.

Les deux yeux du vieil homme, d'abord fentes étroites et suspicieuses, s'élargissent en reconnaissant le badge d'employé collé sur ma chemise.

— Oh, ce garnement m'en fait voir, persifle-t-il. Il raconte que des conneries, et crades en plus de ça.

— Juré que c'est vrai, granpa !

— Qu'est-ce qui est « vrai », petit ?

— L'encouragez pas à baratiner son monde, ronchonne l'ancêtre.

D'un geste, j'incite le jeune Lao à poursuivre. Heureux qu'on lui accorde un peu plus d'attention, il ne se fait pas prier pour s'expliquer :

— C'est Shen, mon grand frère. C'est lui qu'a trouvé les coquilles de la visio.

Il montre du doigt les images qui défilent sur la projection. Je me concentre sur le commentaire en voix « off », décrivant d'un ton racoleur le fait divers en question. Un récit sordide de vieillards retrouvés dans un squat, au quarantième étage d'un building qui avait pris feu une semaine plus tôt. L'incendie avait été stoppé avant d'atteindre l'étage en question. Après le sinistre, l'ensemble des locataires n'avaient pas répondu à la vérification d'usage menée par les services de secours. Les festivités de fin d'année laissent supposer de simples absences du domicile. Mais il y a trois jours...

— L'a dit qu'il avait vu la porte fracassée, alors l'est rentré, juste comme ça, pour voir, et y'avait les deux bouddins couchés sur le lit, gueules et yeux ouverts, comme des chips tous secs, le nez et le bide bouffés par les vers et tout !

— Ah, la ferme, Lao ! grogne le vieux dragon, mais il ne parvient qu'à attiser la verve du petit.

— Shen m'a dit que y'avait tout un tas de trucs moisis par terre, qu'il a failli chialer tellement l'odeur piquait, et que y'avait des sacs de 24 vides partout sur le pieu.

— De « 24 » ?

— Du stup, monsieur. De la K. Méga puissante. Dans un sachet d'eau de *yāda* comme ça, y'a assez de doses pour 24 heures de trip.

Le grand-père grogne et je le comprends. Le savoir des jeunes au sujet des nouvelles drogues effraie toujours un peu. Je ne peux refréner un léger sourire ; le gamin affiche un air de connaisseur en récitant sa leçon. Pourtant l'idée qu'il l'ait apprise, volontairement ou non, n'est pas du tout rassurante. Le quartier est catalogué comme repère de dealers. La formation des nouvelles recrues, poussées par l'appât du gain et le désœuvrement, commence très tôt.

— Alors il s'est fait interroger par les policiers, ton frère ?

— Ouais, m'sieur. Même que c'est lui qu'est allé les chercher et qui les a amenés jusqu'aux coquilles.

— Les « coquilles » ?

— C'est la K qui fait ça, des fois. Ça vide les vieux, y reste plus qu'un truc sans rien à l'intérieur. Shen dit que c'est leur esprit qu'est bouffé par un rakshasa. Reviennent plus du tout après ça.

— Lao ! s'exclame le grand-père, excédé.

L'image est poétique. Dévorés par un démon cannibale pour finir en tubes creux, dépouillés de leur substance. Je grimace malgré moi et m'éloigne, laissant le petit Lao aux foudres de son aïeul. La visio continue quant à elle de cracher des faits divers du même ordre, sans rien mentionner de la drogue en question.

J'attrape une serviette sur le banc de service et éponge mon front perlé de sueur. J'ai l'impression d'évoluer au sein d'un brasero. Affairé à ôter les guirlandes de Noël qui ornent encore les murs, Fred se retourne et en m'apercevant, m'ordonne de rentrer chez moi :

— Va ! On se passera de toi pour ranger. J'expliquerai ton départ au patron.

Je le remercie, récupère manteau et béret, et me couvre avant de replonger dans le froid continental de janvier. En traversant la rue, mon œil s'attarde sur une carcasse de véhicule. On a dérobé les roues, enlevé l'habitacle et découpé les sièges. J'ai une pensée pour les coquilles vides et leur overdose de K. Chacun ses drogues, après tout. Les miennes sont légales et m'attendent au distributeur pharmaceutique le plus proche.

Asha

La mélodie s'est arrêtée. Depuis quand ? Combien d'heures ? De jours ? Difficile à dire. Souvenir vague de m'être assoupie très tôt, un long morceau pour berceuse. Mes oreilles sont engourdies par le calme ambiant. Mes articulations crient tandis que je quitte ma position en chien de fusil. Je me redresse doucement, dans le noir le plus complet.

Je murmure un ordre mécanique aux stores. Aussitôt, les volets obéissent et la lumière de l'aube inonde mon studio. Les yeux meurtris par l'agression, je supplie pour une transparence moins prononcée ; les lames des stores reprennent une légère opacité. Demain est déjà là, pourtant rien n'a changé. Je traîne mes os dans l'autre pièce, le dos enveloppé dans un châle aux franges aussi élimées que ma personne. Je passe une main sur mes joues fripées où siègent les vestiges de larmes sèches, et demande que la musique recommence. Les dernières « courses » alimentaires sont toujours posées sur la table branlante du salon. Je n'ai rien avalé, mais mon corps n'a faim que de chants rythmés par des frappes vives sur les tablas de mon Inde chérie.

La chaîne hi-fi ne réagit plus. Je fronce les sourcils, essaie de démarrer d'autres compositions, vérifie les branchements. Rien n'y fait, le silence demeure roi. Je perds la notion du temps à contempler cet appareil qui ne veut pas fonctionner. Lorsque je relève la tête, le soleil surplombe déjà la ville, masqué par des nuages aux reflets

huileux, marée sombre dans un golfe clair. Je soupire, la respiration alourdie. La pollution n'y est pour rien. Les enceintes ont l'air d'avoir rendu l'âme.

Désordonnée et nauséabonde, ma tanière ressemble à celle d'un ours paresseux. J'entrouvre un placard bas et une odeur âcre vient attaquer mes narines. La cuisinière est recouverte de rouille, croule sous les assiettes collantes, les casseroles crasses et les emballages qui s'entassent. Dans les verres à moitié vides stagnent des liquides troubles où le plus téméraire des goûteurs ne tremperait pas ses lèvres. Des macules de sauce curry criblent les plaques de cuisson, la desserte en acier, les murs à proximité. La poussière moutonne sous les meubles, la carpe rugueuse, le sofa à la housse distendue. En soulevant les coussins, je retrouve un cimetière de miettes et de mouchoirs humides. Des vêtements jonchent le sol, parfois en piles, parfois dispersés. Des penderies chargées de linge s'échappe un parfum de renfermé. Le linoléum, d'un orangé faiblard, est aurolé de saletés dans les coins et sous la petite table de déjeuner. Le chagrin érode les priorités de vie comme le vent et l'eau érodent les montagnes.

J'ouvre grand les fenêtres, et tant pis pour l'éblouissement ou le froid qui s'infiltreront. Tremblante, je me persuade de m'occuper par des tâches répétitives, telles que celles qui composent un ménage de printemps. Maman, malgré la présence de domestiques, passait son temps à nettoyer derrière moi ; pour une fois, je suivrai son exemple.

Je commence par réduire la pile de vaisselle à néant. J'effectue ensuite un tri dans les denrées périssables ; le contenu du placard culinaire finit dans un sac-poubelle. Certaines boîtes dormaient là depuis sept ans. Quel gâchis... Armée d'un chiffon et d'un spray, je récure la maison autant que mes idées noires. Inlassable, je frotte les surfaces, astique le sol, gomme ces marques. L'envol de la poussière me fait tousser, mais je ne me laisse pas décourager. Plutôt que d'utiliser mon robot aspirant, j'entreprends de débarrasser tout ça à l'ancienne. Au fond de la penderie, je retrouve une brosse et sa pelle. À

genoux, je récupère patiemment ce qui s'est accumulé au fil des ans. Coincés sous la base de mon fauteuil capitonné, des instantanés sur papier glacé font rejaillir d'autres douleurs. Que font-elles ici, ces maudites photographies ? Je pensais les avoir détruites depuis longtemps, jetées au feu par colère ou par désespoir. Mais non, elles sont toujours là, panoramas figés sur un bonheur révolu. Le support a souffert à cause de la poussière ; l'absence de luminosité a cependant préservé l'image.

Les trois premiers clichés montrent une famille heureuse. Je sais que c'est moi qui me tiens fière devant l'objectif, un bout de chou sur les genoux, sa jumelle sur les épaules d'Adrien ; trop d'années se sont écoulées depuis ces sourires-là. Il y a comme une sorte de distance désormais, entre celle qui regarde et celle qui est regardée. Un rift abyssal nous sépare, elle et moi. Des détails font remonter des souvenirs en surface et raniment des regrets enfouis. Les bracelets d'ambre aux petits poignets, les salopettes tachées de peinture, les joues gonflées de mon mari... Il venait de gober un énorme morceau de brioche aux pralines.

Je ne me rappelle pas du photographe, mais il a su capturer un moment simple et tranquille, un de ceux qui brillaient par leur rareté. Le reste du temps, ma vie d'avant ressemblait à une cacophonie de cris, de conflits et d'excitation perpétuels. Adrien et moi apprécions la douceur et détestions le silence ; sur cela, nos enfants savaient très bien nous imiter. Nous ne perdions jamais une occasion de nous chamailler. La moindre broutille devenait prétexte à hausser le ton ou se terminait en éclats de rire. Seulement, c'était *avant*. Avant qu'il ne baisse les bras et qu'il me laisse tomber. Et pour quoi ? Je secoue la tête et remets les premiers instantanés là où je les ai trouvés, c'est-à-dire sous le fauteuil, loin de mon attention et de mes pensées. Ces dernières finissent de s'obscurcir lorsque je découvre le quatrième cliché : ma mère et mon *frenchy* de père, ainsi que leurs parents respectifs devant l'entrée de notre vieille demeure de Bhopal. Une journée ensoleillée, bien avant notre émigration en France, les crises économiques, leur

divorce. Maman jeune et resplendissante dans un sari rouge et or, noué sur un ventre rond. Là aussi, j'étais présente. Pour le reste... quelle importance, puisqu'aucun d'eux n'est encore de ce monde ?

J'entends maman déblatérer sa pensée hindouiste : « Allons, Asha, la mort n'est qu'un rituel de plus, la dissolution d'une gangue matérielle qui donne corps à l'être sans le définir, une étape naturelle au cycle de la vie ! C'est inévitable, donc n'y pensons plus. » Les larmes pointent le bout de leur nez, aussi je déchire la photo et la jette aux ordures. Je l'enfonce au fond du sac-poubelle pour ne plus en voir les fragments, pour conjurer le sort, pour repousser la peur et le manque au plus loin. Il ne faut pas se leurrer ; maman est partie, mon tour viendra. Dans mon cas, la Faucheuse ne trouvera qu'un tas de regrets à transformer en poussière.

On frappe à la porte, je sursaute. Les coups sont énergiques, sonores, réguliers. Un appel qui ne veut pas être ignoré. Je pourrais faire comme si j'étais absente. Je n'ai envie de voir personne, ni aujourd'hui, ni demain. On cogne de nouveau. On sait que je suis là, le visiteur insiste. Il va passer tout le reste du jour à taper comme un sourd ? À travers l'œillet, je m'aperçois que le visiteur est une visiteuse. Des contours féminins, un sourire avenant, mais inconnu. Je déverrouille le loquet, usant de la barre de sûreté pour conserver une certaine distance.

— *Namastē*, Asha Rouay.

La politesse des salutations me paraît exagérée. Pendant ce temps, les dents blanches ne quittent pas ce visage à l'harmonie rompue par deux méchantes cicatrices. L'une d'elles fend le sourcil droit ; l'autre, plus radicale encore, tranche sans vergogne la gorge délicate. Des blessures *a priori* anciennes, qui témoignent d'une vie compliquée. Les traits raffinés et les grands yeux cerclés d'un bleu de minuit me rappellent les chats sauvages, qui rôdaient par dizaines autour de la maison de mon enfance. Le teint ébène contraste avec les prunelles d'un jaune surnaturel et le maquillage outrancier, pour un résultat hypnotique. Ses longs cheveux sont rassemblés en une immense natte,

elle-même composée de tresses fines, partant du sommet d'un front bombé. Elle n'est pas très grande, mais elle triche et me dépasse d'une bonne tête grâce à des bottines compensées, sous lesquelles il ne ferait pas bon laisser traîner ses orteils. Une saharienne entrouverte et un fuseau couleur de nuit mettent en valeur ses courbes attrayantes, tandis qu'un parfum capiteux envoûte mes narines. Je ne donne pas plus de trente ans à cette beauté guerrière, qui fait écho à mes jeunes années. Si sa peau n'était pas aussi sombre, j'aurais juré me trouver devant un miroir tout droit sorti des années cinquante. Dans sa main, elle tient une petite mallette noire, d'allure professionnelle.

— Moi, c'est Kalika. Tu peux me *namer* Kali si tu veux, décoche-t-elle d'une voix suave.

Le tutoiement et le langage familier me font ciller. Je m'attendais à du démarchage commercial ; son comportement désinvolte m'intrigue.

— *Acéhā*. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Kalika ?

Elle s'incline, faisant clinquer les bijoux de pacotille accrochés à son cou. L'un d'eux est composé d'os et de perles, en forme de crânes.

— Je fais partie d'une assoc' de notre *cita*, explique-t-elle. De temps en temps, on tape la discute aux gens du quartier pour voir si ça va. Y'a eu du *taka* ces jours-ci, alors on vient parler.

Du « *taka* » ?

— Des choses graves, *dādī*.

De quoi cette jeune femme peut-elle bien parler ? Elle fait peut-être référence à la gestion des ordures et à l'attaque des fourgons, ou bien à la destruction des commerces. Ça dure depuis des années, ce n'est pas vraiment une nouveauté... Il est vrai que je ne me tiens pas trop au courant de ce qui se déroule autour de chez moi. Et puis ces derniers jours, j'avais autre chose en tête. De sombres pensées me reviennent, mais la petite les interrompt :

— Tu me fais entrer dans ta *ghara* ?

Elle se dandine sur mon palier, imprimant un mouvement de balancier à son attaché-case. Je regarde derrière

moi. Le décor est un peu moins négligé qu'il y a quelques heures. Discuter me fera peut-être du bien, tout compte fait.

— Quelques minutes seulement, je suis en plein rangement.

— *Shukriyaa.*

J'ôte la barre de sécurité et ouvre la porte en grand. La belle inconnue pénètre alors dans mon modeste appartement, encore en bazar. À la découverte des lieux, elle conserve un air neutre. Curieuse, mais polie, je la vois qui s'approche de l'entrée de ma chambre pour y jeter un œil, puis elle revient sur ses pas, embrassant le salon d'un regard. D'un geste gracieux, elle dépose sa mallette sur la table, attrape une chaise et s'y installe en remontant les manches de sa veste. Un tatouage tapisse l'intérieur de son poignet gauche, mais je ne distingue pas ce qu'il représente. Après avoir croisé ses jambes, elle les allonge et appose un coude sur la table, adoptant ainsi une position décontractée. Son attitude décomplexée a quelque chose de rassurant. De séduisant aussi, mais c'est souvent le cas avec les jeunes gens dynamiques. Je prends place en face d'elle.

— T'es au jus, pour la tour du Bachut ? embraye-t-elle.

Je réponds par la négative :

— *Nahīm.*

— Un incendie y a foutu le *garabar*. C'était pas loin d'ici, *dādī*. Y'avait de la fumée partout dans la *cita*. Beaucoup ont tout perdu. C'était beaucoup de gens du même âge que toi, qui vivaient dedans – *Māf kiji'ē*, Asha Rouay, mais c'est quoi, ton âge ?

— J'aurai soixante-dix ans dans pas longtemps.

— Ouais, je pensais : « Asha, elle a bien quatre-vingts piges ». J'étais pas loin. T'es vidée, hein ? T'as des yeux de clebs, on dirait que tu vas tâter de la *mara* sous peu. Ben tsé quoi ? T'es tombée sur la bonne personne. Parole, *dādī*. Pas de *calabaxi*. Mon assoc', elle veut aider tous les petits vieux de la *cita* en leur trouvant des *gharas*, et puis aussi de quoi... oublier le *taka*. On a tous envie d'oublier, des fois, pas vrai ?

— Je suppose, murmuré-je.

Affaiblie par les évènements récents, je suis prise au dépourvu. La fatigue n'aide pas à dissimuler tout cela, aujourd'hui. Délicate, une main d'ébène ornée de bagues d'os se pose sur l'une des miennes. La voix douce poursuit :

— Ben, Kali, elle est là pour ça. Et surtout pour te filer une solution quand la vie, elle est pas *izy* avec toi. En plus, y'a la *mara* qui est tombée sur ta mam' et tout ça...

Je lève un regard interrogateur vers elle. Comment sait-elle, pour la mort de ma mère ? Je doute que les traits de mon visage me trahissent autant, et je porte le blanc depuis des années... Alors quoi ? Ces bénévoles laissent-ils traîner des yeux et des oreilles indiscrets ? Comme si elle m'avait entendu penser, Kalika reprend :

— Mon assoc', elle a des p'tits frères pour surveiller les habitants de la *vita*, justifie-t-elle, souriante. *Dādī*, tu connais l'eau de *yāda* ?

Une fois de plus, je secoue la tête en guise de non. *Yāda* signifie « souvenir », en hindi. La jeune femme fait sauter le verrou de sa mallette, y saisit quelque chose puis la referme vite, de crainte que je puisse fourrer mes mains là-dedans. Elle tend un poing vers moi, qu'elle tient bien fermé.

— C'est un truc de chimiste, de la science hyper poussée. Une petite molécule, mais comment c'est la *bhala*, *dādī*, parole... Il a fallu des années et des années pour que les savants en fassent un truc de fou. C'est les plus grands experts du *mastiska* qui ont travaillé dessus, et *now*, grâce à mon assoc', l'eau de *yāda*, elle peut être filée à tous les gens qui en ont besoin. C'est trop un miracle, cette eau, *dādī* : avec elle, tu peux récupérer ton passé, les moments de ta vie que t'as kiffés, et tu vires le *taka* de ton présent. Je sais ce que tu vas me dire, tu penses que je suis en train de te servir des *calabaxi*, que je veux te fourguer un placebo, mais je te promets que c'est la vérité. Kali ment jamais.

Théâtrale, elle ouvre alors le poing. Dans sa paume trônent sept petites gélules remplies d'un liquide cuivré, presque doré. Ma jeune « amie » est donc bien une

démarcheuse, mais d'un genre que je n'avais pas encore eu l'occasion de côtoyer.

— Alors, c'est ça. Le bonheur en pilules ! Je te remercie pour ton offre, chère Kalika, mais j'ingurgite assez de médicaments comme ça, alors je n'en veux pas, de ton eau. Tu dois bien le savoir, si tu rencontres des vieilleries comme moi assez souvent... On passe notre temps à avaler ce genre de bonbons pour notre santé, pour un effet médiocre et pour un coût exorbitant.

Je fais mine de me lever pour l'accompagner vers la sortie, mais elle ne suit pas le mouvement. Elle reste assise et poursuit son discours :

— Justement. Cette fois, l'effet est garanti. Oublie tous les bonbons pour ta carcasse, pour tes pertes de mémoire, pour dormir. Une dose de cette eau te fera danser pendant plusieurs heures. Parole, *dādī*. Tu te sentiras légère comme une plume toute jeune.

— Non merci.

— Atta ! Voilà ce qu'on va faire, enchaîne-t-elle, imperturbable dans son plaidoyer. Je te kiffe, tu vois. Tu me fais penser à ma *dādī*, et les vieux, c'est important chez nous. Pour qu'on se souvienne. C'est pour ça que je travaille dans cette assoc', j'ai trop envie de les aider. De t'aider, *dādī*.

— *Nahīm*, Kalika, décliné-je une seconde fois.

Au milieu de la table, elle abandonne les sept gélules orangées. Puis, d'une des poches de sa saharienne, elle récupère une feuille de plastique souple. Le format me fait d'abord penser à une carte de visite, mais la feuille présente un symbole de yantra complexe. Entre les motifs géométriques sont gravées des coordonnées GPS.

— Cette eau-là, c'est gratis. Comme ça, tu pourras te faire ta propre idée. Tu testes et tu me dis. Je te laisse de quoi me trouver, tout est là-dessus. Hésite pas, *dādī*.

Nouveau sourire ravageur ; la jeune femme se lève et s'incline, avant de quitter mon appartement d'une démarche tout aussi décontractée qu'à son arrivée. Je la regarde s'éloigner, panthère noire sur la moquette verdâtre et usée du corridor, puis reporte mon attention sur ce qu'elle

m'a offert. Une « eau du souvenir » ? Allons bon, et pourquoi pas la fontaine de jouvence ou l'élixir de longue vie, tant qu'on y est ! Je ricane doucement. Pourtant, très vite, les ombres refont surface ; Adrien dans son cercueil avant l'incinération, la même image plus récente pour maman. Mon rire se meurt alors que je rejoins mon lit, dans le silence étouffant du crépuscule.

Enis

Une avalanche de douceurs sucrées passe de main en main, mais on nous oublie, Asha et moi. Je fais un petit signe. Hugo le binoclard fait semblant de ne pas apercevoir ma main levée. Notre animatrice saisit le plateau au vol et nous l'apporte. Je ne cache pas ma gourmandise. Cette semaine, c'était au tour de Charlie. Elle nous a concocté des macarons à l'ancienne, ceux que l'on trouvait encore au début du siècle dans les boulangeries françaises. J'en récupère trois, prévoyant. D'un geste délicat, je fais tourner la partie supérieure et la détache du reste afin de lécher la crème parfumée. De la violette et de l'anis, si je ne m'abuse. Des arômes de synthèse, puisqu'on aurait du mal, aujourd'hui, à trouver autre chose à moins de se ruiner. Charlie a dû passer un temps fou à les préparer ; il me semblerait très inconvenant de bouder la dégustation collective...

A contrario, l'Indienne se fiche éperdument des pâtisseries. Elle reste concentrée sur les sites qu'elle parcourt depuis le début de la séance. C'est à peine si elle a ouvert la bouche pour me saluer, aujourd'hui. Elle surfe sur des pages encyclopédiques, des articles de presse, des réseaux de consommation de substances illicites... de substances illicites ?

— Tu t'amuses bien ? la titillé-je, afin d'en savoir plus sur ce qu'elle manigance.

— Je me documente.

— Tu vas te mettre à la culture de champignons hallucinogènes ?

— Possible.

Je soupire. Quand elle ne souhaite pas discuter, Asha est aussi inflexible qu'une barre d'acier. Je m'en veux encore de ne pas avoir su réagir jeudi dernier, quand elle m'a annoncé le décès de sa mère. Pour une fois qu'elle acceptait de se livrer, j'ai le désagréable sentiment d'avoir raté une occasion en or. Je ne pense pas l'avoir blessée et pourtant, son mutisme me rend soucieux. Je jette un œil au programme remis par Elodie. Cette semaine, nous, les cadavres ambulants, sommes conviés à nous lancer dans l'exécution de cadavres exquis. Notre jeune animatrice donne dans l'humour noir, c'est charmant !

Elle nous fournit une première phrase pour démarrer la machine à penser. Chaque duo doit ensuite rédiger un fragment de la suite du récit avant de passer le texte au tandem voisin. J'aimerais qu'Asha se penche avec moi sur la question, mais apparemment, les expériences psychoactives l'intéressent plus que les jeux littéraires.

— « Le cochon la regardait de ses yeux noirs suintants de malveillance ». Tu en penses quoi ? dis-je en tentant d'attirer son attention.

— J'en pense que ça sent la boue et le meurtre.

— Pas faux ! On pourrait enchaîner avec quelque chose du genre : « La drogue qu'il avait ingurgitée déclencha ses pulsions meurtrières, et il s'imaginait déjà cuisiner la petite humaine avec des pommes au four, vengeance terrible pour toutes ces années de souffrance qu'avaient connues ses congénères... »

Asha prend le temps de réfléchir. Puis, elle formule une réponse qui lui ressemble, pointilleuse :

— Quelle drogue ?

— Comment ça, « quelle drogue » ? N'importe laquelle.

— Toutes les drogues ne provoquent pas ce genre d'effets.

Je dodeline du chef.

— Peut-être, mais je doute que préciser son...

— Il n'y a pas de « peut-être » qui tienne, me coupe-t-elle. Certaines drogues entraînent une excitation, une accélération générale sans forcément pousser à la violence, et

d'autres calment les nerfs, font planer, immergent dans une bulle apaisante. La majorité des produits actuels font plutôt partie de cette deuxième catégorie. Et puis ce ne sont pas les substances en elles-mêmes qui vont être à l'origine d'un déclenchement d'actes de violence ; il faut plutôt regarder du côté du consommateur, de ses traits de caractère et comportements habituels. À la rigueur, la drogue décuplera certaines pulsions, mais ça n'ira pas plus loin.

Je reste quelques secondes muet devant son exposé, puis j'articule en tendant une main narquoise :

— Asha Rouay, docteur *ès* conduites addictives, je présume ? Enchanté de faire votre connaissance.

— Je n'aime pas les approximations dans les définitions ou l'utilisation des termes, rétorque-t-elle d'une voix sèche avant de retourner à sa lecture.

— Allons, Asha, ce cadavre n'est qu'un simple exercice de style.

— C'est pas une raison.

Le défilement des textes est laborieux. C'est de notre faute, puisque je tarde à transférer le document virtuel au couple à ma gauche. Comme d'ordinaire, les vieilles carnes nous jettent des regards assassins. Je corrige la proposition jugée bancale par mon amie et le cadavre exquis redémarre.

Je me tourne, ignorant Asha pour me plonger tout entier dans la récréation littéraire. Après tout, si elle préfère rester dans son coin, je me débrouillerai sans elle. Les autres textes se succèdent devant mes yeux. Vexé par l'attitude d'Asha, je les complète sans grand enthousiasme. Je transforme une ébauche de romance en une histoire d'amour entre robots ; le conte merveilleux devient un vaudeville, avec l'amant d'une fée coincé dans une ruche ; un voyage autour du monde se peuple de trolls et de dragons.

— Cette eau de *yāda*, c'est peut-être pas tant du chiqué que ça...

Tiens, une amorce. Je souris intérieurement. 1 – 0 pour moi, je feins le détachement :

— « Eau de yada » ?

— C'est le nom donné à un produit en vogue qui circule depuis plusieurs années. « *Yāda* », ça signifie souvenir, en hindi. Regarde, c'est Ajith Labs, un grand groupe pharmaceutique basé en Inde qui a breveté son composé principal au début des années 30. À l'époque, la molécule a été répertoriée comme « booster mémoriel », m'explique Asha en citant un article. Beaucoup de témoignages sur la K font d'ailleurs part d'effets positifs sur les souvenirs et le moral.

L'appellation me rappelle vaguement quelque chose, mais ma mémoire se met souvent en pause. Le billet indique aussi que le composé fait partie, depuis 2083, de la liste eurasienne des substances dangereuses à fort potentiel addictif, ce qui rend sa consommation illégale dans notre pays.

— Un stupéfiant ?

Asha confirme d'un hochement.

— Tu sais, ajouté-je, il est rare qu'un produit de ce type soit classé dans cette catégorie s'il n'a que des effets positifs.

Une discussion à la cantine sociale me revient : le jeune Lao et son histoire aux relents sordides...

— Oui, mais il y a tout de même énormément de retours encourageants et des choses intrigantes aussi, continue-t-elle. Pour moi, ça contrebalance les quelques effets indésirables qui peuvent se présenter.

— Qu'est-ce qui est intrigant ?

— Selon les habitués, l'eau de *yāda* ne se limite pas à faire remonter des souvenirs en surface. Au contraire, elle...

Asha marque un temps. Je la vois cherchant des yeux la ligne qu'elle s'apprête à citer.

— ... elle s'arrange pour que ce soit le consommateur qui remonte le temps jusqu'au souvenir en question.

Je manque d'exploser de rire ; l'expression sur le visage de mon amie me coupe dans mon élan. Croit-elle vraiment ce qu'elle lit dans ces babillages en ligne ? Je me rapproche pour mieux voir sur quoi se focalisent ses recherches. La dizaine d'avis ouverts devant elle concerne

la K. La K, démon chimique qui laisse des coquilles vides derrière lui.

— Devenir addict, c'est un simple « effet indésirable », pour toi ?

— C'est vrai qu'il peut y avoir une accoutumance, mais en étalant sa consommation, on peut éviter ce désagrément. Regarde, c'est souligné ici, et là. Et là aussi. Avec un dosage classique et une seule prise hebdomadaire...

— La dépendance à ce produit est très rapide, dès la première prise.

J'étaye mes propos en appelant plusieurs sources d'information, en lui mettant sous le nez une flopée d'articles de prévention.

— Une seule dose suffit pour sombrer. Une *seule* dose, insisté-je.

— Je ne suis pas sourde.

— Non, mais tu es crédule.

— Quelqu'un de crédule ne se renseignerait pas comme je suis en train de le faire.

— Asha, cette K est très dangereuse. Et même sans parler de l'accoutumance, ajouté-je, pas très rassuré par la tournure que prend notre discussion. J'ai entendu beaucoup de mal à propos de ce truc, ces derniers temps.

— Ah bon, quoi ?

J'hésite. N'est-ce pas le rôle d'un ami d'alerter sur les dangers à éviter ? Asha me semble d'un naturel prudent ; pourquoi navigue-t-elle ici avec des œillères renforcées ?

— Des faits divers pas très reluisants, des consommateurs retrouvés raides morts à leur domicile. Je pense que tu ne devrais pas trop te fier aux réseaux, ils ne disent pas tout.

Elle hausse les épaules.

— Et moi, je pense que tu es un froussard. Qui est le plus crédule maintenant, à écouter les ragots de quartier et à les prendre pour argent comptant ?

— Ce ne sont pas des ragots, rétorqué-je, en colère. Et puis je croise assez de toxicomanes à la cantine sociale pour savoir combien les drogues – n'importe lesquelles – ravagent tout autour d'elles. Elles nous asservissent et

nous détruisent à petit feu. Tu es folle de penser que ce sera différent dans ton cas.

— Ce sont sans doute des gens qui ne font pas preuve de prudence.

— Ce n'est pas une question de prudence. La drogue est toujours la plus forte !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu en prends, peut-être, de la K ?

Rien à faire, j'ai l'impression de m'adresser à une adolescente en mal de sensations fortes. On l'a tous été un jour mais, à la veille de ses soixante-dix ans, Asha me fait l'effet de ne jamais avoir quitté cette jeunesse... Elle en a aussi conservé quelques travers. Une vraie tête de mule.

— Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ? D'où te sort cette passion soudaine pour les drogues dures ?

— Qui te dit que la passion est si « soudaine » que ça ?

Elle marque un point : comment pourrais-je le savoir ? Elle ne dévoile jamais rien sur elle...

— Ah oui, j'avais oublié ton passé de camée. Tu m'excuseras, tu me racontes tellement de choses sur ta vie que je finis par m'emmêler les pinceaux ! Tu étais plutôt coke ou héro, toi ?

Comme elle garde le silence, j'augmente la dose :

— D'ailleurs, je ne me souviens plus : tu es mariée ? Vous sniffez en couple, toi et ton mari ? Et ta mère, elle est morte de quoi, déjà ? Elle se faisait un dernier rail pour la route ?

Asha vire au rouge.

— Je t'interdis de parler d'Adrien ou de ma mère de la sorte, tu m'entends ?

— Tiens, un point sensible. Ça change ! exulté-je, presque joyeux de provoquer quelque chose chez elle. Moi, j'ai envie d'en parler. Alors ça doit être le contraire : tu as voulu te cramer les neurones dans ta jeunesse et ils se sont interposés. J'ai bon ?

— Tais-toi !

— Pourquoi ?

— Parce que tu dis n'importe quoi ! Tu ne sais rien d'eux !

— À qui la faute, si je ne sais rien ?

— Ma vie ne te regarde pas !

Le ton est monté. Le reste du groupe, mécontent du bruit occasionné, tourne la tête vers nous et nous réprimande à grand renfort de regards incendiaires. Élodie se joint à eux et nous adresse un « chut », doigt sur la bouche, grondant les deux écoliers chahuteurs.

J'y suis peut-être allé fort, mais maintenant que j'ai ouvert les vannes, j'ai du mal à m'arrêter.

— Si, justement Asha. En tant qu'ami, ta vie me concerne. C'est normal que je m'inquiète quand tu prévois d'avaler une saloperie.

— Eh bien soit ! Je vais clarifier les choses pour que ça colle mieux à ta petite définition : nous ne sommes pas amis.

— Je... je te demande pardon ?

— Tu m'as très bien entendue !

Elle se lève et crie de nouveau devant l'ensemble des participants de l'atelier, renversant un verre à thé au passage.

— Nous ne sommes pas amis ! Alors oublie-moi, tu veux ?

Je me lève à mon tour.

— Asha, je suis désolé. Je veux simplement aider.

— Fiche-moi la paix ! hurle-t-elle. Je n'ai pas besoin d'aide.

— D'accord, mais avant de prendre une décision ou de faire une bêtise, promets-moi d'en parler avec quelqu'un d'autre, comme Adrien par exemple ; il saura sans doute...

— Oh, la barbe ! Je fais ce qui me chante et je me débrouille très bien toute seule ! *Yeh allah*, si tu tiens tant que ça à faire de l'assistanat, regarde plutôt du côté de Philippa ou de Léna, crache-t-elle, la rage au cœur ; elles, elles ne demandent que ça !

Asha tremble tant qu'elle bouscule à nouveau la table basse ; un autre verre menace de se briser et elle quitte précipitamment les lieux. Pendant un instant je pense m'élancer à sa poursuite, mais je me ravise. J'en ai déjà

assez fait. Et puis elle l'a dit elle-même, non ? Pas d'amitié entre nous. Encore abruti par les derniers mots reçus en pleine figure, je me rassois, tandis que Philippa et Léna ricanent du spectacle.

Asha

La gélule sur ma langue sèche.

Elle explose en bouche, libérant son nectar cuivré. Une texture dense, celle de la craie, recouvre mon palais, mais elle ne dure que quelques secondes, et je ressens alors un picotement au niveau des papilles, comme si j'avais croqué dans des grains de poivre noir dont la saveur aurait été fanée par le temps. Le liquide s'écoule lentement le long de mon œsophage. Son épaisseur le fait adhérer aux parois, il glisse avec peine... *Oui maa*. Du calme, Asha. Tu n'as pas avalé de la colle. Rappelle-toi ce que tu as lu là-dessus, tu ne risques pas grand-chose. Enis n'est qu'un frileux ! Son opinion est celle des froussards qui se cachent toute leur vie derrière leur charme, leur aisance naturelle, et qui préfèrent rester dans leur zone de confort...

L'expérience peut t'apporter beaucoup si tu parviens à la diriger. L'eau de *yāda* est telle une partenaire de danse, bien qu'un peu capricieuse. En usant de tes souvenirs, tu peux choisir quelle sera la musique d'accompagnement, la direction de tes pas et des jetés. Mais si tu ne mènes pas ta partenaire, alors c'est elle qui prendra le contrôle de la danse ; votre chorégraphie ressemblera à une folle errance sur la piste.

Et pourquoi pas, finalement ? Pour une première fois, pour un premier essai, pourquoi ne pas m'abandonner tout entière à la clé ? Ça peut avoir son intérêt de ne rien maîtriser.

Peu à peu, le froid envahit mon être. L'impression que des ruisselets glacés s'écoulent de mon front, jusqu'à mes doigts et mes orteils. Mes bras et mes jambes sont recouverts d'une fine pellicule de gel, progressant par vagues franches, dévalant mes os et mes chairs. Je regarde mes paumes devenir bleues, mes ongles devenir blancs. C'est mon corps qui se refroidit, se préparant au départ. Les témoignages faisaient mention de cela. Pas de quoi s'alarmer, il faut juste se laisser porter vers l'ailleurs. Aujourd'hui n'est que silence et mort, je n'en veux plus.

La température tombe maintenant au-dessous de zéro. Ma maison et mon corps vieillissent sont pris dans les glaces éternelles de l'Arctique. Dans ce décor figé, je m'attends à tout instant à croiser un iceberg de regrets et de larmes, le spectre d'Adrien, le fantôme de maman. Le froid polaire s'infiltré tant qu'au fond de moi, mon cœur ralentit, gelé lui aussi par le flot de klé. Mon pouls se fait plus discret. Il n'est plus qu'un murmure au creux de mon être, un souvenir du présent. Je m'en détache parce que le passé se trouve là, à portée, si proche ! Si je pouvais bouger, je tendrais la main pour l'attraper. Au lieu de cela, je ne peux que fermer les paupières, des gouttelettes de givre se tiennent sur mes cils et scellent mes yeux. J'attends, d'abord patiente, puis impatiente, que la chaleur revienne m'habiter.

Et puis, note après note, s'éveille une musique qui avait disparu. Son intensité est faible. Je ne vois rien, mes yeux refusent encore de s'ouvrir, sans doute parce que le son n'est pas assez puissant pour dégivrer mes sens. Le chant sourd suppose que l'interprète se trouve sous la surface d'un lac gelé. Celui qui envahissait plus tôt mon deux-pièces ? Non voyons, celui-là n'existe que dans une époque stagnante, désormais très loin de moi.

À force de me concentrer sur les mots assourdis, quelques paroles atteignent leur but. *Là où va la main, l'œil la suit*, susurre le poète. Ne reste pas immobile, ne reste pas en apnée. Pour danser, il faut faire entrer l'air du passé dans tes mouvements. Je lui obéis, je suis certaine que c'est la klé qui s'exprime à travers lui. Ma partenaire, malgré

son tempérament versatile, me montre le chemin à suivre. Alors j'expire pour chasser définitivement le présent, puis j'inspire à m'en faire éclater les poumons. Encore, encore ! De l'air chaud et doux s'infiltré jusque dans la moelle de mes os, fait fondre les larmes gelées qui maintenaient mes paupières closes, tandis que la musique m'embrasse tout entière. *Là où va l'œil, va l'esprit.*

Devant moi, c'est un *bharatanatyam*, un spectacle traditionnel indien qui se joue ; la scène du théâtre est étroite et ses rebords sont flous. Je me frotte les yeux afin de faire disparaître ce défaut de vision, mais rien n'y fait. Je remarque alors le changement : des mains si lisses ! Pas une ride ne vient contrarier ma peau. Ma jeune version laisse échapper un rire ; on me gronde, on me chuchote de me taire. La voix qui me réprimande est trop faible pour que je la reconnaisse. Si je tourne trop la tête à gauche ou à droite, je perçois encore les traces d'un futur, mon antre glacé et en désordre ne veut pas s'estomper. Alors je reporte mon regard sur les planches et, une main se pose sur mes genoux, m'intimant de ne pas faire de bruit. Sur scène, les danses se poursuivent. Je me souviens de cette soirée où maman m'avait emmenée à la Cité Internationale de Lyon pour me faire redécouvrir les richesses de notre pays natal. À bientôt quatorze ans, je rechignais à l'accompagner pour un spectacle que je supposais religieux. J'aurais même préféré avaler le contenu entier de sa liseuse pleine de théologie rébarbative, quitte à rester tranquille dans ma chambre, plutôt que de devoir assister à ce genre de représentation. Pourtant, d'abord dubitative devant l'ouverture – prière au dieu Ganesh –, j'avais ensuite été éblouie par l'esthétique et la succession effrénée des postures. Le *varnam*, clou du spectacle, finit par arriver. C'est une célébration de l'amour. Je souris devant tant de beauté et de précision, pour cette communion avec l'Inde et maman. Je ne peux pas voir son visage, mais je la sens près de moi et ça me suffit. *Là où va l'esprit se trouve le cœur.*

Sur la scène, au milieu des autres artistes, je me reconnaissais alors. Un double de moi, éthéré, phalanges peintes

en rouge, drapé dans une tenue fluide à l'orangé éclatant ; le double tente de reproduire la gestuelle des autres danseuses pour donner corps à la joie. Tout a de l'importance, de l'inclinaison du regard à celle des mains, des doigts, des pieds. Après cette soirée de théâtre, maman et moi nous étions inscrites à des cours de *bharatanatyam*. Les mardis et vendredis, nous répétions cette chorégraphie qui nous liait chaque semaine un peu plus. J'adorais ces moments privilégiés avec elle. Et puis j'ai grandi, je suis rentrée à la faculté, je suis devenue mère à mon tour... et la vie, avec ses montagnes de difficultés, a rompu ce lien. J'ai essayé de le retrouver plus tard, beaucoup plus tard. Beaucoup trop tard. Mais pourquoi ce mélange de souvenirs ? J'aimerais aussi revivre la danse de l'intérieur, me retrouver dans la peau de cette adolescente qui bouge et qui s'exprime plutôt que de rester assise là, observatrice passive !

Sans crier gare, tout s'accélère. Les mouvements de la scène s'affolent, se chevauchent, se bousculent. Les artistes ont l'air de pantins articulés par un marionnettiste épileptique. Les tambours au rythme saccadé me font l'effet de tirs de mitraillette. Je visionne la fin du spectacle en avance rapide. Sans pouvoir intervenir, je me lève et applaudis, les cris chaleureux de la foule sont plus aigus que dans mes souvenirs. Nous quittons nos sièges au pas de course, empruntons les escalators en accéléré pour déboucher à la sortie de l'amphithéâtre et... atterrir dans un musée.

Celui des Beaux-Arts, toujours à Lyon. La même année, il me semble. Je me retourne. Maman ne se trouve plus à côté de moi, mais un parfum de cardamome dans l'air ambiant m'indique qu'elle doit fureter dans le coin. Des visiteurs languissent devant les peintures ou sur des bancs, poissons crevés d'ennui. Ce n'est pas mon cas. Ici, la chaleur dans ma poitrine est encore plus prégnante. Ce musée, sous les atours froids et précieux du marbre, recèle des merveilles dont je me souviens avec force. J'aperçois mon père à quelques pas, raide comme un piquet en train de contempler un Magritte. C'est son

peintre favori ; l'exposition en question lui est toute consacrée. Je m'approche et le *frenchy* se lance dans une interprétation des *Amants*. Lorsqu'il en parle, ses yeux déjà rieurs s'illuminent un peu plus et on ne l'arrête plus. Il agite ses grandes mains de pianiste et secoue ses cheveux grisonnants, animé par une verve à la limite du fanatisme. Je l'écoute, un peu distraite et amusée, consciente néanmoins que lui comme maman ont œuvré sans relâche pour me transmettre cet amour de l'art. Ils ont réussi leur affaire.

À la vue de ces deux êtres sur la toile qui s'embrassent sans se voir, je pense soudain à Adrien. J'ai d'ailleurs l'impression que je suis sous le voile, dans la toile, avec lui. Dans les épaules nues et le gilet rouge de la jeune femme, je crois reconnaître ma silhouette. En face, la neutralité du costume-cravate masque l'identité, et malgré tout, je suis persuadée que mon défunt mari se cache là-dessous. C'est absurde ! À quatorze ans, je ne l'ai pas encore rencontré, pourquoi se trouverait-il ici ? Une bise glacée de tristesse vient pincer mon cœur, tout de suite balayée par une bourrasque brûlante. Dans cette scène, le futur insiste pour que je le laisse s'immiscer ; il prend la forme d'une banquise, qui déborde carrément sur les tableaux accrochés aux autres murs indigo de la salle d'exposition. Il vient étouffer mon passé sous la glace. Je voudrais profiter de ces jolis souvenirs, mais ces intrusions idiotes m'en empêchent ! Cette klé ne me satisfait pas. *Quid* de la déconnexion promise ? De ce bonheur intense ? Peut-être que je manque de pratique. Peut-être que la quantité dans une gélule est trop faible. Va savoir, Asha.

Je change de point de vue. Une place vient de se libérer sur une banquette au centre de la seconde salle. Je sautille jusqu'à l'assise matelassée et m'y affale afin d'admirer le décor surréaliste. La cardamome refait surface.

— Ceci n'est pas une pipe, claironne maman.

Elle est apparue à côté de moi. Sa longue tresse, jumelle de la mienne, coule le long de son épaule gauche. Son doux visage est dissimulé derrière le catalogue d'exposition dont la couverture affiche le fameux tableau du peintre. Je veux

me ruer dans ses bras, mais du haut de mes quatorze ans, je hausse seulement les épaules en souriant et reporte mon attention sur les « résidents » de la salle, chapeaux melon aux pommes, grignotés par le gel.

Ceci n'est pas un songe, riposte la clé d'un des recoins de mon cerveau. Ça en a l'apparence, la forme, la bizarrerie, le flottement. Cependant, les images aiment tromper ceux et celles qu'elles assaillent. La vérité, celle clamée sur les réseaux, celle esquissée par Kalika, celle qu'Enis mettait en doute, s'impose à moi.

Sous cet air de rêve, je nage en pleine réalité. La drogue ne met pas seulement en scène des souvenirs. Grâce à elle, je remonte le temps, avec des limitations évidentes. Je ne peux revivre que ce qui s'est déjà déroulé, sans modifier quoi que ce soit. Voir, sans rien toucher ou retoucher. Et ce givre, dans ce cas ? Il se permet beaucoup de facéties. Des réminiscences d'un futur que je voudrais bien oublier. D'ailleurs, celui-ci se fait de plus en plus envahissant. Maman me demande de me lever.

— D'autres gens veulent s'asseoir, Asha.

Je repose mes pieds sur un sol désormais verglacé. Je claque des dents. *Il est temps de rentrer*, se moque la clé. Alors qu'à quatorze ans, je me relève et rattrape ma mère qui file déjà dans une autre pièce du musée, la glace remonte le long de mes mollets, de mes cuisses, emprisonne mon bassin, avale ma poitrine et mes bras.

Ma vision se brouille et l'inspiration d'après, l'œuvre de Magritte a laissé la place à des reproductions élimées, scotchées sur des murs fades. Mon pouls se fait vif, rapide, il reprend son rythme normal – peut-être un peu plus élevé – je quitte une hibernation. La drogue me couve d'une légère impression de bien-être, mais tout cela est bien trop diffus ! Je croyais que le retour était accompagné d'une nouvelle jeunesse... Je suis déçue ! Si la joie n'est pas plus intense, quel intérêt a cette eau de *yāda* ?

La banquise a disparu de mon salon, il fait de nouveau une température correcte, mes mains sont redevenues chaudes et fripées. Alors je me lève du sofa sur lequel

j'étais allongée, la bouche un peu pâteuse, les jambes engourdis, c'est agréable... Ah ! On dirait bien que ça commence, c'est timide, c'est doux, comme une mélodie en *pianissimo*, j'évolue dans une atmosphère qui me plaît, je traverse une forêt de plumes soyeuses, c'est apaisant... Heureuse de retrouver mon *home sweet home* après le périple, après le passé joyeux, avec maman et papa, et puis avec Adrien aussi, la tête pleine à craquer de moments précieux, débarrassée du triste. Mon estomac crie, envie de manger quelque chose, de dévorer du sucre, je titube jusqu'à la cuisine aux surfaces pleines de duvet... du duvet ? J'écarte des poils tartinés de crème pour dénicher une poignée, je rêve ! Je rêve encore, je voyage loin, on dirait le pelage de ce lapin nain, Lachila, que j'ai martyrisé durant des années... Ma cuisine ne ressemble pas à ça d'habitude, la clé me joue des tours, elle veut me garder avec elle, m'étouffer de douceur. Je me laisse faire, lâche les rênes, ouvre le premier placard, récupère le premier paquet qui se présente ; déchire l'emballage, petite Asha, morcelle le contenu, fourre des morceaux entre tes dents, on dirait du gros sable, *yeh allah*, c'est salé ! De la purée de lentilles blondes ; tant pis, la faim justifie tous les moyens ! J'engloutis la portion entière, puis une autre, et une autre. Repue, j'ignore ma soif et m'en vais m'allonger de nouveau, traversant l'océan d'aigrettes jusqu'à mon édredon, je me coule dans ce plaisir moelleux, brioche en coton... Le sommeil frappe à ma porte, il soupire comme moi, tend ses bras pour m'accueillir en son sein ; monocorde, il déclare que rien ne vaut une sieste après une belle balade et un bon repas. *Acéhā*, sommeil. *Acéhā*. Prends ma main et emmène-moi avec toi.

Des arpèges pour une vie

Enis

Cette semaine, Asha n'est pas venue à l'atelier littéraire et, le jeudi soir, mon collègue Fred s'étonne de me voir contrarié, une fois encore.

— Ça devient une sale habitude ! lance-t-il, rigolard.

J'esquive le sujet en l'invitant à déjeuner chez moi le dimanche, lui et sa femme. C'est quelque chose que je voulais lui proposer depuis longtemps, de toute manière. Frederik est quelqu'un qui mérite qu'on s'intéresse à lui ; il sait tendre la main pour aider, et lui, au moins, ne rejette pas celui qui veut simplement donner un coup de pouce...

Malgré la fraîcheur de ce début de printemps, le soleil dominical tape sur les carreaux de mon petit salon et réchauffe la pièce. Avec les teintes vives du mobilier rescapé de mon divorce, l'atmosphère est accueillante. Les tabourets de la cuisine américaine ressemblent à trois éclatants tournesols. Le vaisselier est rempli d'assiettes et de tasses récupérées par-ci par-là, aux couleurs toutes différentes. Idem pour la bibliothèque : décorée d'objets du quotidien ou de souvenirs, on dirait un véritable arc-en-ciel. C'est fou ce qu'on peut amasser comme bibelots, dans une vie !

On sonne à la porte ; Fred apparaît sur l'écran d'entrée, un sourire aux lèvres. À sa gauche, quelques boucles cuivrées rappellent qu'il est accompagné. Midi pile à l'horloge : les époux Coltrane sont ponctuels !

Je me dépêche d'aller ouvrir. Le sourire de mon ami s'élargit et il replace ses lunettes en grimaçant :

— Salut, monsieur Sahin !

Nous échangeons les bises de rigueur.

— Bonjour, entrez tous les deux ! Ne restez pas sur le seuil. Catherine, ça fait longtemps !

— Depuis l'hôpital, il me semble, répond la femme de Fred.

— Exact. Comment vas-tu ?

— La forme, comme toujours ! Et toi ? Ton cœur te fiche la paix ?

— Il se fait discret, oui.

— Sauf quand tu négliges de revoir ton traitement, hein ? me réprimande-t-elle. Fred m'a raconté.

J'avais oublié combien Catherine était menue. À côté de son mari au ventre proéminent, elle semble si chétive dans cette chemise d'homme trop grande pour elle et ses leggings ! Pourtant, c'est tout le contraire, elle a une santé de fer. Durant l'hospitalisation de Fred, je me souviens qu'elle faisait deux heures de trajet tous les jours, à pied, pour lui rendre visite et lui apporter quelques gourmandises – ce dont je bénéficiais avec plaisir en tant que voisin de chambre. Les apparences sont trompeuses.

Je ramasse précipitamment quelques vêtements oubliés sur le sofa et les fais disparaître dans une pаниère à linge ; les tasses d'infusion de la veille, qui traînent sur la table basse, se retrouvent dans le lave-vaisselle en un clin d'œil.

— Les habitudes du célibataire, commente Catherine, joviale.

— Asseyez-vous ! Quelque chose à boire ? Un thé, du jus de fruits... ?

— Tu n'aurais pas quelque chose de plus fort ? s'enquiert Fred. Non, oublie, ajoute-t-il, tandis que sa femme lui adresse un regard appuyé.

Je souris en entendant Catherine gronder son mari à voix basse ; j'apporte les boissons et quelques amuse-gueules adaptés à nos cœurs sensibles. En m'asseyant sur un fauteuil en face du couple, je prends des nouvelles de leurs enfants, ce à quoi Catherine s'empresse de répondre :

— Nicholas, notre plus grand, a eu un deuxième petit garçon l'an dernier, mais ce n'était pas un très beau bébé si tu veux mon avis ! Son frère était tellement plus mignon à la naissance, avec ses deux joues toutes rondes et ses grands yeux bleus, une vraie poupée ! Le portrait craché de son père quand il était petit. Et Ophélie, tu vois qui c'est ?

— Comment veux-tu qu'il sache, Cath ? soupire mon ami, il ne l'a jamais rencontrée. Mon vieux, t'aurais jamais dû la lancer sur ce sujet, on ne va jamais réussir à manger...

— Ferme ton clapet, Coltrune ! J'ai déjà dû parler d'elle quand tu étais au centre médical. Ophélie, c'est notre fille. Elle a fêté ses trente ans il y a quelques semaines. Ça faisait des années qu'elle attendait une promotion dans son boulot, bien dix ans, je crois, et on la lui a enfin accordée. Tu te rends compte ? Dix ans pour une promotion.

— Et maigrelette, en plus de cela, râle Fred. Vu l'augmentation salariale, le changement d'intitulé reste symbolique. Saleté d'employeur.

— Chez qui travaille-t-elle ? demandé-je.

— Oh, c'est pas une petite entreprise, en plus ! Elle est chez un de ces gros groupes eurasiens... Ajith Labs ; c'est ça, Cath ?

— Oui, Ajith. Leur siège est basé à New Delhi. Elle bosse au service qualité dans une usine de la vallée.

Le nom de l'entreprise me rappelle Asha et ses recherches sur la K. Je la chasse de mes pensées, ce n'est pas le moment, d'autant que le repas ne va pas se préparer tout seul. J'abandonne mes invités pour déposer des œufs et des légumes en gelée sur quelques assiettes à service, et enfourne un pain de lentilles au curry.

— Et le tiens ? embraye Catherine.

— Elijah et sa petite famille vont bien ; ils ont déménagé l'an dernier pour l'arrivée de leur second enfant. Leur nouveau quartier est beaucoup plus modeste que l'ancien, mais au moins l'appartement est plus grand.

— Il est enseignant, c'est ça ?

— Éducateur, en centre de réinsertion.

— Tiens, j'avais zappé qu'il avait choisi le même boulot que toi, remarque Fred. Tu faisais pas autre chose, avant ça ?

— J'ai été pigiste dans mes premières années, pour une revue littéraire sur les réseaux. « La Ligne » ? Assez connue ?

Mes deux invités secouent la tête.

— Bah, ça devait être assez confidentiel, tout compte fait... Je venais de terminer l'université, avec un double diplôme de littérature eurasienne et de journalisme en poche ; j'étais enthousiaste.

Asha aussi, a fait ces études-là, je crois. Je chasse une nouvelle fois cette tête de mule de mon esprit.

— Enfin bref : je restais cloîtré des heures et des heures chez moi, vissé à ma chaise pour écrire... J'ai vite déchanté. J'ai compris que si je ne sortais pas très vite de chez moi pour rencontrer des gens, j'allais devenir zinzin ! Du coup, je me suis reconverti dans le social.

Et j'ai bien fait, pensé-je en vidant mon verre de jus de tomate. Ça n'a pas été facile tous les jours, je n'ai pas pu aider tous les gosses que j'ai eus en face de moi, mais quelques-uns ont suffi à rendre le travail passionnant. Contrairement au journalisme, être éducateur m'a fait me sentir utile aux autres et, je suis plutôt heureux que mon fils Elijah se soit engagé dans cette même voie, bien qu'elle soit pavée d'embûches. Il a le tempérament pour ça, une autre chose qu'il aura héritée de moi.

— Je suis comme toi, partage Fred. Je t'avais dit que j'avais un boulot d'informaticien, avant ?

Je confirme d'un hochement de tête.

— J'aime toujours autant bidouiller sur les réseaux, mais rester toute la journée assis devant un bureau, je pouvais pas. Alors j'ai suivi une formation d'aide-soignant. Quand la clinique m'a fichu à la porte à soixante piges, j'étais malheureux ! Je suis bien content d'avoir retrouvé ce poste à la cantine.

— Et ça, c'est grâce à Enis ! fait remarquer sa femme.

— Ouais, grâce à toi, vieux, avoue mon ami.

— Une chance qu'on se soit croisés dans cette chambre d'hôpital, alors.

— Sûr.

Une odeur de brûlé parvient jusqu'à nos narines. Je me rue en cuisine accompagné du rire de Catherine. Le pain aux lentilles a un peu trop cuit ; le dessus est complètement noir. Je m'excuse auprès de mes invités qui affichent une mine compréhensive.

— T'en fais pas, il reste les gelées !

— On n'a qu'à enlever la croûte, renchérit Fred.

Pendant le déjeuner, mon ami admire l'agencement du salon.

— C'est vrai que c'est la première fois que vous venez. Je ne vous ai même pas fait visiter !

— Oh, laisse faire. Je savais que t'étais un féru de bouquins, mais bon sang... J'étais loin de m'imaginer que c'était à ce point !

Je tourne la tête vers ma bibliothèque, qui recouvre en effet un pan entier de la pièce. Sur les rayonnages, des centaines et des centaines de livres d'éditions et de formats variés, des œuvres de fiction en grande majorité. Les plafonds de mon appartement étant plutôt hauts – près de quatre mètres –, le mur de littérature a souvent un effet écrasant sur le visiteur.

— J'ai toujours adoré les romans, me justifié-je. Plutôt ceux du XX^e, et du début XXI^e.

— C'est surtout que... c'est *que* du papier ! s'exclame Fred – alors je ris doucement. On n'est pas habitués de nos jours à en voir autant chez quelqu'un, continue mon ami.

— Ça prend la poussière, c'est lourd, ça n'aime pas la lumière..., souligne Catherine. Mieux vaut utiliser les tablettes ou les réseaux, pour lire.

— Je n'y trouve pas le même plaisir, répliqué-je.

Et ça n'a pas la même valeur. Je me lève et utilise un marchepied afin d'attraper l'une des sept merveilles de ma collection, dissimulée au milieu d'autres volumes de moins bonne facture. Je présente à mes amis un exemplaire de *La Machine à explorer le temps* d'H. G. Wells, et

leur désigne ce qui est écrit au dos de la page de titre. Le résultat est immédiat : leurs yeux se font aussi ronds que des billes.

— Édition spéciale 120 ans, 2015 !

— Ça doit coûter...

— ... une petite fortune, terminé-je pour Fred. Oui, sans aucun doute.

Je tends le livre à Catherine pour qu'elle puisse le feuilleter ; elle refuse tout net de le prendre en main de peur de l'abîmer, alors Fred se moque d'elle.

Mes amis passent le début d'après-midi à bavarder avec moi. Fred a apporté un vieux paquet de cartes, aussi m'apprend-il les règles de jeux désuets, comme le rami et le huit américain. Puis, le temps étant toujours au beau fixe, le couple me quitte pour une balade urbaine, malgré l'alerte pollution. Je décline l'invitation, préférant profiter d'un bon livre et de ma terrasse, entre ombre et soleil.

Dire que je n'ai jamais invité Asha chez moi... La prochaine fois qu'on se voit, je rattrape cette bévue, au diable la rancune. Je suis certain que la bibliothèque lui plaira. J'éviterai simplement de remettre la K sur le tapis.

Asha

Bura na mano.

La chaîne hi-fi ne chante plus. Comment le pourrait-elle ? Ça fait plus d'un mois qu'elle ne fonctionne plus. Les hallucinations sonores ont disparu et tout est sombre autour de moi. Pire, l'ombre dégouline le long de mes murs aux posters déchirés. Je la vois qui ruisselle jusqu'au linoléum, rivière verglacée, alimentée par mes tourments. Des torrents de larmes ont recommencé à se déverser ; et le plus agaçant, c'est que je ne peux ni expliquer pourquoi, ni dire depuis quand cela dure. Ma poitrine me fait mal d'avoir subi les hoquets de la tristesse. Joyeux anniversaire, Asha.

Cette fois, l'eau de *yāda* a rempli son office. Le liquide m'a emportée loin, très loin du présent, jusqu'à cette journée colorée à Bhopal. Ma dernière Holi avant le départ pour la France. Puis, de la même façon qu'elle m'a donné le meilleur, elle m'a tout repris. Jusqu'à la dernière goutte de joie.

Je ne devrais pas être surprise. J'ai lu assez pour savoir ce qui m'attendait à chaque retour. Pourtant, savoir n'estompe pas la douleur. Celle-là gagne du terrain, autant dans mon cœur que dans mes os. Je suis allongée à même le sol, étoile de mer échouée. Quand je me relève, chaque mouvement m'est pénible, ça grince, ça se plaint tout au fond de mon être rouillé par les âges. Je tangué, arc-boutée, jusqu'au coin de ma chambre qui me sert de salle de bains : un lavabo envahi de calcaire et une douche

sèche, séparés du reste par un paravent. Je retourne à la hâte la petite trousse à pharmacie.

Comme mes pleurs, je déverse les médicaments sur le sol, pluie blanche et bleu nuit, poudreuse. Je déchiffre, à travers les larmes, les lettres gravées sur les cachets, qui indiquent leurs effets et les traitements associés. Un « AA » pour « anti-arthrosique », un « P » encerclé pour le paracétamol, un « aD » pour... exactement ce que je cherche. Certains consommateurs de clé conseillent la prise d'un antidépresseur pour contrecarrer les difficultés du retour. Les réseaux citent une autre marque, mais tant pis, ça fera l'affaire. J'avale deux petits comprimés bleus ainsi qu'un anti-arthrosique, sans eau. Je les sens qui peinent à glisser dans ma gorge sèche, je tousse. Pourvu que ce soit efficace. Je me traîne jusqu'au matelas aux allures de pierre tombale, grisâtre, mortuaire. Je ferme mes yeux gonflés et attends qu'une éternité se passe.

J'ai dû m'endormir, mais pas longtemps. Mes joues sont encore humides, la nuit est bien avancée. L'horloge indique deux heures du matin. La douleur est sourde, toujours présente. Les ombres se sont muées en monstres silencieux. Elles ont quitté les murs et rampent le long du paravent, encerclent mon lit. Elles se rapprochent. Mon cœur se serre. Je ne veux pas qu'elles m'emportent ! Je ne veux plus les voir. Je me recroqueville, mes paupières se referment, se serrent, étaux de chair sur mes prunelles. Un filet de sang s'en échappe. Non, c'est salé ; rien qu'une larme qui glisse le long d'une joue. Cet antidépresseur ne sert à rien. Enis se gausserait, s'il me voyait ainsi courir après la chimie. Je l'entends encore me sermonner, à se prendre pour maman... J'ai passé l'âge des remontrances ! Il ne sait pas ce qui est bon pour moi ; ce fichu présent, avec lui et le club littéraire, ce n'est pas ce qu'il me faut.

Et si la solution était simplement de repartir d'où je viens ? M'enfuir à nouveau vers le passé, y rester un peu plus ? Aspirer une bouffée de jeunesse, s'émerveiller, rire du jour, oublier la nuit... Avec l'aide de la clé, repousser

les ombres est un jeu d'enfant. Je m'arme de courage. Je me redresse. Les monstres mouvants me toisent, j'imagine qu'ils réfléchissent à la meilleure manière de s'emparer de moi. Vite, vite ! Mes genoux grincent encore, mais j'ai l'impression que la rouille a diminué, tout autour de mes articulations. Rejoindre le salon, ne pas prêter attention à ces formes charbonneuses. J'ai laissé l'eau de *yāda* dans un bocal de la cuisine, dissimulé – à qui, à quoi ? Il n'y a que moi ici. Tout est poisseux. Je m'essuie les mains sur ma tunique, saisis la poignée et ouvre le placard dans lequel repose mon salut.

Yeh allah ! Le récipient est vide ! J'ai consommé les sept doses trop rapidement et je ne me suis rendu compte de rien. Que faire ? Derrière moi, autour de moi, l'ombre s'agglutine en une masse inquiétante, toujours plus opaque, toujours plus mutique. Je soulève le bocal vide. En dessous, le bout de plastique fourni par Kalika, avec les coordonnées GPS. Puisque je ne peux plus rester ici, autant aller chercher de l'aide ailleurs. Je rentre les coordonnées sur mon bracelet et jette le plastique au loin. L'ombre au milieu du salon semble reculer sous l'affront. J'attrape un manteau et quitte ce lieu maudit sur-le-champ.

Le vert du couloir s'est métamorphosé en buissons épineux. Je me hâte au milieu de cette forêt de piquants, trouvant refuge dans la cage d'ascenseur, et exige la descente. Ma voix, d'habitude si claire et sonore, ressemble à un couinement de souris apeurée. L'élévateur s'exécute, non sans me répondre avec un grondement métallique. Au rez-de-chaussée, le damier de la cour est devenu un pédiluve de mercure ; j'y trempe mes frêles chevilles afin de rejoindre la sortie. On ne distingue plus les dalles blanches des pavés noirs, mais une flaque colorée, grumeleuse, y figure tout de même... Souvenir de *balwa* en chute libre. La porte-tambour peine à effectuer sa rotation ; elle grince, imitation de mon ossature vieillissante. Dehors, le vent nocturne me gifle instantanément. Je ferme les attaches de mon caban de mes doigts tremblotants, puis vérifie ma

destination sur mon bracelet. L'adresse de Kalika est située à cinq pâtés d'immeubles seulement, au nord du huitième arrondissement. La brise ponctuée de bourrasques me fait grelotter ; mieux vaut me mettre en mouvement tout de suite avant de mourir transformée en sculpture de glace !

Les ombres sont sur mes talons, serpentent le long des trottoirs défoncés, prennent leur source dans la moindre ordure, le moindre déchet pourrissant dans le dépotoir qui sert de rue. Le cœur transi de froid et de peur, je rentre le menton dans le col de mon manteau et allonge les foulées autant que possible. Des mèches folles et blanches, poussées par le tumulte du vent, viennent me chatouiller le nez. Les yeux rivés sur le bracelet, je dénombre mes pas pour ne pas penser à l'ennemi qui rôde. Je ne lève la tête sous aucun prétexte, sachant très bien que la ville m'écrasera sous son poids. Le GPS me fait quitter l'allée principale et je me perds dans mes comptes. Un virage à gauche, un autre vers la droite. Je tâte la large poche du caban, vide, vide comme mon bocal de clé. Bientôt, il sera de nouveau plein. Bientôt, les ombres déguerpiront. Bientôt.

Au bout de la rue, un terrain presque vague. Le bracelet tinte à la manière d'un triangle d'orchestre. *Tu es arrivée, Asha.* Une haie de barres d'acier taillées en pointe et décorée de panneaux lumineux délimite l'endroit. Au centre, dans le rectangle de boue se dresse un tas de béton délabré. Son frontispice, zébré de fissures et d'impacts, évoque un astéroïde à la dérive. Au lieu de fenêtres, des carrés où l'on distingue quelques rares lumières fragmentent la façade ; une couche en mousse synthétique, à la mode dans les années cinquante, lui sert de parement. Il y a donc des gens qui vivent ici, mais seulement dans les étages supérieurs. Les inférieurs sont noirs comme les ombres qui me poursuivent. La hauteur du bloc est vertigineuse, le délabrement écrasant, mais l'alerte GPS ne fait aucune erreur : c'est bien ici que le yantra de Kalika me guide.

Le portail d'entrée, lui aussi d'acier, est le seul élément de l'ensemble qui soit bien entretenu. Contrairement à la

haie, son métal est brillant, comme huilé. J'aperçois des caméras discrètes de chaque côté. Fixées tout en haut de deux barreaux, elles sont braquées sur moi. Le fait de m'approcher provoque l'ouverture du portail ; il coulisse dans ses rails en laissant assez d'espace afin que je puisse passer. Je traverse la boue en trotinant. Le vent redouble d'efforts pour freiner mon avancée. Il se fait plus glacé, plus agressif. Je me retourne ; l'obscurité silencieuse tapisse le chemin d'où je viens, tant et si bien que je ne discerne plus rien d'autre que la frontière de métal qui me sépare du néant. Devant moi, ce n'est pas mieux : l'immeuble paraît avoir été forgé dans l'épaisseur des ombres. J'ai trop la frousse pour reculer, trop la frousse pour avancer. Je me fige un instant, mais mon besoin de clé reprend le dessus et l'énergie afflue dans mes jambes. La porte principale du building, plaque blindée, a depuis longtemps été arrachée de ses gonds. Je pénètre dans l'obscurité, à peine atténuée par l'éclairage de mon bracelet et un cadre bleuté au fond du hall : un ascenseur. J'avance à tâtons afin d'éviter de trébucher sur quoi que ce soit. Ma main me guide en frôlant le mur de gauche, froid et humide. Le bruit de mes talons sur le carrelage me rassure un peu, même si l'endroit semble déserté par l'espoir. J'arrive enfin à l'élévateur et l'appelle. La machinerie se met en branle et la porte finit par s'ouvrir sur un refuge capitonné de lumière noire. Je me précipite dans la cage, examine le tableau de commandes. Certaines ont été arrachées et la plupart des numéros d'étage ont été effacés. Néanmoins, l'une d'entre elles sort du lot, car son numéro a été remplacé par un diagramme hindou, un yantra, celui de Kalika. Impossible de se tromper : je presse ce bouton-là.

Collée à la paroi, j'essaie de reprendre mon calme durant la montée, avec de longues inspirations. Ici je suis en sécurité, rien ne peut m'atteindre. bercée par le ronronnement de la machine, je m'assoupis quelques secondes. Quelques secondes seulement. L'interruption brutale de l'appareil me fait sursauter et mon cœur s'emballe à nouveau. Apparemment, je suis arrivée. Le battant s'ouvre

dans un crissement désagréable. Je découvre un couloir éclairé de la même façon que l'ascenseur. L'éclairage violet est assez fort pour révéler des plinthes infestées de moisissures. De part et d'autre du corridor, des portes donnent sur d'anciens logements. Celles à ma droite sont toutes condamnées par de lourdes planches. Celles sur ma gauche sont soit béantes, soit arrachées. J'avance lentement, entends des grattements, ongles contre mur, dents contre sol. Des respirations et des sanglots étouffés me parviennent du premier appartement et j'y aperçois une créature recroquevillée sur elle-même. Le spectre d'un humain. Je ne m'attarde pas lorsque j'en remarque quatre autres massés à l'extrémité opposée. Mes pieds foulent un carrelage jonché de détritrus en tous genres. Sachets vides, seringues, feuilles d'aluminium, préservatifs usagés... Au milieu de tout ce capharnaüm, je reconnais la forme familière de gélules. Je me penche, tends la main pour en ramasser une et la porte à mon nez. Une odeur terreuse et poivrée me fait frissonner. La capsule a été vidée de son liquide cuivré, mais c'était bien de la clé. Je sursaute quand une voix enrouée s'adresse à moi :

— T'en veux ? T'en veux, hein ?

Sur le pas de la porte du second logement se tient accroupi un débris édenté. Les pupilles folles, il est aussi maigre qu'un clou et à moitié nu. Son pull mangé par les mites n'est pas assez long pour dissimuler ses parties, qui pendent mollement entre les deux brindilles qui lui servent de jambes. Autour de son cou rachitique, un collier de cuir retient un pendentif volumineux, dissimulé sous son vêtement troué. Il empeste la sueur et l'urine. Je détourne le regard à défaut de pouvoir m'affranchir de l'odeur.

— Si t'en veux, t'es au bon endroit au bon moment. La déesse est ici. Là-bas. Maintenant.

Un rire sans joie s'empare de lui puis s'arrête dans un hoquet. Je le surprends à verser le contenu d'une dose dans ses yeux larmoyants. La déesse... Je reprends ma marche d'un pas encore tremblant mais décidé, laissant le k-mé derrière moi. Le couloir est long, une véritable

antichambre de la déchéance. Dans chacun des studios que je croise, les mêmes grattements, les mêmes créatures gémissantes ramassées dans un coin ou jetées sur des paillasses. Pourtant, à me rapprocher du bout du tunnel, je perçois d'autres sons. Plus clairs, plus jeunes, plus gais aussi. Dans le dernier appartement, la lumière noire a été troquée contre la blanche.

— *Smaagat*, Asha Rouay. Je t'attendais.

Kalika se tient au milieu de la pièce, souriante, paumes vers le haut en guise d'accueil. Sa beauté terrible contraste avec le dépotoir qui l'entoure. Quatre jeunes hommes sont avec elle, armés et en treillis. L'un d'eux n'est d'ailleurs qu'un garçon ; il s'amuse à planter son canif entre ses doigts au bord d'une table. Les autres semblent tous aussi désœuvrés et plaisantent à voix basse. Au fond, près d'une fenêtre ovale, un vieil écran plat posé sur un bureau affiche l'entrée du portail. Une seconde jeune femme, cheveux en brosse et nez pointu, est postée devant et ne quitte pas sa concentration pour moi. Je soupire et pénètre dans l'antre de la dealeuse.

— T'as bien fait de te ramener, *dādī*.

— C'est là que tu vis ? demandé-je.

Le décor effrayant qui nous entoure me donne des frissons.

— C'est là que je vends, réplique la déesse. Comment tu vas ? Encore beaucoup de *taka*, je parie.

Elle m'adresse une moue moqueuse. Je desserre les dents pour miauler ma demande :

— Je veux de la klé.

— Sans déc' ! s'exclame-t-elle. T'as testé, t'as vu comment l'eau de *yāda* c'était de la *bhala*, alors ? Une fois qu'on a goûté, on peut plus s'en passer !

Elle rit doucement, ses jeunes couteaux l'imitent. J'essaie de ne pas prêter attention à cette attitude vaguement désobligeante.

— Tu peux m'en fournir ? Comme la dernière fois, ou...

— Ou ?

— Ou peut-être un peu plus. Une dizaine de doses.

Le sourire de Kalika s'évanouit. Elle me regarde droit dans les yeux et transperce tout mon être de son regard d'or. Il me rappelle la drogue que je viens quémander.

— Cette fois ce sera pas gratis, assène-t-elle. Va falloir crach' le *dhana*.

— J'ai de quoi payer.

Je tends mon poignet, montre le bracelet. Les chiffres de mon compte en banque apparaissent. La déesse jette un œil à la somme, un air de dédain gâchant ses traits.

— Avec ça, t'auras pas le demi de ce que tu veux, *dādī*.

— Combien, dans ce cas ?

Elle pince ses lèvres charnues et fait mine de réfléchir, pas trop longtemps néanmoins. Elle joue la comédie.

— Pour ce prix, tu peux avoir un 24.

Je hausse un sourcil interrogatif, alors elle sort d'une poche un produit de démonstration.

— Dans ce plastique, t'as assez de klé pour triper pendant vingt-quatre heures. Grosso modo. Ça dépend aussi de la façon dont tu te comes. Tu devrais tester la percée, tu vas kiffer !

Au mot « percée », je me souviens du vieillard rencontré dans le couloir. Quitte à être au fond d'un gouffre, autant continuer à creuser. À force, je sortirai bien de l'autre côté des enfers. Je tends de nouveau le bras, ouvrant la main pour récupérer mon achat. Kalika met en contact son propre bracelet, une bande noire décorée de crânes. J'ai alors tout loisir d'admirer son tatouage et ma mâchoire se remet à trembler lorsque je reconnais une *sauvastika* stylisée, symbole de la nuit et de la destruction. La transaction effectuée, elle dépose la klé dans ma main et replie en douceur mes phalanges sur le sachet.

— La voilà, ton eau de *yāda*.

Je hoche la tête plusieurs fois et m'enfuis. Derrière moi, j'entends la voix de la déesse me hurler, joviale :

— *Namastē*, Asha !

L'écho de son rire rebondit tout autour de moi pendant que je prends le chemin de la sortie. J'ai l'impression de suffoquer sous mon manteau et pourtant, je suis

transie de froid, de dégoût et de manque. Je traverse l'antichambre en sens inverse, reprends l'ascenseur, quitte ce lieu terrible. Au-dehors, les ombres sont encore là. Je fais le tour du bâtiment afin de trouver une issue plus clémente, si elle existe. Derrière, dans la boue, reposent un banc et le squelette d'une balançoire. Je sens qu'ils m'appellent, navettes d'un passé que je désire rejoindre si ardemment. Le vent souffle la mort par petites touches, mais bientôt il ne m'atteindra plus. Je m'assois prudemment sur le siège rouillé et ouvre le sachet de 24. Une dose de clé tombe dans ma main. La percer ? Bien sûr, on peut dévisser la gélule en son centre pour se débarrasser de l'enveloppe. L'effet n'en sera que plus rapide et, avec un peu de chance, le saut dans le passé durera plus longtemps. Avec précaution, je la saisis entre pouce et index. Je penche la tête en arrière et déverrouille le cylindre afin que le liquide de résurrection s'écoule. Craie et poivre tapissent désormais le blanc de mes yeux. Je clos les paupières en attendant que la musique m'emporte tout entière.

Enis

— Une meringue ?

— Non merci, Philippa. Les dix premières étaient succulentes.

Et suffisantes ! Je soupire de façon entendue, m'éloigne encore un peu de la zone centrale du sofa ; une main aux ongles artificiels se rapproche dangereusement de ma jambe. Si je continue de fuir, je vais me retrouver les fesses par terre. Cela fait maintenant trois semaines qu'Asha n'a pas daigné pointer le bout de son nez au club littéraire. La peste ! Abandonné tel un vieux godillot sans intérêt, je suis condamné à changer de partenaire et il me faut endurer les envies de Philippa, la plus jeune de notre groupe. La sexagénaire botoxée est du genre à imposer ses lubies. Chaque jeudi, elle insiste pour se retrouver en duo avec moi et notre animatrice adhère à cela sans discuter ! Je n'ai pas mon mot à dire. La harpie aux meringues farineuses nourrit un béguin pour ma personne ; ses entrées en matière sont à peine déguisées. Pendant que je prépare le thé, elle vient souvent s'agripper à mon bras pour susurrer des invitations que je m'empresse de décliner. Où es-tu, Asha ?

Des appendices froids et osseux entrent soudain en contact avec ma cuisse. Horreur et damnation !

— Tu es dans la lune, Enis ?

Je suis tenté de répondre avec une pointe de méchanceté. « Oui, chère Philippa, j'aimerais d'ailleurs joindre l'utile à l'agréable et mettre un peu de distance entre nous ;

quelques années-lumière suffiraient ! » Mais il est plus prudent que je me modère. Après tout, si l'Indienne ne se montre plus, j'ai tout intérêt à me mêler au groupe. Je jette un œil au cauchemar qui se tient à ma droite sous sa perruque violine, aussi bouclée et pimpante qu'un caniche.

— Je suis préoccupé, articulé-je.

— Ah bon ? Par quoi ? s'enquiert la harpie.

— Une amie ne donne pas signe de vie.

— Tututututu. Allez, raconte tout à Philippa. Et reprends donc une meringue, tu es vraiment maigrichon.

Blasé, j'en récupère une et la mâche lentement pour m'éviter de parler. Ça ne ressemble pas du tout à Asha de disparaître comme ça, si longtemps. Il y a bien eu quelques sessions manquées depuis l'an dernier, à cause de sa mère, je crois bien, mais... jamais trois semaines d'affilée. J'ai essayé l'envoi de messages instantanés, j'ai laissé un message en différé, mais elle ne répond pas. Malgré son désamour pour la socialisation, elle apprécie ces rendez-vous littéraires. Et s'il lui était arrivé quelque chose ? Les ongles rose praline de Philippa grattent ma cuisse, aussi je finis d'avaler la pâtisserie et lève la main afin d'attirer l'attention de notre animatrice :

— Est-ce que l'on aurait des nouvelles d'Asha Rouay, par hasard ?

Philippa retire ses griffes de mon pantalon et se détourne de moi : victoire ! L'atelier d'aujourd'hui n'a pas encore débuté ; les membres prennent leurs aises, bavassent et sirotent leur thé tout en partageant les derniers potins du quartier. Pour me répondre, certains se tournent vers moi en haussant les épaules. D'autres secouent la tête pour signifier que ma question les laisse de marbre, et reprennent aussitôt leurs discussions de comptoir. Avant que l'animatrice ne puisse réagir, Hugo le binoclard crache son venin :

— Qu'est-ce qu'on en a à fiche, de celle-là ! Avec sa crise de la dernière fois, elle peut rester là où elle est, on va pas aller la chercher...

— Hugo, voyons ! proteste Élodie, un peu trop mollement à mon goût. Asha fait partie du groupe.

— Je trouve pas, moi. Quand on fait partie d'un groupe, on participe. Elle oublie tout le temps d'apporter quelque chose quand c'est à son tour de cuisiner.

Nul doute qu'il exprime là un sentiment partagé. Plusieurs vieilles branches acquiescent en silence. Le serpent poursuit son attaque en règle :

— Elle dit jamais rien et faut pas compter sur de la politesse, ça non. C'est à peine si elle nous dit bonjour, et faut pas attendre un « merci » ou un « au revoir », ça lui écorcherait la gorge, à cette safranée.

— Et elle se moque souvent de nos textes, ajoute la voix chevrotante de Louis.

— Et de nos lectures, renchérit Charlie.

— Alors qu'on la laisse là où elle est ! conclut Hugo, mauvais.

Un brouhaha d'assentiment anime le club. Un bouc émissaire assure toujours autant la cohésion d'un groupe ; je garde les dents serrées. Élodie calme le jeu par des gestes d'apaisement et tempore la situation autant qu'elle peut :

— Asha est sans doute quelqu'un de réservé, et d'assez... peu diplomate, il est vrai, mais il est normal qu'Enis s'en soucie, c'est son binôme après tout.

Elle s'adresse ensuite à moi, un air désolé sur le visage :

— Je n'ai reçu aucune nouvelle de mon côté, pas depuis début février en tout cas.

Une bouffée de détresse chasse aussitôt ma colère. La réminiscence de notre dispute me frappe de plein fouet. Asha qui étudie la drogue, une en particulier, la K... J'ignore complètement Philippa et l'activité d'aujourd'hui — où il est question de recettes culinaires —, pour me lancer dans une recherche sur les réseaux. J'épluche d'abord la presse urbaine, puis les brèves locales. Les faits divers où la K est citée s'enchaînent. À chaque fois, les victimes font partie du troisième, voire du quatrième âge. Attaques cardiaques, arrêts cérébraux... Les morts « accidentelles » sont nombreuses, elles aussi : chutes, défenestrations, incendies. Rien que dans le quartier, je dénombre une cinquantaine de cas similaires en moins de trois mois.

Le mot-clef « coquille » apparaît dans plus de la moitié des billets, même si le lien avec la drogue n'est pas clairement établi par les auteurs.

À chaque article, je recherche le nom de la victime, anxieux. Je me fais sans doute un sang d'encre pour rien. Asha aura décidé de s'isoler un temps, par pure commodité. Peut-être parce qu'elle ne souhaite pas montrer combien le décès de sa mère la touche. Peut-être parce que les échanges littéraires ne la motivent plus assez pour qu'elle quitte le confort de son appartement.

Ou bien parce qu'elle en a assez de ma compagnie ? Après tout, elle l'a dit elle-même, elle ne me compte pas dans ses amis, et après notre querelle, elle n'a sans doute plus envie de me voir... Si j'avais su qu'elle nourrirait une rancune aussi tenace ! Je m'en veux, j'aurais dû tempérer mes propos, éviter la provocation. À croire que mes années en tant qu'éducateur ne m'ont rien appris.

Au fil de mes pérégrinations en ligne, je tombe sur la brève à propos de la tour du Bachut. D'après le journaliste, le feu s'est déclaré au vingt-huitième étage pour se propager ensuite sur une dizaine de paliers. Les secours ont tardé à arriver dans le quartier, jugé « difficile d'accès ». Quelle blague ! L'immeuble, fragilisé par les flammes, a été évacué depuis. L'article mentionne quelques « disparitions », mais beaucoup d'habitants devaient squatter les lieux et ne possédaient probablement pas d'identification au registre de la ville. Aucune information ne rappelle les « coquilles vides » retrouvées au quarantième étage, indemnes malgré l'incendie des étages inférieurs.

J'imagine soudain Asha, droguée à la klé, inerte sur un lit. La vision me retourne l'estomac ; je me lève de mon siège de façon si précipitée que mes reins me le font sentir. L'animatrice me regarde, interrogative. Je balbutie : j'ai la gorge sèche, ma tasse est vide. Je me dirige à grands pas vers la kitchenette et mets de l'eau à chauffer dans le *çaydanlık*, inquiet ; je refuse de revenir m'asseoir avant d'avoir récupéré le thé. Élodie, compréhensive, me laisse vaquer à ma guise.

La boisson est bouillante. La brûlure sur ma langue a l'avantage de me distraire un moment, mais mon esprit revient vite à Asha et mes pensées s'assombrissent. Je suis sourd aux échanges sur les textes écrits aujourd'hui, sur les lectures de chacun. Via les réseaux, je tente un nouvel envoi de message. Je n'entends rien d'autre que mon angoisse. Il faut vraiment que je me modère, c'est mauvais pour ma tension.

Une main se pose alors sur mon épaule. C'est Élodie ; la salle s'est vidée et je ne m'en suis même pas aperçu.

— Je peux faire quelque chose ? demande la jeune femme.

Ses yeux d'un vert tendre reflètent une préoccupation sincère. Je n'aurais pas dû me montrer aussi expressif. Je tente de la rassurer avec un sourire qui se veut avenant :

— Tout va bien.

— Il n'y a sans doute pas lieu de s'alarmer, vous savez. Au sortir des fêtes, les gens ont toujours du mal à reprendre leurs habitudes. Asha est peut-être prise par des impératifs, mais elle reviendra, j'en suis certaine. Vous faites partie du groupe depuis longtemps, maintenant !

Je lui donne raison en élargissant mon sourire. C'est vrai qu'on fait presque partie des meubles. Asha un peu moins que moi, mais notre présence se compte en années et je crois en la force des habitudes. Une idée me traverse l'esprit.

— Arrêtez-moi si je me trompe : vous conservez bien les données personnelles des membres du club quelque part, non ?

— Oui, bien sûr.

— Vous verriez un inconvénient à ce que je consulte votre registre ?

La jeune femme secoue ses boucles rousses, faisant tinter les perles argentées pendues à ses oreilles.

— Non, à condition que vous gardiez ça pour vous !

— Vendu.

— Vous voulez l'adresse d'Asha ?

— C'est ça.

— Dans ce cas, il va falloir que l'on vérifie dans les archives de l'an dernier. Elle n'a toujours pas réglé sa cotisation pour 2092...

Grâce à son bracelet, Élodie affiche devant nous une fenêtre virtuelle de gestion. Par des mouvements rapides de la main, elle navigue entre les différents onglets et récupère les archives. Ses sourcils auburn se froncent tandis qu'elle recherche le nom d'Asha dans le listing.

— Ah, la voilà ! s'exclame la jeune femme. Asha Rouay : Appartement 718. Quartier du Bachut, dans le 8^e. Tiens ! C'était son anniversaire, il y a quelques jours.

— Merci !

Elle transfère sur mon bracelet les coordonnées GPS. L'anniversaire m'est complètement sorti de la tête. Asha vient d'avoir soixante-dix ans. Les chiffres ronds, c'est toujours un petit événement, non ? Ça expliquerait ses absences. Sa famille a pu lui rendre visite et elle est débordée.

— Si vous la voyez, vous... Oh, ça m'embête de vous demander ça, hésite Élodie.

— Dites toujours.

— Est-ce que vous pourriez lui parler de la cotisation du semestre précédent ? C'est qu'elle ne l'a toujours pas réglée non plus...

Je hoche la tête pour la forme, ça ne coûte rien de la tranquilliser sur ce point. Asha a peut-être seulement des problèmes financiers ? Je la remercie une dernière fois et débarrasse les lieux au pas de course ; je suis déjà en retard pour mon service à la cantine. Mon amie devra attendre le lendemain.

Asha

— Tu as pensé à régler la cotisation ?

— Hmm ?

Sur mes paupières closes, je ressens la chaleur du soleil printanier. Je baigne dans une douceur orangée, bercée par la musique guillerette d'un carrousel. Je pianote dans l'herbe fraîche le rythme jazzy de la mélodie, la tête sur les cuisses d'Adrien.

— La cotisation pour le judo de Sybil, précise-t-il.

— Ah, ça... Oui !

Nos voix me semblent lointaines, rêvées. J'inspire et me laisse envahir par les effluves fleuris du parc de la tête d'Or. Le temps est comme suspendu.

— J'ai même pensé à celle de Cassie.

— Elle a voulu accompagner sa sœur ?

— Non, je l'ai inscrite à la peinture sur verre. Elle était aux anges en enfilant sa salopette pleine de taches.

Adrien se met à rire. Bouffée de manque. Je me souviens de ce moment. Nos jumelles ont à peine cinq ans, lui n'a plus que six mois à vivre. Heureusement, la clé chasse vite ces notes mélancoliques. Je roule sur le côté et le dévore des yeux. Il est juste là, je pourrais tendre la main et caresser ses joues barbues, ses favoris décidément trop longs... mais mon souvenir n'en fait qu'à sa tête et laisse mes mains dans la verdure.

Soudain, les petits monstres débarquent en courant. Ils se jettent sur nous, criant et distribuant des chatouilles à tour de bras. L'attaque perfide ! On riposte, ne lésinant

pas sur les moyens afin de réprimer l'affront. Nos deux vaillantes adversaires finissent noyées sous des torrents de bisous, accompagnés d'explosions joyeuses, puis Sybil se colle à moi tandis que Cassie préfère se lover contre son père. On reste là quelques secondes, sans bouger, à regarder le vent jouer avec les feuilles des peupliers. Sybil se gratte le nez avant de venir se coucher sur ma poitrine.

— Ouille !

— Dis, maman – elle ignore complètement ce sur quoi elle s'appuie sans vergogne, la petite peste ! –, on peut acheter des gaufres ?

Les deux émeraudes qui lui servent d'yeux brillent de malice. Elle me regarde avec la même intensité qu'Adrien, lorsqu'il veut obtenir quelque chose de moi. Je souris et sa jumelle vient la soutenir :

— Oh oui, maman, des gaufres, des gaufres !

— Vous venez à peine de manger votre dessert.

Derrière moi, Cassie fait la moue, je l'imagine sans me retourner, mon artiste peintre. Elle bougonne un peu et laisse sa sœur mener la discussion, qui s'en tire beaucoup mieux qu'elle lorsqu'il s'agit de négocier. Non loin d'ici, l'étal coloré du vendeur de gaufres affiche une queue interminable. Je sens d'ici l'odeur de la pâte en train de dorer.

— Papa dit que la glace, c'est que de l'eau et c'est pas « nourrissant », alors que les gaufres, c'est de la pâte, et Cassie et moi, on a encore faim. Pas vrai, Cassie ?

Je jette un œil à la boudeuse en salopette, qui se met à hocher furieusement du chef.

— Papa dit souvent des bêtises...

— Hé ! proteste Adrien.

— ... et de toute façon, je n'ai pas d'argent sur moi. Le marchand ne vous offrira rien, même pour votre plus joli sourire.

En démonstration, Sybil montre les dents, ce qui est assez drôle compte tenu des trous qui ont remplacé ses incisives depuis une semaine. Puis elle trifouille mon bracelet en se dandinant.

— Ils sont là-dedans, les sous, dit-elle en déposant un bisou sur ma joue.

— Le marchand ne peut pas lire le bracelet. Il veut des pièces et je n'en ai pas.

— Moi, j'en ai.

La révélation d'Adrien fait l'effet d'une bombe. Sybil oublie totalement que j'existe, elle me grimpe dessus comme si j'étais un simple talus à franchir. Elle fouille les poches de son père tandis que Cassie entreprend une nouvelle attaque à base de chatouilles. Au terme de l'assaut, Adrien est dépouillé de la totalité de ses biens. Sybil brandit fièrement le porte-monnaie de cuir beige et l'ouvre en hâte. Les pièces tombent au milieu des pâquerettes.

— Oh, Sybil, fais attention ! s'écrie sa sœur.

Elles ramassent les pièces dans l'herbe avec la précaution de ramasseuses d'œufs dans un poulailler. La luminosité diminue au-dessus de nos têtes. Des nuages volent la vedette au soleil, de gros nuages épais et gorgés d'eau. L'odeur de la pluie, métallique, chatouille mes narines. Le changement de temps est rapide, comme c'est souvent le cas en plein mois de mars. L'averse menace.

— Enfilez vos manteaux, on rentre.

— Pas de gaufres, alors ?

— On en fera à la maison.

Les filles sautent de joie et s'exécutent. Adrien se redresse, débarrasse son pantalon et ses cheveux des brins d'herbe qui y ont élu domicile. Soudain, rideau : des trombes d'eau nous accablent en quelques secondes. Sybil et Cassie crient et gigotent, encore pieds nus dans le carré de verdure. Elles se mettent à danser tout autour de nous. Adrien récupère leurs sandales et nous imitons les autres flâneurs du parc qui s'enfuient en quête d'un abri. Je cours, les petites mains des filles dans les miennes. Elles rient à gorge déployée de cette colère du ciel. Je souris, j'ai toujours aimé courir sous la pluie. On atteint les hautes grilles de la sortie, trempées comme des souches, mais enfin protégées par un toit de béton : au-dessus de l'entrée se trouve la voie ferroviaire. D'ailleurs, le passage d'un train fait vibrer les murs et grincer des dents.

J'ai perdu Adrien de vue. Pincement. Pourquoi ce moment-là ? Pourquoi ce *maintenant* ? Je l'aperçois de

nouveau ; il est resté en arrière, l'échine courbée. Il n'avance plus. Je confie mes deux monstres au gardien logé dans sa cabine de verre, lui expliquant la situation. Retour sous l'averse. Je traverse en courant la distance qui me sépare de mon ange blond. La klé s'est trompée. Ou bien ce sont mes souvenirs qui l'ont induite en erreur ?

— Qu'est-ce qui se passe, amour ?

Non, je n'ai pas envie de poser cette question. Fausse note. Sa respiration est sifflante. Adrien me désigne une paume pleine de sang. Les traces sur ses lèvres indiquent d'où il provient. La mélodie du carrousel s'est interrompue, au fond de moi se lamente un point d'orgue qui résonnera le reste de ma vie. La drogue a compris qu'il ne faut pas trop s'attarder ici.

Un électrochoc et me revoici sur le banc près de l'immeuble de squat, quarante ans plus tard ! La pluie est toujours à l'ordre du jour, les gouttes font la taille de billes, elles explosent, plic, ou plutôt ploc ! En produisant des notes qui rappellent le jazz du manège, et la gadoue du terrain vague prend des allures de lac d'or. L'eau qui l'alimente est ambrée, comme la klé, ma partenaire de danse, mon eau de *yāda*, je m'en vais patauger là-dedans en riant comme mes filles. Et où sont-elles d'ailleurs, ces deux-là ? Ça fait longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles, des années, par monts et par vaux, toujours en vadrouille à l'autre bout du monde ? Je hausse les épaules et les chasse de mon esprit, hop, hop ! Chevilles peintes en doré, je suis le rythme des clapotis et atteins la sortie, les pavés et les façades scintillent en cadence, je sautille au milieu de la chaussée, libérée des ombres. Tout autour de moi, le temps s'écoule en traînées orangées, il m'emporte et me pousse jusqu'à mon foyer dont les fenêtres étincellent, couleur d'agrumes ; en un morceau de gaieté, je me retrouve devant chez moi. La déesse avait raison, ne pas oublier, une divinité est toujours de bon conseil, la portetambour me tend les bras ! Je m'y glisse avec joie et à l'intérieur, le saxophone et le piano se font sourdine, mais mon cœur marque toujours autant le rythme. Bâillements

à m'en décrocher la mâchoire. Après un voyage, une sieste est la bienvenue alors, une mesure plus tard, je franchis le seuil de ma caverne, le moelleux de mon matelas m'appelle... Avant de sombrer dans la douceur du sommeil, j'entrevois le tableau des *Amants* de Magritte et cette fois, Adrien y a le visage découvert.

Les rais d'un astre morne filtrent à travers les stores poussiéreux ; ils m'éblouissent mais ne suffisent pas à réchauffer mon corps. Je grelotte sous ma tunique et mes cheveux encore humides.

La journée – laquelle, d'ailleurs ? – doit être bien avancée. Ma tête pèse aussi lourd qu'une enclume, elle lutte pour que je reste en position allongée tandis que mes jambes voudraient quitter le lit. Vertiges et nausées. L'impression d'avoir ingurgité des litres d'alcool, alors qu'il ne s'agit que de souvenirs. Chaque inspiration se paye au prix d'un combat acharné, le retour au présent écrase ma cage thoracique, bloque mon diaphragme.

Soudain, je m'aperçois de l'obscurité du salon. Je la sens qui m'attend, mordante, étouffante. Les ombres sont revenues et elles ont faim. Le répit aura été de courte durée. J'éclate en sanglots. Je rampe jusqu'à ma pharmacie et ingère deux antidépresseurs. Non, trois, quatre. Roulée en boule à même le sol, je patiente le temps qu'ils fassent effet, même si rien ne vaudrait une nouvelle clé. Pourtant, il me faut faire preuve de parcimonie. Je tâte la poche droite de mon caban. Ma précieuse alliée est là, contre mon flanc.

Peu à peu, la lumière s'installe dans la pièce d'à côté. La noirceur s'estompe, tire sur un anthracite doux, les ombres deviennent moins massives, se dissocient et retrouvent leur indépendance, se blottissent dans les coins, se font plus discrètes. Je peux à nouveau reprendre une bouffée d'air sans que mes poumons ne se sentent engoncés dans une cage trop étriquée.

Mais les ombres prennent leur source quelque part. Des fils de plomb semblent les relier aux photographies ; ces maudits clichés traînent encore sous le fauteuil.

Adrien, Sybil et Cassie, et cette étrangère avec eux, à qui j'ai depuis longtemps fait mes adieux. Je transforme l'image en confettis, envoie valser les débris du passé en utilisant le peu d'énergie qu'il me reste. Lasse, je me laisse tomber sur le canapé et toise les ombres recroquevillées. Je comprends leur stratégie : elles ne me laisseront jamais en paix. Elles cherchaient un toit pour se matérialiser et, maintenant qu'elles l'ont trouvé, elles ne partiront pas. Elles ont élu domicile dans ce trou envahi de silence et de regrets, qui ne m'appartient déjà plus. Je n'ai plus aucune raison de rester ici. Je caresse le tissu usé du sofa. La déesse a annoncé que mes économies ne suffiront pas et, à cette allure, je serai vite à cours d'eau de *yāda*. Je pourrais demander de l'argent à quelqu'un, mais qui ? Franck, Adrien, maman et papa, tout le monde est mort, inutile. Recontacter mes filles ? Ne sois pas stupide, Asha, qu'est-ce que tu t'imagines ? Tu n'as plus d'importance pour elles, tu as tout fait pour qu'elles t'abandonnent comme tu avais abandonné maman, alors pourquoi t'aideraient-elles aujourd'hui ?

Reste Enis. Je pourrais peut-être... retourner au club et lui demander une avance ? Mais non, c'est grotesque. Il ne le ferait jamais, lui, le froussard, le trouillard, il ne comprendrait jamais.

J'active les réseaux via mon bracelet. « Vente express ». En quelques minutes, le système me trouve un repreneur pour la totalité de mes vieilleries. Meubles, literie, électroménager, tout y passe. Une société de recyclage. En prime, j'écoule une grosse partie de ma garde-robe. Un message m'annonce que la récupération s'effectuera le lendemain matin, onze heures au plus tard. Il va donc falloir que je patiente encore jusque-là. Le coût du déménagement est retenu sur le prix de rachat des biens. Mon compte en banque triple de volume. Péniblement, je chemine jusqu'au placard de ma chambre et remplis un sac à dos aux bretelles solides avec quelques vêtements de rechange. En cuisine, je fais de même avec le restant des denrées comestibles. Ma pharmacie de fortune échoue aussi dans le baluchon. Je dépose le tout près de mon lit,

avec mon caban et mes mocassins d'hiver. Prête à déguerpir, je ferme les paupières et attends que demain arrive, immobile et frigorifiée. Ma main se glisse dans la poche où est conservée la clé. Je m'endors avant que mes doigts ne puissent porter une gélule à mes lèvres.

Enis

Quartier du Bachut, dans le 8^e arrondissement de Lyon.

Je me tiens depuis quelques minutes en bas du building, cerné par trois amoncellements de poubelles qui, niveau parfum, feraient pâlir de jalousie le dépotoir de Jean Macé. L'immeuble ne paie pas de mine. La façade tachée d'usure et de brun rouille, avec ses rayures jaunes et noires affadies, fait penser à une grosse abeille crevée sur le bitume du ciel. Je pénètre là-dedans en vérifiant l'adresse une fois de plus. Pas d'erreur, Asha habite bien ici. Il y a définitivement des coins du Bachut qui sont plus engageants que celui-là. Je n'irais pas jusqu'à organiser une fête du voisinage, mais il faut avouer qu'en termes d'ambiance, ma résidence, c'est un parc d'attractions à côté de ce caveau ! La cour intérieure est triste et mal éclairée. Le sol résonne sous mes pas, j'ai l'impression de traverser le pont d'un paquebot vieillissant. Les choix esthétiques me percutent alors de plein fouet : ces murs percés de fenêtres rondes comme des hublots, ces peintures métalliques, ces énormes tuyaux apparents... L'architecte devait aimer les croisières en cargo ! Celui-ci, ça fait longtemps qu'il prend l'eau.

Dans un coin du rez-de-chaussée, trois adolescents se bagarrent. La jeunesse désœuvrée, qui s'amuse par le geste plutôt que par les mots. L'appartement de mon amie, si je me fie au numéro, doit se trouver au septième étage de l'édifice. J'appelle l'ascenseur qui débarque,

rouages à l'air, crissant, toussotant, et parviens au palier demandé après un voyage fastidieux. La coursive est recouverte d'une moquette d'un vert-de-gris, plus gris que vert. À moins que ce ne soit le froid et l'atmosphère déshumanisée des lieux qui modifient ma perception des couleurs... Le long de la rambarde, encore des détritrus nauséabonds. Le bateau ne fait pas que prendre l'eau, il a déjà sombré depuis longtemps. C'est inquiétant de se dire qu'il a probablement emporté avec lui tous ses « passagers », à commencer par l'Indienne.

Mais qu'est-ce que je raconte ? Depuis que je la connais, Asha ne m'a jamais paru croupir au fond d'un abysse. Au contraire, elle survole, aérienne, tous les tracas de l'âge. Toujours dynamique, toujours pimpante. Bon, ça lui arrive d'être un peu morose, mais toujours avec fougue et détermination.

J'arrive devant le 718, une porte simple, à l'ancienne, avec une serrure à clef traditionnelle. Le vernis de la poignée est un peu écaillé. Le nom d'Asha est inscrit sur une petite plaque en fer rouge. Pas de sonnette, alors je frappe au battant, trois fois, doucement. Comme aucune réponse ne vient, je tape un peu plus fort et tente :

— Asha ? C'est Énis. Tu es là ?

Je n'entends rien de l'autre côté. En baissant les yeux, je vois quelque chose qui dépasse du vantail. Je me penche et récupère un morceau de plastique, à la fois souple et rigide ; y sont gravés des coordonnées GPS et une sorte de dessin hindou. Il n'y a rien d'autre dessus, ce qui rend l'objet assez intrigant. Les publicitaires viennent rarement jusqu'à votre porte déposer leurs prospectus, ils se contentent d'inonder les réseaux avec des slogans virtuels. Pourquoi se déplaceraient-ils, d'ailleurs ? Beaucoup de gens laissent leurs systèmes augmentés actifs en permanence, leur adjoignant même des entrées olfactives ; ils baignent ainsi au milieu des réclames visuelles, sonores et chimiques.

Je glisse le morceau de plastique dans la poche arrière de mon jean. Par acquit de conscience, je toque une nouvelle fois. J'entends que ça cliquette, mais ça ne provient

pas de la porte d'Asha. En amont du corridor s'entrouvre celle d'une voisine. Y apparaissent un œil torve et une masse adipeuse.

— Cherchez la vieille peau ? me lance une voix rauque dissimulée derrière la graisse.

Tiens, je suis peut-être tombé sur une commère. Je m'approche de la source d'information potentielle. Dans un fleuve de bêtise et d'irrespect, on trouve parfois un courant d'utilité.

— Asha Rouay.

— Ouais, si vous voulez. C'est une amie à vous ?

— On peut dire ça. Vous la connaissez ?

— Ouais. Et même un peu trop.

— Comment ça ?

— Chuis quasiment sûre que cette garce m'a chourré des trucs. De la *rata*, alors que j'ai des gosses ! Comme si elle pouvait pas se payer sa bouffe elle-même !

J'ouvre de grands yeux, de perplexité. Asha, qui vole-rait ? Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Ce n'est pas vraiment son genre. Et puis comment elle aurait pu s'y prendre ?

Je désigne les multiples verrous électroniques qui garnissent la porte d'entrée.

— L'est déjà venue chez moi, grimace la colline d'acides gras décorée au feutre. C'est bien possible qu'elle en ait profité. C'est une vioque, mais c'est une puta de maligne.

— Vous n'utilisez pas la bonne conjonction de coordination.

— Hein ?

— Elle est vieille « et » elle est maligne. Ce n'est pas un compliment qu'on peut faire à tout le monde, en l'occurrence.

— De ?

Je souffle du nez, narquois. Pas de doute, la lumière peine à rester allumée en face de moi.

— Non, rien, éludé-je. Vous ne l'auriez pas croisée ces jours-ci, par hasard ?

— Peut-être bien.

Je scrute son œil livide à travers la fente.

— Pourquoi je vous le dirais ?

En effet, ce serait regrettable qu'elle s'étouffe à cause d'un excès de politesse. C'est aussi traître qu'une arête planquée dans un bloc de thon en gelée, cette chose-là.

— La question serait plutôt de savoir pourquoi vous ne me le diriez pas...

— Ça lui rendrait service, j'en ai pas envie.

— Écoutez, madame... — je déchiffre le nom qui défile sur l'écran d'accueil — madame Faluchet, vous avez connu des différends avec Asha et vous m'en voyez vraiment désolé. Ce n'était pas dans mes intentions de vous rappeler ces moments difficiles. Si je peux faire quoi que ce soit afin de vous décharger de cette peine, n'hésitez pas à m'en faire part.

Je donne peut-être un peu trop dans l'obséquiosité, mais ça a l'air de marcher. L'œil de la voisine s'agrandit. J'imagine les rouages en train de se mettre en branle et Asha en train de rire devant le spectacle.

— Remboursez ce qui a disparu de la cuisine, ce serait un bon début, ça.

Mes finances sont loin d'être au beau fixe ; je propose une somme raisonnable.

— Cinquante, ça vous irait ?

Un poignet comme un saucisson pistaché s'avance vers moi. Je règle l'échange bancaire sur la valeur attendue et mets en contact mon bracelet avec celui de la voisine. Un « bip » signe l'accord. Les traits de madame Faluchet se décrispent un peu.

— Elle s'est barrée, votre copine.

— Je vous demande pardon ?

— Elle a fichu le camp, je vous dis. Y'a des gars qui sont venus emporter tout son bordel. Table, sofa, fringues, tout. Je les ai vus défiler dans le couloir. En moins de vingt minutes, c'était torché.

La nouvelle me cloue le bec. Un déménagement, ça bouleverse tout. Ça devient de plus en plus complexe alors qu'on vieillit et qu'on attache de plus en plus d'importance aux rituels quotidiens. C'est un déracinement. En même temps, étant donné le voisinage et la tête de

l'immeuble, je comprends qu'elle ait eu envie de changer de cadre. Elle m'en aurait parlé, non ? Non, bien sûr que non. C'est Asha.

— Mais... pourquoi ?

— Comment puta vous voulez que je le sache, moi ?

— Elle a laissé une adresse ?

Derrière la porte blindée, ça se met à ricaner.

— Elle me l'aurait pas laissée à moi, en tout cas. Pour ça, il aurait fallu qu'on se reparle, et cette sale garce avait raison de m'éviter après le dernier coup qu'elle m'a fait.

— Il y a un gardiennage, dans cet immeuble ?

— Nan.

Je me sens idiot d'avoir posé la question. Les poubelles stagnantes dans les corridors auraient dû me mettre la puce à l'oreille. Et puis, une personne aussi ouverte que l'Indienne, confier à un concierge ses nouvelles coordonnées ? Dans l'appartement, un enfant en bas âge se met à pleurer. La Faluchet s'apprête à me claquer la porte au nez, mais je retiens le battant.

— Est-ce que vous pouvez au moins me dire quand s'est déroulé le déménagement ?

— Le week-end dernier, me semble.

Je n'insiste pas plus. La voisine disparaît et je reste là, les bras ballants, interdit. Asha s'est volatilisée sans prévenir. Sans « me » prévenir, ce qui devrait être un message assez clair pour m'ôter tout désir d'en savoir plus. Ce qu'elle a avoué durant notre dispute, ce n'était pas qu'un simple coup de colère : elle a été honnête avec moi, je me faisais des illusions sur notre relation. Quand bien même, ce n'est pas ce qui va m'empêcher de me faire du souci ! Un sentiment envahissant me paralyse au milieu de ce couloir en décomposition. Me diriger vers la sortie, ce serait faire une croix sur elle. Une croix qui s'effacerait chaque matin, avec l'espoir de recevoir des nouvelles rassurantes ; et qui se reformerait chaque soir, son tracé contraint par le doute et l'incertitude.

Je secoue la tête et retourne devant l'ancien appartement d'Asha. Après tout, c'est une porte classique, sans poignée. Le genre de porte que l'on claque en partant, sans

avoir besoin de donner un coup de clef. La chance sera peut-être au rendez-vous. Je ressors de ma poche le morceau de plastique souple trouvé là. Je me rappelle : dans ma jeunesse, j'avais sorti une jolie fille d'un placard avec ma carte bancaire. Quelqu'un avait poussé le battant et l'avait coincée à l'intérieur alors qu'elle s'y était réfugiée, complètement pompette. Comment s'appelait-elle déjà ? Son petit ami était plutôt possessif, je crois que j'avais pris une beigne, ce soir-là ! Le souvenir me fait sourire alors que je tâtonne avec le bout de plastique pour trouver le pêne. Une fois repéré, je donne deux, trois petits à-coups afin de faire jouer le mécanisme, qui finit par céder.

— Bingo !

Une chance que la porte n'ait pas été verrouillée. Fier de ma prouesse, j'ouvre en grand et pénètre dans une grotte. Il y fait extrêmement froid. Les stores abaissés empêchent la lumière d'entrer. Le système domotique a été coupé, rien ne réagit aux commandes vocales standards. Je suis à deux doigts de me transformer en glaçon. Dans la pénombre, je rejoins en toussant la fenêtre ronde sans rencontrer aucun obstacle. J'actionne les stores manuellement afin d'obtenir un peu de luminosité. L'éclairage rasant du matin révèle un endroit plein de poussière. Sur les murs et le sol, des rectangles plus clairs indiquent la trace d'anciens tableaux et de mobilier. Les tringles de la penderie sont vierges de tout cintre, les placards de la cuisine sont sales, mais vides. La seconde pièce de l'appartement, sans doute la chambre, a subi le même traitement. Le lavabo est recouvert d'une couche calcaire tellement épaisse qu'elle a virée au brun. Au sol, près d'un paravent, je retrouve des cachets. Quelques anti-arthrosiques, des somnifères. Et une gélule inconnue vidée de son contenu, que j'examine de plus près. La paroi intérieure présente des reflets ambrés, un parfum poivré... Exactement la description que j'ai pu lire de la K. Je frissonne.

Il n'y a pas eu de nettoyage rigoureux, tout n'a pas été emmené. Au milieu des moutons, des objets ont été abandonnés : une lampe-ballon au verre cramoisi, un robot

aspirant fatigué, un torchon à moitié brûlé, une assiette brisée... Le résultat ressemble plus à un départ précipité qu'à un déménagement planifié. Et si on l'a mise dehors pour cause de loyer impayé ? D'autant qu'elle n'a pas réglé son adhésion au club de littérature... Si ce que m'a confié la voisine est vrai, Asha doit avoir beaucoup plus de soucis financiers que je ne l'imagine. Acheter de la K n'a pas dû aider ! Oh, Asha, pourquoi ? Mon manque de patience et de pédagogie, ce jour où nous nous sommes disputés, l'a peut-être poussée plus vite dans les bras de la drogue.

Je retourne dans le salon, où le linoléum apporte la seule touche de couleur à cet ensemble triste. C'est étrange de découvrir le cadre de vie d'une personne qui vous est chère alors qu'elle a déjà débarrassé les lieux. On a l'impression que les murs en portent les stigmates, que l'environnement est imprégné par un spectre de vie. En fermant les yeux, je peux visualiser mon amie évoluer dans cet appartement, en train de lire dans son fauteuil favori, ou bien de préparer du kulfî. L'air porte encore son parfum d'épices douces, cannelle et cardamome. À mes pieds, dans un carré de lumière, je remarque un papier coloré et reconnais le fragment d'une photographie. Une tête y figure, celle d'un homme blond et jeune, souriant. De ces morceaux, il y en a plusieurs semés dans tout le salon. Curieux, j'entreprends de reformer le puzzle sur la desserte de la cuisine. Il manque quelques pièces, mais l'image fait peu à peu sens. C'est une photo de famille. Deux enfants, des petites filles si je ne m'abuse, dans les bras de leurs parents, qui prennent la pose pour une occasion sans doute spéciale. Le visage de la mère m'est familier : cette tresse chocolatée, ces yeux rieurs, ces pommettes hautes et ce sourire communicatif... C'est Asha, qui me regarde depuis ses jeunes années. Mais pas seulement. Mon sang ne fait qu'un tour tandis que le souvenir de cette soirée me revient à nouveau. La jolie fille au placard dont j'avais oublié le nom et qui s'était laissée embrasser... Je passe une main sur mon menton qui avait alors dégusté.

— Asha...

Bien sûr, il y avait beaucoup d'étudiants de la fac de Lettres, ce soir-là. Elle en faisait partie. Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Quel crétin ! Je ne lui avais même pas demandé son mail, persuadé sans doute qu'elle aurait refusé de m'adresser la parole à nouveau. J'avais fini par l'oublier, comme toutes les autres. Mais peut-être un peu moins vite que le reste de mes conquêtes, qui étaient pléthore à l'époque, il faut bien l'avouer... Peut-être parce qu'elle avait réussi à m'intriguer assez pour se démarquer ? Les détails m'échappent, mais le présent parle pour moi. Elle sortait, elle sort définitivement du lot.

Je glisse les fragments du cliché dans une poche, avec la gélule de K vide et le plastique hindou aux coordonnées GPS. Elles doivent bien conduire quelque part mais, avant toute chose, je dois trouver de l'aide. Asha en a besoin. Qui sait dans quels ennuis elle s'est fourrée, avec cette histoire de drogue ? Pour cela, il faut pouvoir la localiser, déterminer où elle est allée. Je quitte l'appartement à la hâte.

Asha

Les enceintes de la salle réservée aux petits crachent du Chopin. Une sonate, dont les piqués de *l'allegretto* gonflent mes yeux de larmes amères. Je me tiens devant une fenêtre de la bibliothèque, l'une des rares qui propose encore des livres en papier sur ses rayonnages. Cette fois, au-dehors, ce n'est plus Bhopal aux mille couleurs. Le ciel de Lyon pleure sur les immeubles et le parvis, tachant mon souvenir de pluie. C'est à se demander ce que fait l'eau de *yāda*, à me faire revivre un temps de chien comme celui-ci !

Derrière moi, au milieu de coussins aux teintes grises et de pupitres de chêne, deux âmes silencieuses. Pour une fois, Cassie et Sybil ne bronchent pas. La première se concentre avec intensité sur un dessin en cours ; elle manie la craie électronique, tire la langue et met toute son énergie dans la réalisation de son œuvre d'enfant. La seconde tourne les pages d'un livre illustré d'un geste nonchalant. Elle fait la moue, soupire. Elle ne veut pas être ici, mais sa maman avait besoin de calme, alors rien ne vaut l'autorité de la bibliothécaire pour cela. Je suis fatiguée d'être seule à devoir tout assurer pour ces deux petites teignes. Quel âge avaient-elles alors ? Sept ans, peut-être huit. Mon *frenchy* de père avait déjà quitté maman pour partir en Asie avec une autre... Et ma mère vivotait autant que moi. Nous nous étions disputées il y avait quelques semaines. Au sujet de mes beaux-parents qui n'avaient jamais accepté notre mariage rapide, d'Adrien qu'elle détestait parce qu'il

« lui avait enlevé sa fille », et surtout de l'argent que je ne pouvais lui fournir pour qu'elle reparte à Bhopal. J'avais deux bouches à nourrir alors, elle pouvait bien s'occuper d'elle toute seule ! Des mots de trop, qui nous avaient coupées l'une de l'autre...

Aujourd'hui est un anniversaire un peu spécial. Il fait partie de ceux que l'on préfère oublier. Ma nouvelle amie ne devrait pas remuer tout ça. Je le chasse de mes pensées, mais Adrien revient sans cesse, dans ce passé où il n'existe déjà plus. La sonate entame son troisième mouvement, plus lent. Une femme au chignon aussi grisonnant que la météo s'approche de moi, je l'aperçois dans le reflet de la vitre. Les montures ambrées de ses lunettes rappellent la teinte de la clé. Son murmure suit le tempo du piano :

— Nous allons fermer dans une dizaine de minutes, madame. Si vous voulez bien rejoindre la sortie...

J'acquiesce rapidement sans tourner la tête vers elle. Je ne veux pas qu'elle voie mes yeux rougis. J'attends qu'elle s'éloigne avant de rejoindre les jumelles.

— Regarde, maman !

Cassie me tend la tablette gribouillée. Deux personnages qui s'embrassent. *Les Amants* ? Je cligne des yeux et un autre dessin apparaît, plus enfantin. Je reconnais notre quatuor, la silhouette de son père plus grande que la mienne — sur laquelle elle a pris soin de représenter ma tresse —, et sa sœur et elle, à côté de nous. Désir d'effacer toute trace de lui. Avec un sourire triste, je récupère la tablette.

— Rangez vos affaires, on file.

La feuille finit en boule dans la corbeille virtuelle. La musique d'ambiance s'arrête et une sonnerie désagréable — signifiant sans doute la fermeture de l'établissement — vrombit à la place.

Sybil se lève. Livre sous le bras, elle détail et dévale les escaliers. Mon cri ne la freine pas. J'ai horreur quand elle fait ça ! Je n'ai pas la force de lui courir après. Je voudrais disparaître, moi aussi. Partir loin d'ici, de la France, de cette vie enchaînée à ces deux gamines. Adrien ne s'est pas gêné pour le faire, et sans me demander mon avis, en

plus de cela. Une maladie n'excuse rien. Mes joues tremblent de rage. C'est ça, Asha, la colère vaut mieux que la tristesse. J'étouffe. Que fait la clé ? Fichue molécule. Je peste contre le bruit de la cloche et attrape Cassie par la main. Le geste est un peu brusque, un petit « aie ! » lui échappe. Tourbillon, je me faufile dans la masse des retardataires jusqu'aux portiques de sécurité, où Sybil a été arrêtée par un vigile bienveillant.

— C'est à vous, cet ange ?

— Vous voulez dire ce démon ! Oui.

Je m'agenouille. Je lui ai dit cent fois de ne pas partir comme cela, mais elle ne m'écoute jamais. Têtue comme une mule. Je la gronde avec l'impression une fois encore de m'adresser à un mur. Pendant ma tirade, Sybil conserve le menton baissé, sourde à mes remontrances, à mes inquiétudes, à mes peurs. Et pourquoi s'en soucierait-elle ? Elle n'a que sept ans. Ou huit. Elle ne sait pas combien tu te saignes pour elle et sa sœur. Toi, tu survivis à peine, en rêvant de ton Inde lointaine, en regrettant la mort de ton mari que tu refuses de remplacer. Qu'est-ce que tu faisais, toi, à leur âge, à part fuir et te fondre dans l'insouciance des jours ?

La fugue, Sybil en a fait une de ses spécialités. Avec les années, elle a fini par convaincre sa sœur que c'était mieux pour elles. Quitte à me laisser en plan. *Surtout* pour me laisser en plan. La clé explose en éclats orangés devant mes yeux, patinant la scène en sépia. C'est toi qui les as poussées à déguerpir, avec ton sale caractère. Tu le détestais, ce boulot de mère, alors elles se sont barrées. Elles devaient penser que ça te faciliterait la tâche, ou bien que ça t'achèverait. L'un dans l'autre, le résultat a été le même ; elles ont disparu et t'ont laissé t'enfoncer dans cette solitude que tu souhaitais tant. Tu l'as d'abord chérie pendant plusieurs années, puis détestée pour le silence à laquelle elle s'associe sans vergogne. Le silence, il est là aussi, dans le hall immense de la bibliothèque. Tout le monde a disparu. Je perçois le claquement de mon cœur, saccadé, haché par les ressentiments et les regrets. En écho, des talons martèlent le sol carrelé.

— Asha ?

Une grande bringue fardée de violet. Elle porte un tailleur évasé d'un beige doux, accompagné d'une chemise à jabot de la même teinte électrique que ses joues. Ses traits rappellent ceux d'un rapace, comme un faucon majestueux et traître. Elle attend que je faiblisse pour me dévorer. Heureusement, la clé veille au grain. Son visage m'est familier, pourtant je mets quelques secondes avant de la remettre complètement. Il s'agit de Laura, la sœur aînée de Franck, mon amour de jeunesse. J'avise le badge qu'elle porte sur le rabat de son veston. Elle travaille ici, au département des arts visuels.

— Ça fait une paye.

Depuis l'enterrement de Franck, il me semble. Un souvenir enchâssé dans un autre, la fameuse soirée où son frère s'est tué dans un accident me revient par petites touches. Franck, l'antithèse d'Adrien. Un feu passionné. On brûlait la vie par les deux bouts, lui et moi. Il s'est consumé et lui aussi m'a abandonnée sur le bord de la route. À ce propos, Laura avait juré peu après cette nuit-là de ne plus jamais m'adresser la parole. Les années font parfois oublier ce genre de résolutions. Sybil et Cassie ont pris exactement la même il y a plusieurs années et s'y tiennent dur comme fer. Mais ai-je vraiment le droit de leur reprocher cette fermeté alors qu'elles l'ont sans doute héritée de leur mère ?

Laura baisse les yeux vers mes fillettes.

— Elles ont le regard de leur père, remarque-t-elle.

Si l'eau de *yāda* ne coulait pas dans mes veines, le ton m'aurait probablement métamorphosée en gargouille de glace. Elle connaissait Adrien, c'est même elle qui nous a présentés, pendant cette maudite soirée où tout a basculé. Je m'accroche à la chaleur diffuse que me procure la drogue et repousse le froid ambiant, mais je sens pointer les larmes de mon jeune double. Je change de sujet d'une voix blanche.

— Je ne savais pas que tu bossais ici.

— Reconversion. Ma revue a coulé, il a fallu trouver un plan B.

Je hoche la tête par politesse. Sa situation m'indiffère. Laura a fait des études de journalisme, comme moi. Elle, au moins, a eu l'opportunité de s'y essayer pendant un temps avec un poste de rédactrice. Mon coup de foudre pour Adrien a changé la donne, et son décès soudain encore plus. Embourbée dans les difficultés économiques liées à la crise, j'ai été contrainte d'arrêter mes études pour Sybil et Cassie. Laura travaille au milieu de la littérature. Moi, je trime au milieu des conserves alimentaires.

Sybil glisse sa petite main dans celle, libre, de sa jumelle. Finalement, je vais suivre l'exemple de ma fille et fuir.

— Je suis désolée, mais nous sommes pressées. Ça m'a fait plaisir de te revoir, Laura.

Une note de mauvaise foi s'attarde dans l'air. Je tourne les talons et passe le portique. L'averse s'est arrêtée. Le soleil est aussi rond qu'un pamplemousse jaune. Tout m'apaise ici et je m'assois sur les marches, flanquée de mes deux gamines. Elles ne disent rien, ou plutôt leurs lèvres bougent, mais aucun son ne me parvient. Je soupçonne la clé d'avoir jeté un sort sur la scène pour me prévenir du voyage retour. Des picotements aux extrémités me signalent que le présent reprend ses droits. Je commence à avoir l'habitude des signaux. Ce n'est pas trop tôt, parce que ce moment du passé ne faisait pas partie de mes favoris. L'eau n'est-elle pas censée nous ramener à des instants de bonheur ? Il faudra peut-être doubler la dose. Le soleil d'agrume grossit tant qu'il m'avale tout rond.

Et me recrache. Comme un pépin.

Autour de moi, tout est noyé sous la poussière et le vide, des feuilles mortes jonchent le sol, des cadavres de journaux, de livres, de débris de verre, absence de vie, je ne sais pas où je me trouve ! Et puis je me souviens de la bibliothèque ou ce qu'il en reste, aux odeurs acides de papier, d'encre, de nostalgie... Les gens n'aiment plus ça, le papier, tout a été dépouillé ou presque. La clé pioche ses idées dans le présent pour mes sauts dans le temps, sauts de puce ou un peu plus, même lieu, époques différentes. Tout est

sans bruit, tout est à l'abandon depuis des lustres et pourtant un piano solo s'ébroue à faire vibrer mes os, comme la sonate de Chopin, cette sonate qu'on a jouée pour Adrien, pour moi, à son enterrement. Les êtres partent, la musique reste, intemporelle, elle conserve sa beauté, au-delà de tout ce qu'elle peut relier, au-delà de ceux et celles qu'elle raconte, elle continue d'exister, elle est éternelle.

Je me lève, dans mes paumes des taches rouges, je crois que je me suis coupée, c'est normal il y a du verre partout, mais la douleur viendra plus tard parce que pour le moment, l'eau de *yāda* joue son rôle. Il me faut quitter cet endroit avant qu'elle ne m'abandonne, elle aussi, comme maman, comme Adrien, comme Franck, comme Sybil, comme Cassie... Partir, partir loin, ça c'est une bonne idée !

Est-ce que mon eau est toujours là ? Je tâte mes poches, il reste encore des doses, mais pas beaucoup ! Si je veux prendre le double la prochaine fois, il ne m'en restera plus assez pour une autre prise, et bientôt j'en aurai de nouveau besoin, besoin, besoin, et ce « bientôt » est de plus en plus tôt. À chaque retour, la dépression se fait plus prégnante, plus pesante, chape de plomb sur mes épaules, hurlement éraillé, insupportable, qui ne veut pas cesser, jamais... Je suis fatiguée, je ferais bien un somme, mais il n'y a rien pour s'allonger à part le sol gelé, mes vieux os ne vont pas aimer ça. Dormir dans l'autre aile, celles des enfants, peut-être ? Je reconnais la porte vitrée, les carreaux ont été brisés et la peinture bleue a disparu, mais c'est bien ici, les pupitres n'ont pas été enlevés, il reste quelques coussins crevés.

Après ça, il faudra demander à la déesse si elle veut bien me refourguer de la klé, j'ai encore de quoi payer, tiens ! Je devrais me mettre là, ce coussin n'a pas l'air trop usé, il reste encore de la mousse à l'intérieur et, si je m'allongeais, je pourrais sans doute rêver... avec l'*allegretto* de la sonate, mes rêves seront acidulés et dorés, doux comme le soleil, doux comme la klé, doux comme le passé.

Enis

Le quartier du Bachut est l'un des derniers à posséder un commissariat digne de ce nom. La grandeur flétrie d'un empire déchu d'Eurasie transparait dans les lignes brutes de la construction. Trois blocs s'élancent vers le ciel, droits, vertigineux, monuments de grisaille. Ils écrasent la foule fragile du parvis qui se tient à leurs pieds. Parce que oui, l'endroit est peuplé. Surprenant ! La ville grouille rarement de vie. En général, les gens se cachent. Ils se réfugient dans leurs terriers, telles des taupes aveugles des violences de la cité. Ils ne rejoignent les rues que pour s'alimenter ou se déplacer.

Mais je sens bien que c'est un jour particulier. J'aperçois des banderoles, des panneaux avec des slogans sécuritaires. Dans la foule, il y a tous les âges, du petit enfant au vieillard. Toutes les ethnies, tous les genres aussi. Cette manifestation, c'est presque comme si la clientèle de la cantine sociale avait choisi de pique-niquer devant le commissariat en hurlant son dégoût du système. Je suis tenté de me joindre à eux, mais j'ai plus urgent.

Je franchis le seuil du commissariat. À l'intérieur, le flux de personnes est un peu moins dense, je me faufile rapidement jusqu'à la file d'attente. Ça crie, ça pleure, ça gueule, ça s'agace à tout va, marques de l'impatience et du désarroi de la plèbe. On nous contrôle, on nous fouille de la tête aux pieds, on nous déshabille avant de nous fournir un badge d'entrée. Le port d'armes est toléré pour le citoyen lambda, mais la police fait la loi sur son territoire.

Dans sa maison, elle impose ses propres règles ; le visiteur doit s'y plier ou se faire refouler.

À mon passage, le portique de sécurité se met à sonner. Je dépose dans un vide-poches mon bracelet, la photographie recollée d'Asha et le morceau de plastique ramassé chez elle. Puis je retraverse le portique, nu comme un ver ou presque – on m'a tout de même laissé mes sous-vêtements –, et je me rhabille en récupérant mes effets personnels. Je demande où sont traitées les affaires de disparition. Un des hommes de la sécurité, flegmatique, m'indique les escaliers de son menton pointu.

Le commissariat est aussi impressionnant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Je clopine jusqu'au bas des marches en foulant un sol de marbre blanc. Des plafonds, cascaded d'énormes stalactites de formes variées, c'est une maquette inversée de la ville ; là où je me tiens, ce sont les cieux. Le paradis sur Terre ? Je rigole un peu moins quand je vois la hauteur de l'escalier. Et, bien entendu, pas d'ascenseur à disposition, histoire de décourager les visiteurs. Il faut être motivé quand on vient quémander de l'aide.

Lentement, le vieillard pétri d'arthrose que je suis, entreprend cette ascension vertigineuse...

Et une heure plus tard, me voilà de retour à l'extérieur, en colère contre la police, mais plus encore contre moi-même.

Qu'est-ce que j'imaginai, au juste ? Qu'on allait retrouver Asha pour moi ? Les officiers ont d'abord cru que je venais déclarer la disparition d'un chien. En ville, depuis quelques années, la possession d'animaux domestiques a été limitée à un individu par foyer afin d'éviter les dérives. Les élevages clandestins. La viande de chien est très appréciée et les arènes de combat se sont multipliées. Un être humain n'a pas autant de valeur. Les crises économiques de ce siècle et le vieillissement extrême de la population ont métamorphosé la société. L'humanité est une tumeur dont elle a farouchement envie de se débarrasser.

Je traverse le parvis jonché de tracts et de saletés. La foule des manifestants s'est dispersée, me laissant seul et

désabusé sur les pavés. Au moins, je ne repars pas complètement bredouille : j'ai récupéré les coordonnées des deux filles d'Asha, domiciliées à l'étranger, que je pourrais essayer de contacter. Je rejoins le métro, me laisse inonder d'images et de sons. Les écrans retransmettent le déplacement du cortège. Une journaliste interviewe un jeune d'une trentaine d'années sur ses revendications, et le terme de « coquilles vides » fait irruption :

— ...en augmentation, et les pouvoirs publics ne font rien pour endiguer le phénomène. Nos parents et nos grands-parents sont en danger...

Le nom de la K n'est pas prononcé. Le témoignage est interrompu ; viennent ensuite des plans larges sur le cortège de manifestants, qui perd en importance et s'effrite au fur et à mesure de sa progression.

Ma colère, elle aussi, s'effrite avec le temps, tandis que je regarde à nouveau la photo d'Asha. La police n'a même plus les moyens d'intervenir efficacement en cas de crime, alors, pour des disparitions... C'est presque mieux d'avoir retrouvé de la drogue chez elle ; grâce à ça, l'un des officiers m'a assuré qu'une enquête des « stups » serait ouverte.

En rangeant la photographie dans ma poche, je m'aperçois que j'ai oublié de laisser le morceau de plastique noir au commissariat, celui aux coordonnées GPS. On pourrait m'accuser de détention illégale de preuves, mais pour cela, il faudrait que quelqu'un d'autre que moi se soucie vraiment de cette affaire.

Asha

Les ombres sont partout.

Pourquoi je suis revenue là ? Ah oui, l'eau. Mon eau. Ma compagne de voyage. Mes souvenirs.

Un réflexe me fait tâter la poche intérieure de mon caban. Ma réserve de clé est déjà vide. Je n'ai plus rien pour repousser cette noirceur qui veut m'avalier tout entière. À chaque retour, les ombres se font plus agressives, plus intrusives. Pour les chasser, je n'ai pas d'autre moyen que de rejoindre mon havre de paix ! Mon passé, tellement plus doux que ce présent... Une larme s'échappe ; ici, il n'y a pas de musique, sauf celle des râles et des sanglots, dissonante, dans le corridor de la déesse. Tout est glacé. Le squat est humide, du sol au plafond ; même le matelas sur lequel je suis allongée est imbibé. L'odeur est trop forte pour que ce soit de l'eau, mais je m'en moque. Je me fiche de tout, sauf des ombres. Il n'y a qu'elles qui m'inquiètent.

Elles ont déjà avalé les autres occupants de la pièce. Dans leur coin, ça ne bouge plus, les poitrines ne se soulèvent plus. Les orbites et les bouches sont habitées par des asticots qui grouillent. L'ennemi n'attend plus qu'une chose : que je perde conscience pour venir me dévorer, moi aussi. Les ombres sont des charognards, elles guettent le moment où leurs proies cessent leur chant afin de leur arracher leur cœur et leur âme. En chien de fusil, le dos contre le mur gelé, je masse mes chevilles, mais mes doigts tremblotent tant que je peine

à effectuer une friction régulière. Il me faut de la klé. Sans elle, je suis perdue.

À mon poignet, ma dernière richesse : mon bracelet. Un point bleu y notifie des messages. Je crois que des gens ont essayé de me joindre ; Enis est dans le lot. J'ai envie de retrouver ceux que j'ai aimés et dont la mélodie s'est arrêtée ; je n'ai pas envie de parler à ces gens du présent, je veux seulement écouter la musique de ces moments qui me manquent tant...

Une autre petite lumière, rougissante celle-là, indique depuis des jours que mes ressources sont au plus bas. En réalité, il me reste seulement de quoi m'acheter une ou deux conserves. Ça ne couvre même pas le prix d'une dose de klé. Après ça, je serai complètement à sec. Je rabats ma manche. Personne ne doit voir mon bracelet, c'est tout ce que j'ai. Ça, et mes souvenirs.

J'aspire un peu de cet air vicié qui m'entoure. J'ai mal à la poitrine. Une toux grasse m'assaille. J'entends les ombres se gausser. Non, c'est un homme, ou plutôt un fantôme d'homme, décharné à l'extrême. Je frissonne, j'ai déjà maigri. Je passe une main dans mes cheveux ; une poignée reste dans ma paume. Peut-être que je lui ressemble. C'est le vieux fou, celui que j'ai rencontré lors de ma première venue ici. Il est excité, il agite ses os à l'entrée de mon refuge. Merde, il doit être en phase de retour, encore euphorique. L'eau de *yāda* lui fait l'effet du sildénafil. À chaque fois, il revient avec une trique effrayante. Heureusement il n'en a jamais après moi. Il n'aime pas ce qui remue encore. Je redresse la tête, bouge un bras et il m'ignore. Un coup d'œil vers les ombres et il se jette goulûment sur un tas inerte. Je me lève et me traîne dans le couloir, le laissant à ses grognements d'animaux. Un goût de bile au fond de la gorge. Mon eau, il me faut de la klé ! L'air est lourd et visqueux, chaque pas est un calvaire sans nom. Je donne des coups de patte devant moi pour chasser cette mélasse dans laquelle je me fraie un chemin. Une quinte de toux s'empare à nouveau de moi et me plaque contre un pan de mur cloqué. Je finis au sol, recroquevillée, percluse de douleur, des élancements dans les

mollets. Ne plus bouger. Une petite voix au fond de moi s'écrie que si, au contraire, il faut bouger ! Les ombres sont des charognes, le mouvement les effraie, le mouvement est la clé. Le mouvement... Un son, autre chose qu'un râle, par pitié...

— La dépression, ça fout les jetons, hein ?

Une voix. Intelligible. Presque jeune, presque claire. Elle vient de deux ouvertures plus loin. À travers cette mélasse, je vois trouble. Mes larmes n'aident pas non plus.

— Regarde ça, Léonie.

Une silhouette s'approche de moi. Non, deux, elles sont deux, deux formes humaines. De la vie, de la musique. Plus près, plus près ! Ne me laissez pas seule dans cet enfer. Seule, sans un bruit, sans la clé... Plus près, plus près !

Une chaleur irradie de mon épaule. Je pose les yeux sur une paume, lève le regard vers un visage sombre, pourtant source de lumière par rapport au reste. Le nez empâté, les lèvres charnues, l'homme est au moins mon cadet de vingt ans. Ses cheveux, ras et crépus, sont encore très bruns. Il porte une jupe de combat couleur de sang, comme la femme qui l'accompagne. Elle s'accroupit afin de se placer à ma hauteur. Elle lui ressemble un peu, avec sa chevelure rase et ses lèvres fendues par le gel. Sur ses joues creuses, des sillons causés par le temps mettent en valeur la lueur mélancolique de ses prunelles grises. Elle fait claquer sa langue sur son palais et rabat sur son torse un cardigan de laine synthétique dont les mailles s'échappent ici ou là.

— Tu es nouvelle, *dādī*, pas vrai ? Joko et moi, on connaît tous les squatteurs de ce trou, on t'avait pas encore vue par ici.

Moi non plus, je n'avais pas encore croisé d'âmes à qui parler. Il n'y a que les ombres pour me répondre. Je me sens misérable dans ma tunique crasseuse et mon caban élimé. Léonie me prend par les épaules et m'aide à me redresser. On ne va pas bien vite, à cause de mon pas mal assuré et parce que la mélasse freine toujours autant mes déplacements.

— C'est dans ta tête, me murmure Joko. C'est la dépression qui fait ça.

Je voudrais lui faire confiance, mais mes sens n'en croient pas un mot. Elle et son compère m'amènent dans une chambre proche de l'ascenseur, proche de la sortie. À l'intérieur, personne d'autre que nous trois et une femme accroupie. Une odeur acide émane du coin où elle se tient. Elle dessine des choses abstraites au sol en laissant courir un doigt dans une substance grumeleuse, rendue phosphorescente par la lumière noire. Ses longs cheveux blancs trempent là-dedans. Je remarque des coulures de la même matière sur les murs. Des vomissures. Elle peint avec du vomi. J'espère bêtement que c'est le sien avant de hoqueter.

— C'est Millie B., explique Léonie. T'en fais pas, elle est gentille. Elle est juste un peu dans son monde. C'est une artiste.

On s'assoit tous les trois sur un parterre recouvert de carton. D'une poche à l'avant de sa jupe, Joko extrait une flasque en métal. Il en dévisse le bouchon, approche son nez pour sniffer une fois ou deux, et me la tend. Je saisis l'objet sans trop réfléchir et porte le goulot à mes narines. La gnôle en poudre brûle tant qu'une quinte de toux me reprend, mais quand elle s'arrête enfin, la sensation est apaisante. On se passe la petite bouteille et on y respire à tour de rôle. Ça a une odeur de gaz d'échappement. Une bouffée se répand de mes poumons jusqu'aux orteils et me réchauffe. Autour de moi, l'air se fait moins gélatineux. Il perd son aspect poisseux. Je remue le poignet, triture mes cheveux afin de les natter. Avec la saleté et la sueur, ils tiennent sans attache. Je prends mon temps. Joko m'adresse un sourire entendu où étincellent des plombages. Je me force à prononcer quelques mots.

— Merci, c'est toujours difficile, le... le présent.

Léonie sait de quoi je parle, elle hoche la tête en assentiment. Je me sens un peu honteuse, mais je ne peux pas vraiment retenir la demande et le mensonge qui suit :

— Vous n'auriez pas une dose pour moi ? Je vous rembourserai.

— Désolé, *dādī*, répond Joko, on est autant à sec que toi. Des semaines qu'on n'a pas pu en récupérer auprès de la déesse.

Des semaines ? Je ne pourrai jamais tenir aussi longtemps sans mon eau de *yāda*. J'écarquille les yeux.

— Comment vous faites pour... pour...

— Elle nous manque aussi, se morfond Léonie.

Elle gratte nerveusement les boutons qui recouvrent ses avant-bras.

— Elle nous manque, reprend-elle, mais on a des trucs pour ne pas trop penser à elle.

— L'alcool ?

— Oui, ça c'est le truc de Joko. Mais pas que. On récupère d'autres cachets pour remplacer.

— J'avais ça, des antidépresseurs avec moi, au début. C'est vrai que ça aide. Maintenant je n'ai plus rien, plus rien...

Je retourne les poches de ma veste afin de prouver mes dires. Joko secoue la tête.

— Non, Léo te parle pas d'antidépresseurs. On trouve des chronocomposés. Même famille que la clé.

Là, je suis surprise. Malgré mes recherches, je n'ai jamais trouvé d'infos là-dessus.

— Ça fait le même effet ?

— Non, non... rien ne donne les mêmes trips que l'eau de *yāda*, *dādī*. Mais ça fait du bien. T'es soulagé pendant quelque temps. T'as beaucoup moins d'hallu aussi, pendant la dépression.

C'est toujours ça de pris.

— Vous en avez ?

Joko tend ses paumes vides.

— Faut qu'on aille refaire notre stock, avec Léonie. Tu veux venir avec nous ?

Je me sens faible, mais je n'ai pas envie de rester seule ici.

— D'accord. Où est-ce que vous récupérez ces chronocomposés ?

— C'est là que ça devient marrant, chuchote Léonie. On va les chourrer.

— Mais les distrib' sont inaccessibles...

— Pas au distrib', *dādī*. On se rend là où c'est encore en libre-service.

— Les maisons de départ.

— Tout juste.

Il m'offre son bras. Fébrile, je l'attrape et me relève.

— Comment vous vous y prenez ? On ne vous file pas ça sans vous interroger, je suppose...

— On joue un peu la comédie. Léo se laisse ausculter pendant que je me charge de remplir nos poches.

Je me demande dans quoi je suis en train de m'embarquer. Pourtant, je n'ai pas le choix. L'alcool poudreux n'atténuera pas longtemps le manque d'eau de *yāda*. Tu voulais de nouvelles expériences, Asha ? Sortir de ce quotidien, fuir ? Tu es servie ! Il faut une première fois à tout.

— Tu veux que je vide les tiroirs avec toi ?

Joko s'esclaffe. Malgré sa stature, il a conservé le rire d'un enfant.

— Non, *dādī*. Te vexes pas, mais vu ton état, c'est plutôt toi qui passeras sous le stéthoscope pendant que Léo et moi, on se chargera du reste.

— Mon état ?

Je prends un air outré. Les deux se regardent, ne savent pas quoi répondre. Les habitudes de politesse n'ont pas disparu. Je les aime déjà, ces deux-là.

— Je plaisante.

Ma toux me reprend. Pas de doute, je jouerai le rôle-titre à merveille.

Enis

J'ai encore oublié de prendre mes cachets, ce matin. Dans ma poitrine, ça palpite et ça s'emballe. Pendant que Frederik prépare la salle de la cantine, je répare cette négligence, même si décaler les prises est déconseillé. Je suis plus silencieux que d'habitude et mon ami s'en soucie alors que la clientèle s'amasse patiemment devant l'accueil.

— Je m'inquiète pour Asha, expliqué-je.

— Ton amie du club littéraire ?

Tiens, je n'ai pas souvenir de lui avoir déjà parlé d'elle. Frederik prête souvent une oreille attentive et possède une bien meilleure mémoire que moi.

— Oui. Elle a disparu.

— Ah bon ?

— Elle n'est pas venue à l'association depuis des semaines. Ce n'est pas son genre.

— Tu m'avais pas dit qu'elle était renfermée, tout ça ? Pas très sociable ? Si ça se peut, elle n'a plus envie de venir papoter lectures.

— Oui... peut-être.

Je lui fais part de ma petite initiative personnelle ; Fred ouvre de grands yeux effarés :

— T'as forcé sa porte ? T'es dingue !

— Pas « forcé », ça c'est ouvert sans effort. Je n'ai laissé aucune marque d'effraction, je te rassure.

— Ben, mon vieux ! Et ça t'a apporté quoi ?

— Ça m'a apporté de quoi aller voir la police.

La file n'avance pas beaucoup avec nos messes basses. De son bureau, notre directeur nous adresse un signe discret. Fred me pousse gentiment et prend le relais concernant le listing des arrivées. Il manipule beaucoup plus facilement que moi l'interface informatique de gestion et valide les arrivées de la clientèle en un clin d'œil ; une fois le travail effectué, il relance la conversation.

— Ils t'ont dit quoi ?

Je hausse les épaules.

— Que ce genre de disparition supposée était le cadet de leurs soucis.

— C'est une adulte, c'est normal. Ils respectent son droit à ne plus donner signe de vie.

— Il faut espérer que la suspicion de trafic de stupéfiants les fera passer outre...

— Hein ?

L'étonnement de Fred lui a fait élever la voix. Heureusement, la clientèle reste concentrée sur ses plateaux-repas. Les gens viennent avant tout ici pour se nourrir. Ça m'arrange, je n'ai pas envie d'attirer l'attention de qui que ce soit sur la situation d'Asha.

— J'ai déniché des traces de K chez elle. Une gélule vide.

— Ça craint... Elle en prend, alors ?

— Manifestement.

— Paraît qu'il y a de plus en plus de gens comme nous touchés par ce fléau.

— « De gens comme nous » ?

— Des vieux, quoi.

— En même temps, personne ne les pousse à en avaler, rétorqué-je. C'est de leur faute s'ils en achètent.

Et un peu de la tienne, chuchote la culpabilité au fond de moi. Si tu avais fait preuve de plus de finesse, Asha n'aurait peut-être pas succombé à l'appel de la drogue. Pas aussi tôt, pas aussi vite.

— Tu sais, les dealers, ils sont forts pour repérer ceux qui souffrent, tempère Frederik. Ils se servent de ça, ils te manipulent. Et après, t'es dans le pétrin jusqu'au cou. Ta copine, c'est une victime et rien d'autre.

Je baisse les yeux. Qu'est-ce qui me prend ? Bien entendu, qu'elle est victime, seulement... c'est ma vision d'elle qui est ébranlée. Je l'ai imaginée solide dans son irrévérance, à toute épreuve dans son bonheur de vivre. En apparence, rien n'aurait laissé penser qu'Asha était fragile. Force est de constater le contraire. Quelqu'un a repéré une brèche et s'y est engouffré sans pitié. Une brèche que je n'ai pas su détecter et prévenir. Pire : une brèche que j'ai dû élargir avec mes réflexions idiotes.

J'abandonne mon ami en apercevant le petit Lao, attaché au fond de la salle. À côté de lui, son grand-père et son frère Shen. J'attends que les assiettes soient bien entamées avant de m'approcher et j'adresse un sourire qui se veut avenant.

— Bonjour ! Comment allez-vous, aujourd'hui ?

J'ébouriffe la caboche de Lao, qui se laisse faire tout en continuant de planter ses baguettes dans le plat de la semaine : un bol de ramen. L'aïeul me répond.

— Ça va, ça va.

— Vous avez réussi à motiver le grand pour venir, à ce que je vois.

Shen, qui doit avoir seize ou dix-sept ans à peine, se complaît dans la contemplation de ses nouilles et garde le silence.

— Il a chopé le ticket de sa mère, vu qu'elle peut pas ramener ses fesses.

— Elle ne « peut » pas ? répété-je.

— Ouais, s'est rétamée. Foutus escaliers de mes deux.

— L'est pas tombée ! crie Lao.

Le vieux dragon lève une main menaçante.

— Ah boucle-la, toi !

Je sens qu'il ne serait pas très bon pour mon affaire de rentrer dans les détails. Le petit Lao a la lèvre inférieure fendillée et un gros bleu sur le bras. Je me tourne vers l'adolescent. Shen touille distraitemment son bol en faisant la moue ; la faim ne le tараude pas au point de dévorer le plat. Maigre comme un clou, son visage est aussi percé qu'un morceau de gruyère. Des anneaux et des piercings en pointe recouvrent ses sourcils, son nez, les

commissures de ses lèvres, les lobes de ses oreilles. Ses cheveux noirs sont fixés au gel, en équerre, sur le haut de son crâne. La mode du trimestre en cours, je suppose.

— Salut, Shen. C'est bien Shen, n'est-ce pas ?

Il lève un regard tombant vers moi, un peu amorphe. J'ai l'impression d'entendre ses pensées tout haut. Qu'est-ce qu'un débris comme moi lui veut, au juste ?

— Ouais, mâche-t-il, tout en fourrant quelques nouilles dans sa bouche.

— Ton petit frère a beaucoup parlé de toi et de tes prouesses, la dernière fois qu'on s'est vus.

J'enjolive un peu, mais si ça peut amener à délier les langues...

— « Prouesses » ?

Il roule le « r » avec exagération. Je ne sais pas si le terme le surprend ou s'il ne le comprend pas. J'opte pour la seconde solution.

— Oui, il m'a dit que tu avais retrouvé des petits vieux dans la tour du Bachut, et que tu avais été courageux en te rendant au commissariat.

— Oh.

Son dragon de grand-père me toise. Il n'a sûrement pas envie que je remette un certain sujet sur le tapis. Comme je sens que je ne vais pas obtenir grand-chose de cette façon, je demande à discuter seul à seul avec le gamin. Le vieillard fait un geste vague de la main pour signifier son indifférence.

— Shen, ça ne te dérange pas de me suivre cinq minutes ? J'aurais un service à te demander.

Des yeux de merlan frit remplacent son expression de poisson carpe. On ne doit pas souvent lui demander son aide, à celui-là. Il se lève et me suit jusqu'à la baie vitrée. Je trouve un mur loin des banquets afin que l'on puisse s'isoler, entre deux ficus en plastique.

— J'ai cru comprendre que tu connaissais bien le quartier du Bachut, les... commerces et tout ça. Tu y habites, n'est-ce pas ?

— Euh, ouais. La *cita*, je maîtrise, ouais, ouais.

— Du coup, j'aimerais que tu me donnes un coup de main.

— Pourquoi ?

Je sors de ma poche la photographie d'Asha.

— Cette femme, c'est mon amie. Bon, sur ce cliché elle est plus jeune qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais elle n'a pas beaucoup changé. Je voudrais savoir si tu l'avais déjà vue, et si oui, si tu l'as croisée récemment.

Le gosse regarde la photo, toujours avec cet air un peu morve. Il hausse les épaules.

— Sa tronche, elle me dit quelque chose, chuis pas sûr. Elle crèche dans le Bachut, nan ?

— Exact.

— Alors ouais, ouais, j'ai dû la voir. Pas dans la tour, ailleurs.

— Oui, elle vit à deux pâtés de la tour, enfin, elle « vivait ».

— Ah ouais ?

— Elle a déménagé, apparemment. Et je la cherche. Shen se met à ricaner.

— Voulez quoi, au juste ? Z'êtes un pervers ou quoi, monsieur ?

— Non, bien sûr que non.

— Pourquoi vous voulez la trouver, alors ?

— C'est mon amie. Je m'inquiète pour elle.

— P'têtre qu'elle pouvait plus vous blairer et qu'elle s'est barrée, *dādā*. C'est moche.

Je soupire bruyamment.

— C'est une possibilité. Mais j'aimerais avoir son avis à elle, tu piges ?

L'adolescent dodeline de la tête en conservant un petit rictus désagréable sur le visage. J'ai une soudaine envie de lui emplâtrer la tête dans la vitre. Mon self-control est épataant. Je lui dévoile ce sur quoi j'attends son assistance : le morceau de plastique noir aux coordonnées GPS.

— Avant de disparaître, mon amie m'a offert ça, sans vraiment m'expliquer ce que c'était. Tu peux me le dire, toi ?

Il attrape l'objet et le fait jouer entre ses doigts, expert.

— Ouaip. C'est le yantra de Kalika, chante-t-il sans hésitation. Kalika, c'est une déesse, la déesse du Bachut, la déesse du *yāda* !

Une déesse. J'aimerais bien la rencontrer, tiens. Si c'est une divinité, elle serait peut-être capable d'exaucer quelques vœux.

— Kalika, c'est joli.

Sûrement un pseudonyme pour une petite dealeuse qui veut se donner un genre, se faire un nom dans la cour des grands. L'adolescent ricane de plus belle :

— Ahah ! Cherche pas, t'as aucune chance, t'es périmé ! Personne pécho Kali. Elle choisit qui elle veut pour elle, pas le contraire.

— Loin de moi l'idée de la draguer. Écoute, elle doit connaître mon amie, celle qui a disparu. C'est tout ce qui m'intéresse. Tu penses que tu pourrais t'arranger pour que je la rencontre, ta déesse ?

— Mais, oh ! Tu hallucines total', *dādā* ! Je t'ai dit : Kali, personne la contacte. C'est elle qui le fait. Ta meuf, si elle t'a filé ça, c'est qu'elle a eu du bol et que Kali a bien voulu la rencontrer, voilà. C'est comme ça.

— Y'a des coordonnées GPS sur ce truc. C'est là qu'elle se trouve, Kalika ?

— Chais pas. P'têtre.

— Si j'y vais, je pourrais demander une entrevue.

— Tu rentreras pas si Kali veut pas.

— Même si je souhaite, disons, faire affaire avec elle ? Je suis un client potentiel.

— Ça marche pas comme ça, *dādā*.

— Ét si tu m'y accompagnes ? Toi, Kalika, elle te connaît. Tu pourrais me faire rentrer sans problème.

— Pourquoi je ferais ça, hein ?

— Parce que t'es quelqu'un de bien, que t'as envie d'aider quelqu'un.

Mauvaise réponse. Le gosse se met à rire à gorge déployée. Plusieurs têtes se sont tournées vers nous à présent, interloquées. Frederik me lance un regard interrogateur. Je reprends en baissant d'un ton.

— Ou bien parce que je sais que t'es rien qu'un petit caïd qui veut se la péter, que ta mère et ton frère se font tabasser, que je pourrais vous signaler et envoyer la *pulisa* ainsi que les services sociaux chez toi.

Là, ça lui coupe la chique, au Shen.

— T'as déjà l'air plus décidé à m'écouter.

— Que de la gueule. Vous dites ça, mais vous ferez rien.

— T'as peur de quoi ? Qu'on trouve de la K chez toi ? Qu'on coffre tes parents pour maltraitance ? Et si ça se trouve, c'est toi qui as foutu une branlée à Lao. Je vais balancer tout ça aux flics, tu vas finir en taule, ton petit frère finira en famille d'accueil et tout ça, ce sera de ta faute. Tu sais ce qui se passe, pour les mineurs comme toi en garde à vue ?

— Nan.

— Et aux gosses en famille d'accueil, tu le sais ?

— Nan.

— Ben crois-moi, dans les deux cas, tu n'as pas envie de le savoir.

L'adolescent ne reste pas en place. Il se mord la lèvre inférieure, joue avec son piercing, lance des coups d'œil nerveux à son cadet.

— Shen, je ne te demande pas grand-chose. Tu me conduis là-bas, tu me fais entrer, et tu te casses.

Il fait mine de réfléchir, ses deux amandes sombres rivées sur moi. J'ai l'impression que notre duel silencieux dure une éternité. Puis, Shen finit par trancher :

— OK, t'as gagné *dādā*. Mais jure de rien balancer pour mon *brother* et pour moi.

— Je n'ai qu'une parole. Je la respecterai si tu respectes la tienne.

J'ai quelques réminiscences de mon passé d'éducateur dans un collège difficile. Je serre le poing et le présente, bras tendu, paume vers le haut. Afin de sceller l'accord, Shen fait de même et le choque contre le mien. Le langage de rue, je l'ai moins oublié que le reste. Je te retrouverai, Asha, c'est promis.

Asha

Les maisons de départ sont des survivances d'un ancien système de santé. Il y a longtemps, on avait émis l'idée que l'accès aux soins pouvait devenir un droit de l'humanité, au même titre que la liberté d'aimer, de circuler, de respirer, de choisir sa mort. En France, des centres médicaux pour tous avaient alors fleuri, avec des soins primaires et gratuits pour les plus démunis, mais aussi une écoute, des unités de soins palliatifs et une assistance à la fin de vie. Ça, c'était avant que les multiples crises ne mettent les finances mondiales sens dessus dessous. Les idéaux se sont alors écroulés en même temps que tout le reste, de vrais châteaux de cartes. Les centres en milieu urbain ont survécu, mais se sont peu à peu métamorphosés. Ces locaux, parqués au niveau des gares de métro, entre un distrib' et une salle de loisirs chimiques, sont devenus des lieux mécaniques, glacés.

Les soins ont disparu. Seule a été conservée l'offre gratuite d'euthanasie, parce que des calculs savants ont révélé qu'elle permettait de réaliser des économies sur le long terme. Des « maisons de départ »... Une façon habile de vous laisser l'illusion du choix, quand il ne vous reste rien.

Les citoyens s'écartent tandis qu'on se fraye un chemin jusqu'à l'entrée de la maison. Je crois bien que c'est dû au fumet que l'on dégage. Je ne me suis pas lavée depuis des lustres et mes deux compères doivent me battre à plates coutures là-dessus. Léonie appose une main sur la façade jaune ; nous pénétrons dans un sas lumineux. Je suis

éblouie par le bleu du ciel virtuel. Une douce mélodie s'échappe du local, mais ici, tout sonne faux. Joko et Léonie me précèdent à petits pas sur des images tremblotantes de galets plats. Les murs sont des palissades de feuilles et de bambous. Nous traversons un antique jardin japonais, entourés de cerisiers en fleurs clignotantes et d'eau translucide.

Une illusion aseptisée, parfumée à la musique zen et à l'éther.

On franchit la première salle qui sert d'antichambre. Je repense à la déesse et à mon eau de *yāda*. Le palier d'un autre enfer.

On pénètre ensuite dans le hall d'accueil proprement dit. Toujours cette petite mélodie, sans heurt, sans accroc, constante ; des ondes crachées par des enceintes invisibles, pour nous calmer, nous assoupir, nous amadouer. Je ne dois pas me laisser berner, même si Léonie m'a rassurée sur ce fait. « Nous, on a l'habitude, on gère le reste ». Je me sens un peu vaseuse, comme emmitouflée dans un cocon duveteux, l'esprit dans du coton. La poudre de Joko, qui décape les nasaux et transforme ma gorge en fournaise, fait encore beaucoup d'effet sur mon organisme. Même si je n'ai pas vraiment faim, je n'ai rien dans l'estomac depuis deux jours et l'alcool réserve souvent quelques surprises. De fait, il endort mes sens et repousse loin les ombres, ce qui n'est pas si mal.

Le hall est étonnant. Je n'aurais jamais imaginé un espace aussi haut de plafond en sous-sol. Il présente une voûte où cette fois-ci, au lieu de le projeter, on a peint une fresque de ciel azur, occupé par quelques angelots. Là, sur des bancs de marbre blanc – ou recouverts d'une texture qui l'imité –, stagnent quelques âmes silencieuses, un peu abattues. Elles attendent que l'on se charge d'elles, un ticket à la main. Un large guichet, lui aussi d'un blanc veiné de gris, serpente au milieu du hall tel un reptile en hibernation. Dessus reposent des bornes d'accueil couleur safran. Le safran, teinte de la clé... À croire que tout me ramène à elle. J'ose y voir un signe d'un avenir proche où je pourrais enfin y goûter de nouveau, retourner dans

mon passé chéri, celui qui me manque tant, celui où les regrets sont absents. Joko et Léonie trottinent jusqu'à la première borne et récupèrent un ticket afin que l'on soit enregistrés dans la file d'attente.

Je rejoins lentement mes deux accompagnateurs. Léonie se décale pour me laisser une place sur un siège. Jusque-là, on n'a pas vraiment abordé la marche à suivre, alors je m'interroge ; l'idée n'est pas d'aller jusqu'à l'injection, ou bien je suis en train de me faire avoir en beauté. D'ailleurs, oui, peut-être que c'est le cas. Peut-être que je fais confiance à des gens qui ne le méritent pas. Il y a quelque temps, ça ne serait jamais arrivé. On ne peut compter que sur soi, je me le répète souvent.

— Il faut que j'évite qu'une seringue s'approche de moi, non ?

Sourire de Léonie.

— T'en fais pas, *dādī*. D'abord ils vont vouloir te faire un bilan, et puis parler avec toi. Ils envoient tout le temps un psy avant le « départ ». C'est la procédure.

— Ouais, même s'ils se contrefichent du résultat au final, abonde Joko. Un débris de moins, c'est toujours bon à prendre.

Je ne sais pas si ce que j'entends me rassure ou aggrave mon inquiétude.

— Vous n'avez pas peur qu'ils vous reconnaissent ?

— On change de maison à chaque fois ; on n'est jamais venus dans celle-là. Et puis je crois que ça ne changerait rien, explique Léonie. Ils filent des chronocomposés tant qu'ils en ont, pour assommer leurs « patients ». Mais s'ils n'en ont plus, ils euthanasient quand même. Le chronocomp', c'est juste un truc pour ceux qui veulent s'en aller sans s'en rendre compte. Faut juste espérer qu'il y en aura encore dans le cabinet où ils vont nous parquer.

— Combien de temps on a ?

— Assez, tranche Joko. Te fais pas de mouron. Garde juste cet air de clebs et tout se passera comme sur des roulettes.

Autour de nous, la file d'attente s'amenuise tandis que les minutes s'égrènent et que les effets de l'alcool

s'estompent. Au-dessus de nos têtes, les angelots se transforment en gargouilles hideuses ; le serpent du hall laisse apparaître des écailles et des crocs reptiliens. Je veux m'enfuir mais Léonie pose une main ferme sur mon genou pour me retenir. Une voix électronique énonce le numéro de notre ticket. Une porte s'ouvre au fond à droite ; au-dessus, un écran indique notre numéro de file. C'est à notre tour.

La porte franchie, nous traversons un couloir étroit et pénétrons dans une petite salle sans autre ouverture que la paroi coulissante par laquelle nous sommes entrés. Ses murs sont vierges ; elle est uniquement meublée d'un brancard haut et d'un pan entier de casiers blancs. Certains sont entrouverts et vides ; l'un d'eux présente une serrure digitale.

Quelques secondes plus tard, une hôtesse nous rejoint. On dirait une poupée, avec ses joues violettes et ses cils décorés de strass, figée dans une expression effrayante ; son sourire, crispé, me glace les sangs. Elle m'invite à m'allonger sur le brancard puis récupère son matériel dans l'un des casiers ; sans me demander mon avis, elle pose un garrot, pique mon bras et ponctionne un peu de mon sang.

— Pour le bilan, justifie-t-elle.

La sève rouge s'accumule dans les tubes transparents. Elle en remplit cinq, glisse le tout dans une pochette et sort de la pièce.

— Attendez ici, le psychologue arrive dans quelques minutes. Ce ne sera pas long.

La porte se referme. Aussitôt, Joko et Léonie commencent leur besogne.

Léonie ouvre les casiers à la volée, les fermetures rudimentaires ne lui résistent pas. Elle fait levier avec une fine languette de métal qu'elle a dénichée je ne sais où et qu'elle planquait sous sa jupe. J'ai l'impression qu'elle fait ça pour s'occuper plutôt que pour être utile. Elle jette un œil presque distrait dans chaque tiroir, ne ramassant rien de ce qu'elle trouve. À l'intérieur s'entassent des ampoules et des tubes divers et variés, des poches de soluté

indéfini, des nécessaires de prélèvements et des compresses stériles.

Joko, lui, ne s'intéresse qu'au casier que l'hôtesse a précédemment ouvert. Il a sorti son propre kit de travail. Autour de la poignée, là où elle a posé les doigts, il étale une substance gélatinée qui blanchit instantanément. Dessus, il vaporise un gaz afin de détacher le moule d'empreinte qu'il vient de réaliser, puis le recouvre d'une fine couche de colle qui durcit à vue d'œil.

D'un coup, je me demande si nous ne sommes pas espionnés. Ça ne me semblerait pas étonnant que les sols ou les plafonds soient truffés de caméras. En entendant mes suppositions, Joko se moque de moi :

— Ils cracheraient pas de *dhana* pour des caméras. Ça leur coûterait beaucoup trop cher de les installer, de les utiliser et de les remplacer... Plus cher que de perdre quelques cachetons de temps à autre. On n'a pas de quoi se payer notre klé, mais eux, ils sont fauchés comme les blés, trompette-t-il en retirant la membrane de colle déjà sèche et en la fixant sur l'index droit de Léonie. À toi, Léo !

— Sésame, ouvre-toi, chuchote sa partenaire en apposant son doigt sur la serrure électronique.

Je reste les yeux rivés sur la porte qui est devenue un trou noir et qui menace de m'avaler tout entière. Je descends du brancard pour me coller à la paroi la plus éloignée.

— La *dādī*, elle va pas bien on dirait, prononce la voix presque lointaine de Léonie alors que le voyant rouge du casier passe au vert.

— Ça ira mieux, lui répond Joko, dès que... Ah, puta, cette fois ça vaut le coup ! Vise-moi ce stock !

Il affiche un visage rayonnant et brandit le résultat de leurs efforts : deux poches de minuscules cachets roses, à peine entamées. Rien à voir avec mon eau de *yāda*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ma langue est comme engluée dans du plâtre. Joko déchire le plastique d'une des poches, y pioche deux comprimés et me les fourre droit dans le gosier en me forçant à déglutir. Je lui agrippe les poignets, mais ça ne sert à

rien, il est bien trop fort et bien plus jeune que moi. Et si c'est du poison, qu'il vient de me filer ?

— Prescription médicale !

Son rire refait surface. Aussitôt, le trou noir se résorbe et laisse la place à une bouche pimpante, sans aucune dent, de laquelle sort un jeune homme en costume trois-pièces, la barbe sculptée et décolorée. Il s'immobilise, sans doute surpris par la scène qui se joue. Léonie et Joko sont surpris aussi, je le vois ; ils ne s'attendaient peut-être pas à ce que quelqu'un arrive si tôt pour moi. Les trois visages sont recouverts de petits points aux couleurs acidulées. Ça me rappelle la Holi et je souris. Les bonbons roses font de l'effet, j'ai chaud dans la poitrine, sous mon crâne, dans mes mollets. Des bulles de poudre éclatent devant mes yeux. La musique d'ambiance paraît plus joyeuse, ses notes plus piquées, plus vives. La flûte de pan a laissé la place au piccolo. Ça donne envie de sautiller, comme mes pensées qui, bondissantes, vivantes, font remonter des tréfonds de mon âme des bouffées de jeunesse. Revoilà Abhidi qui fait des acrobaties sur le petit muret devant chez nous ; grand-père qui règle avec précaution les cinq cordes de son *tampoura favori*, en bois de teck ; *frenchy* qui me raconte au retour d'un voyage les coutumes bizarres des entrepreneurs français ; maman qui me borde et me raconte des légendes indiennes avant de dormir... Au milieu de tout cela, un souvenir plus récent et tout aussi joyeux fait aussi son apparition, avec le rire d'Enis, un rire charmeur, durant un atelier littéraire. Étrange.

Joko cogne son poing dans les reins du jeune homme. Le costume trois-pièces se plie alors en deux, imite une équerre. Je crois qu'il souffre, pourtant l'explosion de cuivres dans mes oreilles me fait douter du moment dramatique. Léonie m'attrape par la main et on franchit la bouche pour se retrouver dans le couloir, cinglé d'anneaux multicolores. Je crie la formule consacrée de la Holi.

— *Bura na mano* !

Et je suis Léonie sans broncher. On ne traîne pas, il faut atteindre la sortie au plus vite. Dans les poches de

mes deux amis, les bonbons roses nous accompagnent. Ils sautillent au fond de leurs sachets comme les souvenirs au fond de mon crâne. Un fou rire me prend. On débarque dans le hall d'accueil et les morts en sursis nous fixent de perplexité. Les angelots sont de nouveau là, ils virevoltent et dansent au-dessus de nous, les mouvements de leurs ailes froissées me réchauffent le cœur. On file, file vers le sas, vers le jardin où gazouillent des oiseaux et des papillons, pendant que les trompettes et les flûtes chantent dans ma tête. Sans nous retourner, sans un regard de plus, excusez-nous, nous sommes pressés, la Joie nous attend ailleurs, on a rendez-vous loin, très loin de l'injection. Je l'ai échappé belle, non ?

— Tu craignais rien avec nous, *dādī* ! se marre Joko, sans doute parce que je parle tout haut.

Je ne sais pas comment j'arrive à courir à la même allure que Léonie, mais je cours. À toute vitesse on se retrouve à l'extérieur, puis sur le quai, puis dans le premier métro qui fait irruption. Dans la rame, on se prend pour des sardines. Les cuivres et les vents ont disparu, il n'y a plus qu'un simple brouhaha, un bourdonnement constant où viennent s'intercaler les bruits des rails et les exclamations des portes qui s'ouvrent et se referment à chaque gare. Je me concentre sur les battements de mon palpitant et respire profondément. Collé à moi, Joko récupère deux bonbons dans sa poche et les glisse entre ses lèvres en fermant les paupières. Agrippée à une barre de métal, Léonie fait de même.

On laisse bien passer une quinzaine de stations. En sortant on titube un peu, mais on parvient à rejoindre les escalators qui ramènent en surface. Je plisse les yeux, agressée par l'intensité du jour. La rue déserte, les bagnoles abandonnées, les buildings aussi gris que le ciel, l'odeur de décharge... Pas de doute, nous sommes revenus au Bachut. Joko prend une fois de plus l'initiative pour notre trio. On marche, les joues frappées par un vent du nord, jusqu'à atteindre l'immeuble de la déesse. Le soleil brille derrière la couverture nuageuse ; je n'ai pas envie de les suivre à l'intérieur. Je fais un signe de la main et me dirige vers l'arrière du bâtiment.

— Attends ! m'arrête Léonie.

Elle dépose une pleine poignée de friandises roses dans la paume de ma main. Tandis que je m'installe au milieu du terrain vague, je m'aperçois que les explosions colorées se sont estompées. Ces chronocomposés, ils sont peut-être de la même famille que la klé, mais ils ne font décidément pas le même effet. C'est édulcoré, presque sans saveur en comparaison de mon eau chérie. Que vaut un souvenir si je ne peux le toucher, le sentir, le revivre ? Je croque deux nouveaux cachetons.

Presque aussitôt, des bulles irisées emplissent mon champ de vision. Je soupire de bien-être tout en ayant conscience de la faille. Je me tiens, immobile, sur un strapontin d'une salle obscure ; le projectionniste diffuse des parcelles de ma vie sur grand écran alors que je voudrais jouer le rôle principal. Il n'y a aucune immersion, aucun retour dans le temps.

Une bonne heure plus tard, les bulles éclatent tout autour de moi sous l'effet du vent glacé. La klé ne me manque plus, mais je sais que ça ne va pas durer. Je réprime un frisson en gobant un nouveau comprimé.

Enis

Avec Shen, on s'est donné rendez-vous à la tombée de la nuit, en plein milieu du Bachut. Bien que je possède les coordonnées GPS, je ne souhaitais pas qu'on se retrouve pile devant l'immeuble. Une façon de rendre un peu plus crédible son rôle de rabatteur, même s'il m'assure qu'il ne tient pas cette fonction-là au sein du « Nirvana ».

— Chuis un éclaireur, j'vous dis. Je surveille. Je repère les gens qu'en voudraient. Ce genre de trucs. Mais c'est pas moi qui *deale*.

Le commerce de la déesse a l'air plutôt bien organisé, chacun son rôle, personne ne fait de fantaisie.

— Et tu es payé pour ça ?

— *Sure*, vous croyez quoi ?

— Un métier d'avenir, dis donc. Qu'est-ce qu'on te propose, comme opportunités de progression professionnelle ?

Il hausse les épaules. J'ai hâte de voir à quoi ressemblent le magasin, les hôtessees et le passage en caisse, dans le Nirvana. Mon humour laisse le petit de marbre ; on s'enfonce dans le quartier du Bachut, prison bétonnée imitant la plus infâme des décharges lyonnaises. Du côté des buildings, les carreaux des premiers étages sont tous doublés de barreaux. Les lampadaires des rues ne brillent plus depuis longtemps, alors Shen et moi, nous nous guidons grâce à nos bracelets. Je regarde mes pieds, m'attendant à tout instant à piétiner un rat ou un cadavre. On arrive à la destination désirée.

S'il n'y avait pas ce portail rutilant de modernité, et ces quelques fenêtres éclairées dans les étages les plus élevés, je conclurais que l'ensemble est laissé à l'abandon. Devant mes yeux s'étend un terrain désertique, entre boue et débris métalliques. Au centre, un simple rectangle percé de trous. Habitat collectif ou squat de k-més ? Sans doute un peu des deux.

Shen me pousse sur la gauche. La porte nous observe, l'adolescent recherche le bon cadrage. Je poursuis ma contemplation du trottoir pendant que Shen exécute des signes muets. J'imagine que l'arrivée d'un nouveau client, ça se prépare. Ils ne doivent pas avoir l'habitude des visites à l'improviste, ça doit rendre toute la hiérarchie – si hiérarchie il y a – assez soupçonneuse. La discussion prend du temps, aussi je m'amuse à compter les taches sur les pavés et je répète mon argumentaire. Dans la poche avant de mon jean, la photo de Asha m'accompagne, de même que le bout de plastique avec le dessin hindou. *Je cherche une amie qui m'a conseillé d'acheter de la K ; elle m'a laissé ces coordonnées, le gamin m'a proposé de me conduire.* Rien de plus. J'espère que ça suffira.

Le portail grince. Je réajuste mon béret sur mes deux oreilles. C'est qu'il fait un froid de canard, en soirée ! Les giboulées ne marquent pas encore le printemps, le vent souffle toujours l'hiver. Je grelotte en franchissant le palier du terrain vague et puis je me retourne lorsque je constate que Shen ne me suit pas.

— Tu viens ? fais-je, un chat dans la gorge.

Il secoue la tête et file en sens inverse. C'est peut-être comme les vampires : si les éclaireurs ne sont pas invités au Nirvana, ils ne peuvent pas passer la porte.

Je continue d'avancer jusqu'à l'entrée du bâtiment. C'est aussi peu éclairé qu'une gare souterraine désaffectée, là-dedans. J'augmente la luminosité de mon bracelet. Malgré le vent sec et glacé qui hurle à travers les ouvertures, l'endroit est humide : ici ou là, des flaques d'eau ou d'autre chose transforment les dalles en sol mouvant. J'entends goutter près de moi. Au fond de ce rez-de-chaussée, il y a un ascenseur ouvert. L'intérieur ressemble

au canapé violet électrique de mon fiston ; à croire que des gens s'amuse à dormir debout ou à rebondir sur ces parois. Je n'appuie sur rien, mais les portes se ferment et je m'élève vers le Nirvana.

À chaque étage, des rayons de lumière noire agressent mes yeux. En grand fracas, l'ascenseur stoppe sa progression, les battants s'ouvrent et je débouche sur un couloir effrayant dans tous ses aspects. Je n'étais pas au courant que le glauque était devenu tendance. Rien ne masque la violence de l'odeur, putride, qui stagne dans l'air, et la noirceur de l'atmosphère. Le délicieux parfum de vomissure et de viande faisandée. Le Nirvana ? Le Nirvana des charognards, oui. Des grattements et des grognements ponctuent ma découverte des lieux ; même en forçant, je ne repère aucune créature capable de produire ces sons. Ma vue amputée d'un œil est trop mauvaise, ou bien mon esprit refuse de voir. Les deux solutions me conviennent tout à fait. Au bout du couloir néanmoins, j'ai l'audace d'espérer un reliquat de vie. La lumière qui sort de la dernière pièce est différente. Du bleu et du blanc, du résiduel d'écrans ou d'hologrammes. Et j'entends des voix. Un rire gras. Je m'en approche ; un jeune sort de là, tel un diable de sa boîte. Il a une lame en main, aussi longue que son avant-bras. Un joujou pour m'impressionner ? Ne te fatigue pas, petit, j'en ai connu d'autres. Dans mes jeunes années, j'ai travaillé comme éducateur et le collège était si difficile que je me suis endurci. Ce n'est pas un tranchoir de ce genre qui va me faire déguerpir.

Le jeune m'adresse un sourire carié pendant qu'il s'amuse à entailler le mur avec sa lame. Son strabisme et les deux jolies pustules purulentes sur son nez brisent tout effet de style.

— Tu t'es paumé, *dādā* ?

— Je cherche la déesse. Kalika, c'est bien ça ?

— Personne cherche la déesse. C'est elle qui vient t'cueillir.

— Oui, j'ai cru comprendre, mais une amie m'a recommandé.

Avec un mouvement lent pour ne pas que le petit ne s'agite, je sors le plastique noir d'une poche et le brandis devant moi. Pour seule réaction, je reçois un crachat au visage. Charmant. Un autre jeune fait son apparition dans l'encadrement de la porte. La face comme aplatie et l'œil mauvais, il dépasse l'autre d'une tête et affiche quelques années de plus. Sans doute a-t-il un grade plus élevé dans la hiérarchie du Nirvana, parce qu'il prend les rênes de la conversation.

— Tu piges que dalle. Soit Kali elle t'invite, soit tu dégages.

Je fais la sourde oreille et sors un autre outil de ma manche : la photographie d'Asha.

— T'as l'air plus raisonnable que ton copain, toi. Écoute, j'aimerais acheter de la K. Vraiment. C'est cette amie-là, dis-je en désignant son visage, qui m'en a dit du bien, elle m'a même fait goûter.

— Ah ouais ? Et t'as kiffé, c'est ça ?

— Tu déconnes ? J'ai adoré, oui ! J'ai très envie d'en avoir pour moi.

Les lèvres du dealer se pincet de scepticisme.

— Sauf que tu vois, là, tu devrais être en train de ramper devant nous. Tu nous sers des *calabaxi*.

— Ouais, dit son copain au couteau.

— Et qu'est-ce qu'on leur fait, aux mythos ?

Le petit répond en mettant la lame sous sa gorge et en mimant un geste déplaisant. J'aurais dû un peu mieux me renseigner sur les effets de la drogue avant de venir là. Maintenant que c'est trop tard, il va me falloir rattraper ça en vitesse.

— Qu'est-ce que ça change ? Je suis prêt à traiter avec vous. Pas avec Kali, votre déesse, vu qu'elle n'est pas ici. Avec vous. Avec *toi*, ajouté-je en regardant le grand en face. Je suis même prêt à te filer un gros supplément, juste pour que tu jettes un œil à la photo de mon amie et que tu me dises si tu l'as déjà aperçue dans le coin.

— Combien ?

On avance. Je vérifie l'état de mon compte sur mon bracelet.

— Deux cents.

Ce n'est pas grand-chose, mais c'est tout ce que j'ai. Le petit émet un sifflement. Le grand, lui, ne cille pas. Il baisse simplement les yeux vers le cliché. Je retiens mon souffle. Mon pouls s'accélère. Allez, petit. C'est sans effort et ça te rapportera un joli pactole que tu pourras dépenser où bon te semblera. Peut-être même que tu pourras te payer une nouvelle coupe de cheveux, parce que l'actuelle rappelle celle d'une hyène hirsute.

Et puis la sentence tombe. Le dealer en herbe fait « non » de la tête. Merde. Il s'avance vers moi, attrape mon bras gauche et le tord sans ménagement. J'ai l'impression que quelque chose se déchire tandis qu'il m'oblige à me mettre à genoux. Je hurle, j'entends la voix du petit qui me murmure de faire de beaux rêves. La douleur est tellement intense que je perds conscience.

Quand je me réveille, je m'aperçois qu'on m'a enlevé mon jean et mes chaussures. Mes jambes d'échalas sont à l'air. On m'a laissé mon pull et mon manteau. Je suis adossé à un mur qui suinte, sous l'étrange éclairage ultraviolet. Mon bras gauche... Non, si je le bouge, je sens que je vais hurler. Dans mon poing serré, la photo est toujours là. La douleur est sourde, omniprésente. Ce sale gamin a dû me fracturer quelque chose.

Au moins, je suis encore en vie. Je respire. Lourdemment, mais je respire. Non loin de moi, je distingue quelqu'un, un homme comme moi, assis en tailleur, les yeux clos. Sa poitrine se soulève à peine. Son visage est parcheminé et ses mains, osseuses, sont crispées sur la toile de son pantalon ample. Sa bouche laisse échapper un filet de bave orangée. Voilà à quoi doivent ressembler les consommateurs de K lorsqu'ils sont plongés dans leur trip... J'en tremble, à imaginer Asha ainsi.

J'ai mal au niveau du visage. Ça chauffe, c'est gonflé au niveau de mes pommettes, de ma mâchoire. Ils ont dû frapper ici, mais je vois encore, mon œil valide est toujours là ; ma vue n'est pas gênée, même si je ne distingue rien à plus de cinq mètres, tout va bien.

Qu'est-ce que je raconte ! Non, tout ne va *pas* bien ! Dans quel guêpier je suis tombé, hein ? Ah, évidemment, je veux jouer les héros, mais je suis loin d'avoir la carrure pour ça.

Ils m'ont laissé dans une des salles de leur squat. Me relever ? Si je bouge d'un iota, la douleur au bras est horrible ! On dirait qu'on me l'arrache avec les dents. Je hurle, je hurle encore, et tant pis si l'on m'entend et si l'on vient m'achever. De toute façon, les deux jeunes m'ont abandonné et ont décampé. Je n'ai vu personne d'autre, personne !

À force de m'égosiller, je fatigue. Mes cordes vocales, usées, lâchent l'affaire. J'ai froid aussi, immobile depuis plusieurs minutes, plusieurs heures. Tout est baigné de lumière noire, je perds la notion du temps qui passe. Et puis... clac, clac, clac. En tendant l'oreille, j'entends des pas dans le corridor. Clac, clac, clac. Des talons. L'allure ralentit. Une silhouette féminine apparaît à l'entrée de la pièce où je me tiens.

Je marmotte le nom divin de celle que je crois reconnaître. Je ne l'ai jamais rencontrée, mais je sais que c'est elle. Il faut que ce soit elle.

— Kalika...

L'inconnue s'approche de moi. Elle me scrute du haut de ses bottes compensées. Une véritable déesse hindoue, à la beauté mortelle.

— On s'connait pas, *dādā*, fait-elle.

— Je cherche Asha.

— Asha ?

Elle m'interroge du regard, puis se met à rire.

— T'as paumé ta *girlfriend* ?

Elle s'accroupit, m'arrache la photo de la main et active la lumière de son bracelet. Une douleur se réveille dans mon coude et me fait crier.

— Ah, t'es dans le *taka*, on dirait... Sont mes frères qui t'ont fait ça ?

Elle relève la tête et me scrute de ses yeux jaunes. Elle fronce les sourcils, m'examine, veut percer mon âme. Autour de son cou et de ses poignets, des breloques tintent

quand elle attrape mon menton d'une main. Pas de doute, j'aurai des hématomes sur le visage. Son regard s'agrandit.

— Hey, *dādā*...

Sa voix s'est faite plus douce, tout d'un coup. Hésitante.

— ... Viens, on va te trouver un doc.

Sans faire attention, elle me saisit par le bras gauche pour me relever. Sous le torrent de douleur qui déferle, je m'évanouis de nouveau.

Asha

Le silence se fait grondant.

Je ne sais plus de quelle nuit il s'agit. L'heure est bien là, provocante sur mon bracelet, mais je doute de sa réalité. Je peine à faire confiance à ces yeux qui me trompent tout le temps, en ce moment. Mes chaussures ont disparu. J'ai dû m'assoupir et un spectre de passage en a profité pour les dérober... Pieds nus, je grelotte au fond d'une salle cernée par les ombres.

Encore elles. Elles sont toujours là.

Une fois de plus, je n'ai rien pour les faire fuir. Les chronocomposés donnés par Léonie ont fondu comme neige au soleil. Elle et Joko se sont évanouis dans la nature, depuis notre virée à la maison de départ. Ils m'ont laissée en plan. « Il faut trouver de quoi manger, *dādi* », m'ont-ils dit. Mais moi, je n'ai pas faim. Cette sensation s'en est allée avec ma jeunesse, comme les moments de joie...

Mon eau me manque.

L'esprit comme la gorge sont asséchés. Je ne veux plus mourir dans ce présent.

Je. Veux. Mon. Passé.

Là, de l'autre côté de la pièce, le vieux nécrophile gît sur l'une de ses proies. Sa poitrine ne se soulève plus. Peut-être qu'il n'est pas seulement en sommeil, tout compte fait. Peut-être qu'il a enfin rendu l'âme. Tant mieux, en voilà un qui ne me manquera plus, pas comme mes *yāda*.

Il se débrouillait toujours pour avoir plein de klé, celui-là. Comment diable s'y prenait-il ? Un compte en banque bien fourni ? Il se baladait à moitié nu, je n'ai jamais vu de bracelet à son poignet. Ou bien à l'ancienne ? Une cache de crédits dans une bouche d'aération ? Je fais attention aux ombres qui tapissent les murs, je me rapproche de lui doucement, à genoux, pour ne pas qu'elles s'agitent. Il ne faut pas attirer leur attention. Mes os cagneux et douloureux raclent le sol froid.

À un bras de distance du nécrophile, je tends une main, la pose sur son épaule, donne quelques petits coups, le secoue. Pas de doute, il ne remue plus. Je l'attrape et le fais rouler pour le mettre sur le dos. Haut-le-cœur lorsque j'aperçois son visage : les paupières, non closes, laissent voir deux orbites creuses ; une langue inerte et blanche pend entre deux fines membranes ; le reste n'est plus que peau molle sur squelette saillant.

Le cadavre est recouvert d'un pull à moitié déchiré. Autour de son cou décharné, quelque chose est pendu. Une fine cordelette de cuir au bout de laquelle je déniche une bourse. Elle fait la taille de mon poing et paraît bien remplie. En tirant, j'arrache la corde et desserre la fermeture. Son contenu a la teinte d'un curry. De la klé ! Mon cœur s'emballa. Je n'y crois pas et pourtant elle est là, au creux de ma main. Un trésor. Mon passé. Mon eau !

Il me semble déjà que la musique revient s'installer au fond de moi. Le souffle de la vie, à portée de main.

Il y a bien une vingtaine de doses dans ce stock.

Les ombres me guettent, mais j'ai tout ce qu'il faut désormais pour les combattre. Je ne retiens pas mon rire. Son timbre, brisé par le temps que j'ai passé sans prononcer un mot, rappelle le grésillement de vieilles enceintes ; bientôt, ma voix retrouvera ses atours suaves qui plaisaient tant à Adrien et à Franck. Les deux amours de mes années chéries.

Je perce une première gélule, direction mon œil gauche. Cela fait si longtemps... Allons, j'ai bien droit aux deux yeux pour voyager. Une dose de plus pour l'œil

droit, et vogue vers le passé, vogue la galère, vers la chaleur d'une...

Penderie ?

J'ai la tête qui tourne. Bouffées torrides. Je meurs de chaud, mais je suis mieux ici, assise par terre, sous une montagne de vêtements... De qui, déjà ? Je ne me souviens même plus qui a organisé cette soirée. Me revoilà étudiante à la faculté de Lettres, pompette. Au-dessus de moi, les couleurs des manteaux sont psychédéliques.

Voyons, pour quelle raison me suis-je retrouvée ici ? Je caresse les tissus d'une main. De la laine, du cuir, du feutre. C'est l'hiver.

Une minute ! j'ai voulu tendre le bras... et ma jeune version s'est exécutée ? Les deux doses font beaucoup d'effet, j'ai l'impression. À moins que le trop-plein d'alcool ne facilite l'immersion via la clé. Je hoquette. Effluves et souvenirs d'un ti-punch antillais. Il était sacrément alcoolisé !

À travers la porte, je perçois des conversations étouffées, de la musique aussi. Du nu-jazz d'un groupe tendance, *Bleeding Sound*. Si je situe bien, je dois être en troisième ou quatrième année, plongée dans la littérature eurasienne et mon rêve de journalisme. Un rêve qui a éclaté comme une bulle de savon avec Adrien et les jumelles. Je soupire et ma poitrine suit mes pensées en se soulevant. Incroyable.

Soudain, un cliquetis. Quelqu'un joue avec la poignée. Elle s'abaisse et se relève plusieurs fois sans succès. Alors voilà, je retourne dans le passé et c'est pour me retrouver coincée dans un placard ! Pas vraiment une destination de choix. Une carte bancaire apparaît dans la fente – quelle antiquité ! – et après cinq ou six secondes, le verrouillage rend les armes. On ouvre en grand. La lumière stroboscopique en provenance du salon m'éblouit.

En plissant les yeux, j'observe mon sauveur. Le jeune homme en question fait coulisser les parkas et les vestes sur la tringle ; il doit chercher la sienne. Grand, athlétique, un beau profil à la mâchoire volontaire... et un jean

qui retombe sur des baskets montantes aux teintes fluo. Il me rappelle quelqu'un. Je lève à nouveau un bras ; il me remarque et sursaute.

— Tiens, tiens ! On trouve de drôles de choses dans les penderies, à notre époque ! fait-il en éclatant de rire.

Je souris timidement ; dès que je relève le menton, la tête me tourne, c'est atroce. Je finis tout de même par marmonner :

— C'est entrée libre, il y a encore de la place, la musique n'est pas mauvaise... l'alcool non plus.

— Parce qu'il y a un bar, là-dedans ?

J'agite mollement une bouteille à moitié vide de la main gauche. Le jeune homme s'accroupit pour mieux lire l'étiquette.

— Du rhum ?

— Arrangé. Il est excellent !

— Je veux bien te croire, vu ce qu'il en reste...

Il pousse un peu les vestes, referme les portes du placard. En canard, il vient s'installer à côté de moi. Il ne sait visiblement pas quoi faire de ses longues jambes, alors il se met en tailleur et active la fonction lampe de son smartphone pour qu'on ait plus d'éclairage.

Épaule contre épaule, je distingue mieux son visage. Des cheveux bruns descendent le long de sa nuque droite. Son front haut surplombe deux yeux en amande, couleur noisette, qui lui donnent en permanence une expression rieuse. Il a la peau dorée, des sourcils drus et fournis, un nez effilé et des lèvres comme deux traits d'union. Il est très beau et, quelque chose dans ses fossettes discrètes me fait conclure qu'il le sait. Il tend des doigts fins vers moi.

— On ne s'est pas présentés, je crois ? Moi, c'est Enis.

— Enis... Comme...

La clé et l'alcool me font écarquiller les yeux. Enis. Celui de 2092. La ressemblance me frappe soudain.

— Comme ?

— Comme, comme... pénis, fais-je, piteuse.

Il explose de rire.

— OK, tu as vraiment abusé du punch.

— C'est l'hôpital qui se fiche de la charité ! Tu as bu autant que moi, je parie.

— Possible... mais ça ne me dit toujours pas comment tu t'appelles.

— Asha.

— Dommage, impossible de faire de jeux de mots avec ça. C'est indien, non ?

— Oui.

Des volutes se meuvent devant mes yeux ; sur une mélodie pleine de douceur, je revois ma mère en train de tisser dans l'ancien patio de Bhopal. La fumée du souvenir imbriqué s'estompe quand Enis reprend la parole.

— Alors dis-moi, l'Indienne, qu'est-ce qui a pu t'attirer dans ce placard ?

Je hausse les épaules.

— Le journalisme possède des voies insoupçonnées.

— Tu fais des études de journalisme ?

— Oui ! À Lyon II.

— Idem ! Quelle année ?

— 4LE.

— Tiens, toi aussi, littérature eurasienne ? À croire que tu m'imites.

— C'est le contraire. Tu es en 3^e année, j'ai un an d'avance sur toi.

— Comment est-ce que tu sais ça ?

— En tant que journaliste, je suis une pro de l'investigation, ne l'oublie pas.

— Tu m'en diras tant.

Silence. Le tempo du jazz électro se fait plus nerveux.

— Non mais, sans blague, comment est-ce que tu sais ?

— Je t'ai vu souvent traîner avec Billie, Elisa et Lexie. Je suis leur marraine de LE. Simple déduction.

— Ah, je vois.

— Et d'ailleurs, t'as une sacrée réputation.

Fichu rhum. Enis prend un air faussement étonné.

— Ah bon ? De quelle réputation tu parles ?

— Celle qui rend mon jeu de mots moins pourri qu'il n'y paraît. Tu poses beaucoup trop de questions.

— Moi aussi, je suis journaliste.

Nouveau silence, peut-être un peu plus embarrassé. C'est un coureur de jupons invétéré. Je le sais, il sait que je sais. Une fille après l'autre, mais il est rare que ça dépasse le temps d'une nuit. Lexie et Billie avaient succombé à ses charmes. Au fond de moi, je me demande pourquoi je n'en ferais pas autant. Je jubile. Ça me fait un bien fou de croiser Enis dans ce passé oublié ! Il me manque, au présent.

Je ne me rappelais plus qu'on s'était déjà rencontrés. Je me demande s'il s'en souvient ? Non, il l'aurait mentionné si c'était le cas. Comme beaucoup d'éléments de ma vie, cette rencontre a été balayée de ma mémoire. Cette soirée, je n'arrive pas à mettre le doigt sur l'occasion qui l'a provoquée. J'étais en quatrième année, on sortait énormément à l'époque, avec Franck. Lui et ses *after* politiques. Tout ça pour décrocher du soutien avant les campagnes électorales du campus. Quel gâchis quand on sait ce qui...

Oh bon sang. Cette soirée. C'est *la* soirée.

Un riff de guitare électrique ponctue la révélation qui s'offre à moi. Aussitôt, mes mains et ma poitrine sont comme trois énormes glaçons. Je me recroqueville au fond de mon crâne, et ma version jeune ramène ses genoux sous son menton. Mauvais choix, la clé. La double dose n'était peut-être pas une bonne idée, tout compte fait. Un surdosage, comme un sous-dosage, peut rendre la destination moins... « plaisante » ; des impuretés peuvent affaiblir l'immersion.

La voix enjôleuse de celui qui est assis à côté de moi fait pourtant regrimer la température ; j'étouffe de nouveau sous mes vêtements, mes joues virent au cramoisi.

— Tout va bien ? demande Enis.

— Je pensais à Franck.

— Franck ?

— Mon petit ami.

— C'est une façon subtile de me faire comprendre qu'il faut que je déguerpisse ?

— Il va mourir si je ne fais rien.

La remarque m'a échappé. Je ne peux plus m'arrêter de parler. J'ai le contrôle des cordes vocales, de ce moi du passé, inhibé par les tonnes d'alcool qu'elle a dû avaler

cette nuit. Enfin, je peux vivre à nouveau... et tout changer. Faire en sorte qu'aucun regret ne prenne sa source ici, dans cette soirée. Personne d'autre ne saurait. Personne, à part moi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je me tourne pour faire face à mon ami. Je plonge mes yeux dans les siens comme je le ferai plus tard, bien plus tard dans les années 90, lorsque le sujet ne se prêtera pas à la plaisanterie. Lui me rend un regard intrigué.

— Enis.

— Asha ?

— Si tu pouvais modifier ton passé et... sauver quelqu'un, tu le ferais ?

— Ah, soupire-t-il, un grand classique de la littérature, ça, les voyages dans le temps. Je suppose que tout dépendrait de la personne concernée. Un tel changement pourrait avoir des conséquences par ricochet.

— Parce que ça pourrait bouleverser le futur.

— Par exemple.

— Ça pourrait être positif, l'améliorer.

— Oui, ou alors ça pourrait devenir encore pire que ça ne l'était à l'origine. Comme on ne peut pas connaître les répercussions, je ne pense pas que je le ferais.

— Tu n'es pas très curieux, pour un futur journaliste.

— C'est vrai, mais la curiosité est une vilaine qualité. J'essaie de ne pas en abuser. Dans tous les cas...

— Oui ?

— Je reviendrais quand même à cette soirée pour demander la recette de ce ti-punch, parce qu'il a l'air de bien décaper le cerveau.

Il éclate de rire.

— Je suis sérieuse, Enis.

— Mais moi aussi, je suis très sérieux ! Et j'adore la S-F. Silverberg et Bradbury font partie de mes auteurs favoris. Pourtant, je sais que les voyages dans le temps, ça n'existe pas.

— Pas encore.

Il me sourit, se penche vers moi et dépose un baiser sur mes lèvres entrouvertes.

— C'était quoi, ça ? fais-je, interdite.

— J'en avais envie.

— J'ai un petit ami.

— Et alors ? Dans quelques années, quand tu sauras comment remonter le temps, libre à toi de l'effacer.

— Effacer Franck ?

— Mais non, je parlais du baiser. Enfin, seulement si tu le souhaites.

Doux comme un flocon de neige ; fugace comme une pause isolée dans une introduction musicale. Il n'était pas si mal, ce baiser, alors pourquoi je voudrais l'effacer ? Quoi qu'il en soit, mon cerveau a pris la décision sans me demander mon avis et n'a rien conservé de l'Enis de cette époque... À moins que je ne sois déjà en train de chambouler l'histoire de ma vie. Je ne sais pas, je ne sais plus, et je dois être en train de me métamorphoser en volcan. J'enlèverais bien quelques couches de vêtements ! Pour entériner les faits, je lui rends la pareille et glisse ma langue dans sa bouche.

— Vraiment fameux, ce rhum, me souffle-t-il.

— Le secret, c'est la coriandre.

— Avec une pointe de cardamome, non ?

La porte de la penderie s'ouvre à la volée. Mon petit ami Franck se tient là, sa sœur Laura à sa gauche, pendue à son bras, tentant de le retenir. Il attrape son perfecto rageusement et se rend compte que le sol est occupé. Il se fige en me reconnaissant :

— Asha ? Qu'est-ce que tu fiches là-dedans ? Viens, on s'en va.

Ses gestes amples et ses yeux troubles fournissent des indices sur ses consommations de la nuit. Franck ne savait pas s'arrêter, ce qui selon moi était de mauvais augure pour sa carrière politique. Ça allait finir par lui jouer des tours, c'était certain. Le hall est occupé par d'autres fêtards, concentrés sur leurs verres et leurs bavardages. La seule source de lumière, en plus de celle qui provient du salon, est une énorme lampe à lave orangée en forme de poire. Placée dans l'entrée, elle dévoile, timide, les costumes bariolés de certains, les expressions de masques de

carnaval, ainsi qu'une collection horrifique de godemichets en porcelaine exposés dans un vaisselier...

Franck remarque alors que je ne suis pas seule dans le réduit. Je me relève un peu nauséuse, très titubante. Enis me prête un bras afin que je recouvre mon équilibre, quoique précaire.

— Qui c'est, ce mec ?

Mon ami se présente et tend une main :

— Enis. Franck, c'est ça ? Asha a beaucoup parlé de toi.

Franck fait une jolie démonstration de son caractère de cochon et ne lève pas le petit doigt pour saluer. Il m'observe, silencieux. Une veine pulse sur son front, près de sa tempe droite. Il m'attrape par le bras, aussi colérique qu'en arrachant sa veste du cintre, quelques secondes plus tôt. Je rouspète, Laura fait de même, et Enis s'avance vers moi pour s'interposer.

Ce qui lui vaut de récolter un joli coup de poing du gauche dans la mâchoire. Franck, passionné, passionnel... Enis valdingue et se retrouve de nouveau au milieu des manteaux. Tout autour de nous, les fêtards s'écartent avant de retourner à leurs piailllements. Si ma version jeune demeure muette de surprise, la clé s'assure que je prenne le relais. Je me dégage de l'étreinte de Franck et lui lance un regard noir :

— Tu peux pas te contenir, un peu ? Tu t'es encore sprayé, hein.

Il secoue la tête, mais je sais bien qu'il ment. Le spray était une drogue à la mode quand j'étais à l'université. Les campus de Sciences Po et de Droit en étaient friands. Ça décuplait votre confiance en soi et votre aisance oratoire. Franck, comme plein d'autres, en consommait durant les soirées ou avant les examens. Combinés à d'autres substances, les effets devenaient aléatoires et le consommateur, assez imprévisible.

Franck enfle son blouson de cuir et tâte ses poches afin de trouver ses clés de moto. Je croise les bras, résignée.

— Je ne rentre pas. Et toi non plus d'ailleurs.

Les clés tintent dans sa main, il les fait tomber. Plus vive, je maîtrise ce corps ivre d'alcool grâce à l'eau de

yāda, me penche et ramasse le trousseau avant lui, qui disparaît dans la poche arrière de ma salopette.

— Laura, fais-moi plaisir, ne le laisse pas partir.

Sa sœur acquiesce. Je file alors jusqu'au fond du hall, puis je grimpe les escaliers quatre à quatre – cette maison était un véritable palace ! – et trouve enfin la pièce salvatrice. Une salle de bains. J'ai besoin de me rafraîchir. Je bouillonne complètement sous ma tenue en jean et l'épais sous-pull en lycra ; l'impression d'être en train de brûler tel un *naan* sur une flamme trop grande !

Je déboutonne les bretelles de ma salopette, ôte mes vêtements pour ne conserver que mon fin tanga de coton noir. La douche de cette époque fonctionne encore à l'eau. J'ouvre le robinet à fond et me plonge sous le jet glacé. Le contraste de température me fait pousser un petit cri. Je prends le risque de dégriser ma version jeune et de perdre le contrôle de la situation, mais tant pis, je veux quitter cette fournaise !

Et puis, on frappe. J'arrête la douche, je ne dis rien.

On recommence.

Comme je ne réponds pas, la porte s'entrouvre et Enis s'engouffre dans la salle de bains. Un vrai chat blessé. Il est beaucoup moins causant que tout à l'heure. Le dos plaqué contre le mur faïencé, il presse une main sur sa joue, me lorgne de la tête aux pieds.

Je me souviens que je suis à moitié nue.

Est-ce que tout ça s'est déjà déroulé ?

La première fois, je n'avais pas arrêté Franck. Je n'avais pas récupéré ses clefs. Je n'avais pas ordonné à Laura de le retenir. La première fois, Franck était parti et... il avait plongé dans le ravin. J'avais sombré, mais avais fini par tourner la page, grâce à Adrien, rencontré cette même soirée...

Je sors de la baignoire, muette ; je dégouline sur le parquet. Les gouttes d'eau chutent au rythme des battements effrénés de mon cœur. Autant que ce voyage se termine en fanfare. Mes longs cheveux masquent quelque peu ma nudité mais mon tanga, trempé, ne tient plus beaucoup sur mes hanches. Enis articule une bêtise de plus.

— Tu as oublié d'enlever un dernier bout de tissu.

Il va avoir un joli hématome, ce qui ne gâche absolument rien à sa gueule d'ange. Il s'approche de moi, s'accroupit.

— Là, chuchote-t-il en faisant glisser le tanga jusqu'à mes chevilles.

En remontant, il en profite pour déposer quelques baisers sur mes genoux, puis le long de mes cuisses, et fait disparaître les gouttelettes restantes sur ma peau. Il s'attarde et ses caresses me font frissonner d'envie. Quand il se relève, j'ai de nouveau le loisir de plonger mon regard dans le sien. Je passe mes bras autour de son cou et le nargue gentiment :

— Mais alors, les répercussions, tu en fais quoi ?

— Oh ! En vrai on ne prend aucun risque, vu que la suite n'est pas encore écrite.

Il m'embrasse, ce qui évite toute contestation de ma part.

Au rez-de-chaussée, le jazz a été abandonné pour de l'électro. Les basses font vibrer les murs de la maison et moi avec, les jambes entrelacées aux siennes sur le teck de la salle d'eau.

Franck, sain et sauf, doit sûrement cuver dans une chambre ; il est repoussé dans l'un des recoins de mon esprit, celui qui espère encore une vie de soirées mondaines, de rencontres au sommet, de voyages et de journalisme politique. Adrien et les jumelles sont très loin d'ici, ils n'existent plus désormais, tels des échos faiblards d'un futur hypothétique. Grâce à mon eau de *yāda*, le passé redevient enfin un présent tout entier. J'ai le pouvoir de composer une deuxième jeunesse, celle que m'offre la klé, sans le moindre bémol de regret. Je ne vais pas m'en priver.

Et Enis est la note inattendue au commencement de cette seconde vie.

Da capo pour une autre

Enis

On a troqué la lumière noire contre une lumière douce, azur, diffusée par un faux-plafond. L'air sent le désinfectant et la lavande. Je suis allongé sur un lit douillet, au blanc aussi immaculé que les tuniques d'Asha. Plein ouest, un écran donne l'illusion d'une baie vitrée ; il affiche un pré bucolique avec du mimosa, des coquelicots et des abeilles bourdonnantes. C'est le printemps, après tout.

Devant l'écran, mon fils chasse les insectes en manipulant un filet virtuel. Engoncé dans une chemise sans manches et le col haut, il arbore un profil sévère. De temps à autre, il rabat nerveusement une mèche mordorée derrière son oreille droite. Elijah a récupéré la fine chevelure de sa mère, mais il a hérité de mes longues jambes.

Je lève mon bras droit et fais apparaître un second filet à l'écran. Le mouvement est sensible pour mes muscles. Je ne suis pas près de participer à une compétition sportive ! Elijah se tourne vers moi et affiche une moue désapprobatrice.

— J'ai envie de jouer, moi aussi.

— Si tu savais le prix que coûte l'hospitalisation, tu ferais moins le malin, rôle mon fils. À propos, le médecin a dit que c'était inutile de te garder là une semaine de plus. La rééducation sera légère et pourra se faire chez toi.

— La rééduc... Attends, comment ça : je suis là depuis une semaine ?

Fichtre. Et moi qui pensais être seulement arrivé la veille dans ce paradis médical.

— Trois, en fait.

— Pardon ?

— On t'a placé en coma hypnotique pour accélérer les soins. Je te signale que t'as débarqué avec une méchante torsion du bras et une face franchement amochée.

— Je sais, je me souviens.

Et je me souviens aussi très bien de la personne qui m'a emmené jusqu'au centre de santé, parce que j'étais incapable de faire dix pas sans tomber dans les pommes.

— La jeune femme qui m'a aidé, tu l'as rencontrée ?

— Non. Elle n'a même pas voulu qu'on la scanne, paraît-il. Elle n'a pas passé les portiques. À l'accueil, on m'a dit qu'elle avait gueulé avant de te laisser en plan devant l'entrée. Je suis arrivé six heures après qu'on t'ait mis sous coma. Je suppose qu'elle n'a pas voulu s'éterniser, elle devait avoir autre chose à foutre que de rester au chevet d'un vieillard comme toi. Ou bien parce qu'elle a sa part de responsabilité dans tout ça.

— Kalika n'a rien à voir là-dedans.

— Ah, parce que tu l'appelles par son petit nom, en plus ? grommelle Elijah. C'est quoi au juste, une nouvelle conquête ? Une pute ? Tu crois pas que t'as passé l'âge ?

— Depuis quand y a-t-il un âge limite ?

— Je dirais : à partir du moment où tu dois prendre une petite pilule bleue qui fait pas bon ménage avec ton traitement antihypertenseur.

— Eli, on ne va pas discuter de ça tous les deux. Et je n'ai pas besoin de prendre de pilule bleue, si ça peut te rassurer !

— Tu sais que je pourrais entamer une procédure contre elle. Porter plainte pour coups et blessures.

— Non. Je t'ai déjà dit qu'elle n'est pas responsable.

— Bon, alors comment c'est arrivé ? Sérieux papa, t'es arrivé là à moitié à poil ! On t'a piqué ton bracelet, d'ailleurs.

Mon bracelet. Petits dealers de mes deux. Évidemment, j'aurais dû m'en douter.

— T'en fais pas, je me suis chargé de faire opposition, continue Elijah. De toute façon, avec la sécurité, ça

m'étonnerait qu'ils aient fait autre chose que le formater et le revendre.

— Je suis désolé, Eli.

— T'as de quoi l'être. Alors, explique.

Je soupire. C'est de bonne guerre, même si j'aurais eu envie de garder tout cela pour moi. Embarrasser mon fils avec ma vie privée n'a jamais été ma tasse de thé. Il a des enfants, et un travail d'éducateur assez prenant pour que je n'en rajoute pas.

— Une amie à moi du club littéraire a disparu il y a quelque temps et ne donne pas de nouvelles.

— Et alors ?

— Je voulais simplement la retrouver.

— Il y a les flics pour ça.

— J'y suis allé.

— Ils ont dit quoi ?

— Oh, ils m'ont assuré qu'ils utiliseraient tous les moyens à leur disposition afin de résoudre l'affaire. Leur chef était tellement touché par mon histoire qu'il a fondu en larmes en m'écoutant.

— OK, OK. Donc tu as décidé que tu ferais aussi bien leur job à leur place.

— C'est toujours mieux que de rester les bras ballants !

Il mouline de la main pour m'inciter à poursuivre.

— Je me suis rendu chez elle, enfin, dans son ancien appartement – elle l'a quitté précipitamment. J'ai déniché des coordonnées, je m'y suis rendu, et je suis tombé sur un os. Kalika m'a trouvé en mauvaise posture, elle m'a amené là. Tu sais tout.

Là, c'est à lui de soupirer.

— C'était dans l'une des poches de ta veste, fait-il.

Il me tend la photographie d'Asha.

— C'est elle, ton amie ?

— Oui, avec quelques années en moins.

— Elle a un mari et des enfants. Tu as essayé de les contacter ?

— Lui est décédé. Je n'ai pas encore appelé ses filles.

— Tu le feras en rentrant, ordonne-t-il. Tu peux te lever ?

— J'ai encore mes jambes.

Bien qu'elles soient un peu rouillées, apparemment. Je me redresse et pivote, appuyé sur Elijah. Le bras reste sensible sans être douloureux. La médecine et les composés pharmaceutiques d'aujourd'hui font des miracles... La K me vient soudain à l'esprit. Qu'est-ce qu'une drogue, sinon une molécule de synthèse de plus dans le paysage ? De nos jours, on croule sous la chimie, on s'y complait, on y succombe tous, qu'on le veuille ou non. Pour le meilleur et pour le pire.

— Je t'ai ramené de quoi te changer.

J'enfile les vêtements propres sans geste brusque et glisse la photographie dans la poche intérieure de ma veste. Il y a quelque chose d'autre, dissimulé dans la doublure. Mon fils me regarde avec insistance.

— Je dois retourner au boulot, papa. Dépêche-toi. Qu'est-ce que tu cherches ?

— Rien, rien.

Quelque chose qui n'était pas là avant ; j'examinerai ma doublure plus tard.

Nous quittons la chambre et signalons ma sortie à l'accueil. Le voyage en tramway se fait silencieusement, Elijah et moi ne prononçons pas un mot. Il me dépose chez moi et en repartant, il répète, sans se retourner :

— Appelle ses filles.

Obéissant, je me poste sur le sofa et allume la visio. Dans mon répertoire, les données concernant Sybil et Cassie sont bien apparentes, en surbrillance. J'avais placé un rappel dessus afin de ne pas oublier. Je laisse la visio composer le numéro de la première. Ça sonne quatre ou cinq fois dans le vide, puis un visage prend forme. Des yeux verts perçants et un front marqué par le soleil apparaissent dans le cadre. Des cheveux bruns, coupés à la garçonne, s'agitent follement dans un ciel anthracite. Il doit y avoir beaucoup de vent. Même si le système s'arrange pour filtrer les parasites, j'entends bien que Sybil est contrainte de hurler pour me répondre.

— Allô ?

— Bonjour ! dis-je. Sybil Rouay ?

— Elle-même ! Qui êtes-vous ?

— Nous ne nous connaissons pas. Je m'appelle Enis Sahin, je suis un ami de votre mère.

— Ah, d'accord. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Je suis désolée, je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis sur mon lieu de travail.

Je jette un œil à la localisation qui figure en médaillon à côté de sa tête. Elle est en plein océan Pacifique. Une plate-forme pétrolière ?

— Je n'en ai pas pour longtemps. En fait, je voulais savoir si vous aviez eu des nouvelles d'Asha, ces derniers jours ?

Sybil fronce les sourcils puis finit par rire jaune.

— Ça, ça ne risque pas ! Entre ma mère et moi, ça fait des années que le courant ne passe plus. Elle vit sa vie, je fais la mienne. Si vous êtes un ami à elle, vous devriez le savoir !

— Non euh... Asha n'aborde pas trop le sujet privé.

— Non, bien sûr que non. Qu'est-ce qui se passe ? Elle ne donne plus signe de vie ?

— Elle a déménagé sans indiquer sa nouvelle adresse et ne vient plus à nos rendez-vous hebdomadaires. Comment se fait-il que vous ne vous parliez plus ?

— Écoutez – Enis, c'est ça ? – sans vouloir vous vexer, je ne pense pas que ça vous regarde. Mieux, vous n'aurez qu'à lui poser la question quand vous la retrouverez. Je suis sûre qu'elle va très bien !

— Mais...

La connexion s'interrompt brutalement. Je reste un instant bouche bée avant de composer le second numéro. Cette fois, le contact avec une habitation hongkongaise s'établit dès la première sonnerie. Des yeux identiques à ceux de Sybil, associés à une chevelure méchée de vert-de-gris, occupent l'écran. Je réitère ma présentation.

— Il est arrivé quelque chose ? s'enquiert Cassie.

Je crois discerner un voile d'inquiétude dans le timbre de sa voix. J'explique la situation et ma requête.

— Non, non... Ma mère et moi ne nous parlons plus vraiment alors, des nouvelles... J'ai essayé de la joindre, il

y a quelques années. J'attendais mon petit dernier, je voulais... Enfin, je ne sais pas trop ce que j'espérais. Elle n'a jamais répondu.

Des rides se forment sur son visage. Elle doit être proche de la cinquantaine, mais la douceur de ses traits et les couleurs de sa coiffure lui font paraître dix ans de moins.

— Ma mère a tendance à fuir les gens, monsieur Sahin. Quand elle ne peut pas s'échapper, elle les accuse d'être un poids pour elle et s'arrange pour qu'ils décampent.

— C'est ce qui s'est passé, pour vous et votre sœur ?

Elle hoche la tête.

— Elle nous en a toujours voulu d'être nées, Sybil et moi, dit-elle tristement.

— Oh non, ne dites pas cela. Je suis certain que vous vous méprenez.

— Vous n'avez pas vécu avec elle. Vous ne savez pas. Nous avons passé notre enfance à l'écouter se plaindre de notre présence. Elle répétait que, si nous n'avions pas été là, elle aurait eu tout ce dont elle désirait. Au lieu de ça, il a fallu qu'elle abandonne ses études et qu'elle accepte n'importe quel travail. La faute à notre père... et à nous.

— Mais, et le reste de votre famille ?

— Ma grand-mère maternelle a beaucoup souffert de la crise économique, je n'ai pas beaucoup de souvenirs d'elle. Je sais juste qu'elle vivait seule. Quant aux parents de mon père... ils n'ont jamais eu de relations faciles avec ma mère. Elle s'est beaucoup disputée avec eux et je ne crois pas les avoir revus depuis la mort de papa.

— Je suis désolé, marmonné-je.

— Ne le soyez pas ! On ne peut pas revenir en arrière, de toute façon. J'espère que vous la retrouverez.

Sur ces mots, sa voix se brise et la connexion est coupée.

Je n'ai rien déniché qui puisse m'aider mais ces appels laissent un goût amer en bouche. En apprendre autant sur Asha et ses filles est à la fois désarmant et éclairant. Petit à petit, j'envisage pourquoi l'Indienne pourrait vouloir se remémorer le passé. Sybil et Cassie lui manquent peut-être et son orgueil de mère abandonnée l'empêche de renouer le contact...

Dans mon cœur, le vernis du portrait d'Asha se craquelle, mais la toile ne se déchire pas pour autant. Si je ne peux pas recoller les morceaux avec ses filles, je peux faire en sorte qu'elle soit en état de le faire elle-même. Et pour cela, il faut la sortir du borbier dans lequel elle s'est fourrée.

Je tâte de nouveau ma poche intérieure ; en passant deux doigts dans le trou qui conduit à la doublure, j'en retire ce qui s'y trouve.

Kalika m'a laissé des souvenirs.

Un sachet avec une gélule orangée trône désormais sur la table basse. La dealeuse l'a accompagnée d'un Polaroid. C'est une photo de classe ; y apparaît une gamine, un sourire charmeur au milieu d'une bande de petits caïds, accompagnés par un homme déjà vieux que je ne peux que reconnaître puisque c'est moi, à la gauche du groupe. Griffonnés sur le bord de l'instantané, une date et un lieu : *16 mai 2072 – Centre éducatif de Vaulx-en-Velin*.

Et au verso du Polaroid, deux phrases en suspens : « Ai payé ma dette. L'eau de *yāda* te dira le reste ».

Asha

Les notes d'une vie résonnent en mon sein.

La mienne, assurément ? Je passe mes mains fripées sur mon visage septuagénaire, sur mes lèvres morcelées par la sécheresse, puis sur les draps de soie rose qui m'entourent. De la soie ! Je n'avais pas idée que cela puisse encore exister, de nos jours. Non loin, un accordéon, un tam-tam et une guitare accompagnent une vocalise envoûtante sur un rythme de jazz.

Il y a un parfum dans l'air qui me rappelle l'Inde. Des fleurs de jasmin en guirlandes pendent au-dessus de ma tête, accrochées à un baldaquin. Une lumière douce, celle d'un matin de printemps, filtre à travers les tentures. Voilà peut-être à quoi ressemble la fin d'une existence. Dans un coin de mes souvenirs, ma mère me rabâche les oreilles sur la réincarnation qui doit suivre. Laisse-moi en profiter un peu, tu veux bien ?

Ma tête est lourde, je suis comme groggy d'avoir trop dormi, j'aimerais retourner dans les rêves. L'instant précédent, jeune à nouveau, j'étais dans les bras d'un homme charmant... Quel était son nom, déjà ? Mes sourcils se froncent sous l'effort de réminiscence, mais rien ne vient. Toujours étendue, je regarde autour de moi et apprécie le décor. Sur les côtés du sommier, des corbeilles de chrysanthèmes emplissent la chambre de gaieté et d'éternité. Le mobilier en bois de rose est un véritable trésor de marqueterie. Près de l'alcôve fenêtrée, une immense armoire affiche un portrait en figuré. On y a reproduit *Les Amants* de Magritte. *Les Amants*...

Hébétée, je me tourne à demi et passe des doigts timides sur le frisage délicat de la table de chevet. La géométrie ajoute à la perfection de l'œuvre. Je tire sur la poignée d'acier du tiroir. J'étouffe une nouvelle exclamation de surprise. À l'intérieur, un sautoir de perles rouges et luisantes est laissé à l'abandon comme la dernière des breloques, à côté d'un flacon de cachets.

Du corail !

Je quitte la position allongée et, sans vraiment réfléchir à mes gestes, je cherche à tâtons des pantoufles sous le lit. Je me lève, les pieds enfin glissés dans des mules, nuages duveteux sous la voûte plantaire. Le poids de mon âge refait surface, avec la rouille aux articulations qui se fait sentir.

Mais cette rouille-là n'est pas si grave. Non, celle qui est grave, c'est celle de mon esprit. La chanson que j'entends au loin, *Momento magico*, se conclut en apothéose. En vraie gamine qui découvre la prestidigitation, ma mémoire joue avec moi et refuse de m'aider.

Car en cet instant, je ne sais absolument pas où je me trouve.

J'ai la désagréable sensation d'être une page vierge. Je sais qui je suis, mais sans savoir d'où je viens, ou alors seulement par bribes. Des instants fugaces, telles des mesures isolées sur une partition inconnue. Les séjours dans des hôtels à l'autre bout de la planète. Les rencontres dans les meetings. Les interviews par dizaines. Les articles par centaines. La renommée. Le prix Pulitzer. Le périple en Asie. Les dîners politiques. Et la mélodie de Franck qui m'emporte avec elle.

Alors pourquoi cette impression de ne pas avoir de passé ? Ou plutôt que celui-ci est incertain, comme une chanson dont on peine à se remémorer les paroles exactes, une ligne d'horizon plongée dans une brume opaque. Faussé, comme la pièce d'un jeu truqué. Je regarde mes *Amants* accrochés au mur. *Oui maa* ! Une reproduction de cette qualité doit coûter une petite fortune. C'est comme ce collier... De l'or rouge à portée de main.

Un claquement de porte me fait sursauter.

Le vent, ou bien... ? Non, des pas résonnent au loin. Il y a quelqu'un d'autre dans la maison. Mes mules glissent sur le marbre jusqu'à la sortie de la chambre. Ce sol en damier m'en rappelle un autre, plus sombre, plus sale, dans une cour d'immeuble. Une brise fraîche et matinale fait voler quelques-unes de mes mèches – depuis quand sont-elles teintes dans cet auburn ?

Découverte d'un patio baigné de lumière. Une fontaine en son centre présente deux corps d'albâtre enlacés ; je reconnais les traits de Franck dans la figure masculine. Le bassin est asséché, décoré de pétales nacrés, un cerisier en fleurs à proximité. Partant de la fontaine, de petits chemins dessinés par des dalles noires sur un fond blanc conduisent aux différentes annexes, closes pour la plupart. La chanteuse de jazz a repris son récital, la musique m'intime de la rejoindre ; je lui obéis avec la crainte que le paradis ne s'évapore pour de bon.

J'appose une main sur le capteur digital et le battant pivote sur ses gonds. *A priori*, cette maison est la mienne. Une large véranda apparaît ; le soleil y a élu domicile grâce à l'immense baie vitrée. À la seule vue des cloisons végétales, les larmes me viennent sans que je ne comprenne pourquoi. La pièce est un véritable jardin, un hymne à la nature. Sur la partition de mes réminiscences, il y a tellement de notes mécaniques, tellement d'accords artificiels. Peut-être cela vaut-il mieux que ma mémoire ne s'éclaircisse pas, tout compte fait.

Entre deux ficus et une forêt d'iris violines, un homme, le crâne déplumé, siège dans un fauteuil roulant. Ses mains de vieillard s'agrippent aux accoudoirs de cuir rouge comme si sa vie en dépendait. Il est si maigre qu'un coup de vent pourrait le renverser. Il me tourne le dos et un autre homme en blouse bleue, beaucoup plus jeune, mais chauve lui aussi, se tient devant lui. Il passe un mouchoir en tissu sur les lèvres du grabataire, change la perfusion d'un geste habitué. Un aidant, sans doute. Il lève la tête en me voyant arriver et sourit.

— Bonjour, madame Toersky, fait-il d'une voix douce.

— Bonjour.

— Vous avez bien dormi ?

— Oh, euh. Oui, merci.

— Pas d'insomnies ou de mauvais rêves, cette fois ?

— Non.

— Tant mieux. Monsieur Toersky semble avoir bien dormi, lui aussi. N'est-ce pas, monsieur Toersky ?

Le vieillard dans le fauteuil ne répond rien, il se contente de garder les yeux rivés sur la baie vitrée, absent. *Toersky*. Je me rapproche afin de mieux distinguer son profil. Toersky, le nom de Franck. Mon mari ? Oui c'est cela : ton mari, Asha, depuis presque cinquante années. Souviens-toi, les cinq jours de fête, trois en France, deux en Inde, les cinq cents personnes au vin d'honneur, ton sari rouge et or malencontreusement déchiré avant la cérémonie et Franck qui refusait d'apposer le *bindi*, unique exigence de maman pour l'union... Les noces d'or sont pour bientôt.

Pourquoi cela m'étonne-t-il tant, ce matin ?

L'aidant ôte sa blouse bleue – c'est vrai que le climat est quelque peu tropical, sous cette véranda –, demande par commande vocale de couper la musique et active la visio. L'un des pans végétaux s'écarte et un écran imposant apparaît. Le son est bien trop fort à mon goût, mais je suppose qu'il est réglé pour que Franck puisse entendre les actualités.

D'ailleurs, les couleurs acidulées de l'image et la voix tonitruante des commentaires journalistiques ont un léger effet sur lui. Son menton s'anime, il se met à pourlécher ses lèvres. L'aidant déplace le fauteuil afin qu'il soit bien positionné en face de l'écran, puis affiche plusieurs canaux. Les débats de l'Assemblée nationale et du Sénat se retrouvent au premier plan.

Franck et ses envies de grandeur. Franck et son siège de député, de maire, mais avant cela... Il avait déjà commencé à la faculté, en tant que militant centriste pour la communauté estudiantine. Je me souviens, petit à petit les pièces du puzzle se rassemblent, la mélodie du passé se reforme dans mon esprit. Franck, c'était la passion du débat politique, la verve d'orateur, la spontanéité, l'impétuosité, la

provocation aussi, les dérapages parfois, les drogues pendant les soirées et surtout avant les discours...

Une énorme bouffée de stress s'empare de moi. Ma vision se brouille, explosion safranée. Le souvenir de la nuit passée, ce rêve qui en réalité n'en était pas un, me revient complètement. Franck mort, à nouveau vivant. Où se situe mon ancienne vie ? Où se situe la nouvelle ? Mon cœur s'emballe, je hoquette sous la panique et l'aidant se précipite vers moi tandis que je plonge au fond d'un abîme froid, obscur et silencieux.

Enis

J'ai bien reçu le message de Kalika.

Sur la photo que je tiens dans ma main, elle n'est pas plus haute que trois pommes. Pourquoi son nom ne me rappelle rien ? Je la regarde tout en pensant à Asha. Si j'endure cela, c'est pour elle, seulement pour elle. Je veux, je dois la retrouver. Il faut espérer que les effets de la K seront moins terribles qu'on ne le dit. Moins dévastateurs. L'histoire de ces deux coquilles vides, ce fait divers atroce de la tour du Bachut... Je déglutis et pose une gélule sur ma langue pour ensuite la faire glisser avec un peu d'eau. Puis je m'allonge sur le sofa de mon salon, entouré d'un plaid tricoté par mon ex-femme. Elle est morte depuis trois ans, maintenant. Je la chasse de mes pensées et jette encore un œil à la photo de la dealeuse.

Le cerveau est curieux. Il va mémoriser des odeurs, des dates, des fragments anodins de votre vie, mais par contre, il va s'arranger pour effacer les moments essentiels. Un qui, semble-t-il, m'a sauvé les miches ! Parce qu'on n'aurait pas donné cher de moi après la visite du squat si la petite Kalika n'avait pas joué les bonnes samaritaines.

Mon corps est soudain victime de frissons incontrôlables. Sous la violence des tremblements, je m'emmitoufle dans la couverture de laine. Tout autour de moi, le décor adopte progressivement des teintes brunes. La sépia s'infiltré dans tous les recoins, des stores à la porte d'entrée, du vaisselier à la bibliothèque colorée. Elle recouvre tout,

éclate contre les murs telles des billes de peinture. Elle me commande d'abandonner l'époque présente.

Étant donné la force de la K, ce serait une mauvaise idée de résister. Je suis là à grelotter, alors qu'il doit bien faire vingt degrés dans l'appartement... L'absurdité de mon choix me frappe. Je viens d'avaler une substance toxique !

Et je sors à peine de convalescence !

Elijah sera furieux.

La sépia explose une dernière fois devant mes yeux, puis un nouveau décor prend forme.

Tout est plus clair, ici.

L'ancien laisse la place au neuf, même si mon bureau et mes larges armoires à classeurs sont recouverts d'une couche de poussière épaisse. Je me souviens que je les utilisais peu. Ma mémoire me suffisait pour ne pas m'égarer. Je me situais dans l'action, l'intervention auprès des jeunes, le dialogue. Classer et archiver ne m'intéressaient pas.

Ah, le centre éducatif de Vaulx-en-Velin... Les murs y sont vert-de-gris, comme la chevelure de Cassie, la fille d'Asha. Asha ! Pourquoi ne suis-je pas auprès d'elle ? Entre mes doigts, la photographie de la dealeuse s'estompe, retourne au futur d'où elle provient. Oui, bien sûr : Kalika est par ici, son souvenir a pris le pas sur le reste.

Je sors de mon bureau d'antan, verrouille la porte à clef en usant de ma carte magnétique. Le vert-de-gris me colle aux pattes tandis que je dévale les escaliers quatre à quatre, la mallette de conseiller pendue à mon bras. Je voudrais m'agripper à la rampe, mais mon corps jeune est en pilotage automatique. La sensation est vraiment bizarre. Tel un oiseau rivé sur l'épaule d'un commandant de bord, je ne peux qu'admirer la scène, impuissant ; tout défile devant mes yeux à une vitesse affolante, sans que je puisse réagir. Et puis, mon champ de vision s'est élargi : c'est étrange d'avoir à nouveau ses deux yeux valides, l'impression qu'un remède miracle a fait son œuvre. Sur ce point, la drogue a quelque chose de magique...

À cette heure, le centre éducatif est désert. Dans un couloir néanmoins, les concierges effectuent leur travail tardif, sous l'éclairage tamisé des néons, beaucoup plus orangé que dans mes souvenirs. Je pousse la porte et me retrouve dans la cour – un espace bétonné où figurent encore quelques arbres en plastique afin d'offrir une illusion de verdure. Je traverse le tout à grandes enjambées, salue les vigiles et rejoins l'extérieur après avoir dépassé le portail sécurisé.

La nuit est déjà bien installée. Les éclairages urbains ont pris le relais et balisent tant bien que mal un chemin dans ce triste quartier. Leur luminosité vacille, aussi fragile qu'une vie dans ces taudis. Comme beaucoup de quartiers éloignés du centre de Lyon, les équipements sont à l'abandon, faute de moyens, et les habitants, des laissés pour compte.

À cette époque ma vie n'était pas rose. Mon studio ne payait pas de mine et mon divorce encore frais n'arrangeait rien au paysage. Malgré tout, j'appréciais ma vie au sein de ce boui-boui, en grande partie grâce à ce travail de conseiller d'éducation. C'était mal payé, peu valorisé et pourtant... ça me rendait heureux. Une chaleur intense s'empare de moi alors que la K me rappelle cette satisfaction, ce bonheur de contribuer, même de façon minime, à améliorer le quotidien et l'avenir de ces enfants. Les fins de journée et le sentiment du travail accompli allègent mon cœur, les lampadaires se font soudain plus lumineux, l'air plus doux.

Cependant, au fur et à mesure de ma marche, je me rends compte combien le Vaulx-en-Velin d'alors ressemblait déjà au Bachut d'aujourd'hui. Ces barres grises, ces barreaux aux fenêtres, ces véhicules désossés et cette odeur calcinée dans l'air... La prison et la misère ont juste gagné du terrain avec les années.

Au détour d'un carrefour, je m'engage dans une allée étroite entre deux immeubles, un raccourci. J'habite la résidence d'après, où les façades déstructurées en verre et bois traités rappellent l'architecture du début du siècle.

Mais un cri strident me glace les sangs.

C'est le cri d'un enfant, un cri d'effroi. Un cri que j'entends encore dans de rares nuits agitées par des rêves d'angoisse.

Il provient d'une cage d'escalier sur ma droite. Je ne réfléchis pas et je m'élançe vers l'appel, dans un hall transformé en urinoir et tagué de messages fleuris. Une petite est fermement maintenue par un garçon, un autre la menace avec un couteau de cuisine rouillé, à la lame aussi longue que sa tête. Sur le moment, les deux ne me disent rien, mais la gamine, je la reconnais. Sa collection de tresses africaines, ses yeux jaunes et son expression de défi ne trompent pas. C'est Pari. Pari, voilà le nom que je cherchais ! Pari, Kalika, même combat.

Elle a pleuré. À travers les vitres teintées du hall, l'orange éclatant des lampadaires extérieurs dévoile les traces séchées sur ses joues. Ses bras, que l'un des deux bourreaux maintient en arrière, sont couverts de bleus. Lui aussi a dégusté, il a une belle griffure qui fait saigner son menton. En me voyant arriver, Pari se tait. Sur la photographie, elle a marqué qu'elle avait réglé sa dette. Ce soir-là, j'ai dû lui sauver la mise, la tirer des griffes de ces deux caïds. J'ai soudain un très mauvais pressentiment. Une tension fantôme au niveau de mon arcade sourcilière, de mon ventre. Le souvenir me heurte de plein fouet : j'ai déjà joué les héros par le passé et j'y ai perdu quelque chose de très cher. Celui qui brandit l'énorme couteau se retourne vers moi et reste pantois. Ils ont quoi ? Dix, douze ans ? J'imagine qu'ils ne savent pas trop quoi dire ou faire ; ma version jeune joue son rôle d'éducateur et s'approche doucement du trio.

— Lâche-la. Et toi, pose ce truc, tu vas finir par blesser quelqu'un.

Aucune lèvre ne remue. Les noms de ces gamins me reviennent. Des petits qui prennent l'exemple sur les grands et commencent déjà le racket. Ils n'ont pas atterri au centre par hasard, il y avait des antécédents, et malheureusement, ils ont continué sur leur lancée.

Je prenais mon boulot à cœur et j'étais vraiment inconscient, à l'époque ! J'aurais dû rester à distance...

Au lieu de ça, mon corps continue d'avancer. Je ne suis plus qu'à une longueur de bras du garçon au couteau. La lame me semble plus grosse que dans mes souvenirs. Je poursuis d'une voix calme :

— Kev, Solal. Laissez-la, j'ai dit. Vous déguerpissez, vous me promettez de lui foutre la paix et tout le monde repart tranquille. Sinon, demain, je balance tout et vous expliquerez ça à vos darons.

— Les darons, on les fume ! crache Solal, en resserrant sa prise sur la petite qui grimace, mais ne dit rien.

— Ça, ça m'étonnerait.

Pensant me surprendre, Kev essaie de planter sa lame dans mon ventre, mais j'esquive le coup. En tournant, j'attrape son épaule et son poignet ; j'y exerce une torsion, le petit lâche son arme. Avec un petit cri de douleur en sus. Ma rapidité et ma précision d'exécution d'antan m'offrent des bouffées d'euphorie. Hélas, tout a bien changé depuis ! Tu ne fais plus le poids, Enis ; c'est la gamine devant toi qui t'a sorti du pétrin, puisque tu n'es plus capable de le faire tout seul...

— Rha, la puta ! Mon *brother* va te cramer ! Et elle aussi, il va la fumer !

— Non, je ne crois pas. Solal, lâche la petite, sinon je brise le bras de Kev.

Les cris de Kev se transforment progressivement en hurlements. Mais Solal n'écoute rien, il se fiche complètement de la menace. Sans doute pense-t-il, à juste titre, que je n'irai pas jusqu'à l'exécuter. Toujours en gardant Pari devant lui, Solal se jette sur la lame rouillée et entaille la gorge de la gamine.

— Non !

La surprise me fait commettre l'erreur de desserrer l'étau. Profitant de la situation, Kev se retourne pour une petite vengeance personnelle. Nous y voilà. J'encaisse un premier coup de tête dans le ventre et en reçois un autre, beaucoup plus violent, à mon œil gauche. Ma vue se teinte de rouge et je hurle de douleur. Une impression d'éclatement, comme un œuf dont on aurait brisé la coquille à coups de marteau. Après l'euphorie passagère,

la souffrance intense explose dans mon crâne. Le rouge devient orangé, la brûlure devient glacée. Je sens la drogue qui, en sourdine, tâche de minimiser les sensations atroces de cet épisode.

En vain.

Parce que je ne suis pas seulement en train de regarder une photographie, je suis carrément à l'intérieur de l'album ! La douleur, celle que j'avais totalement effacée de mon esprit, celle que j'avais patiemment gommée toutes ces années durant, prouve que je suis bel et bien retourné en 2072 pour revivre cet enfer. Bon Dieu, Asha avait raison : la K nous fait remonter le temps.

Les deux terreurs détalent comme des lapins pendant que je me précipite sur la fillette. Pari a son pull couvert de sang, sa blessure a l'air sérieuse. Et si une veine était touchée ? Quand ça saigne autant, on se dit que le diagnostic vital doit être engagé. Heureusement pour elle, je n'étais pas médecin : la panique du moment m'a fait, à tort, imaginer le pire pour une éraflure de rien du tout. De nous deux, c'est moi qui ai le plus dégusté.

La petite a aussi des marques sur ses bras. Violettes, gonflées, pas forcément récentes. Il y a quelque chose de plus terrible encore qui l'attend chez elle. Je prends plusieurs grandes inspirations. Surtout ne pas stresser, ne pas penser à mon œil en charpie, m'occuper d'elle. Le centre médical le plus proche est à quinze minutes de marche.

Avec précaution, je soulève Pari qui a désormais perdu connaissance et je me mets à courir comme un dératé.

L'air du soir et l'urgence provoquent la réapparition de la couleur sépia. Peu à peu, 2092 reprend ses aises. La nuit redevient journée, le passé redevient présent, le gris reste gris. Pari-Kalika se trouve sur un papier glacé au lieu d'être dans mes bras. Bien qu'elle ait fini par sombrer dans un autre ghetto, je lui ai sauvé la vie, à cette fille ; je l'ai éloignée de ce quartier pourri ainsi que de sa famille maltraitante. Pourtant, je n'ai rien d'un héros et elle n'a rien d'une déesse. Elle a simplement tenu à me rendre la pareille.

Rouleau de printemps humain, je tremble encore comme une feuille dans mon plaid, assailli par la vérité des réminiscences. Ainsi donc, voilà l'expérience de la K ! Des bouffées de bien-être accompagnent ma stupeur. Tout était si réel que je peine à voir si ce qui m'entoure maintenant n'est pas un songe.

Mais en quelques secondes, des sueurs froides s'emparent de moi ; mon bras gauche s'engourdit, mangé par les fourmis ; ma mâchoire se crispe. Asha est encore loin et nous ne sommes pas encore quittes, Kalika : j'ai un œil à te faire rembourser.

Asha

Un voile gris persiste devant mes yeux.

En fait, c'est le ciel qui a cette couleur-là. Quelques flocons tombent sur nous et s'écrasent mollement sur nos épaules.

De la buée se forme, tandis que je souffle de l'air tiède sur mes phalanges glacées. Je n'ai pas pensé à prendre autre chose que des mitaines. Mon cœur est au chaud, protégé par une doudoune molletonnée et dans les bras d'Adrien.

Je rabats mon bonnet de laine abricot sur mes oreilles et lève un nez rouge vers son visage. La neige à Lyon, ce n'était pas arrivé depuis le début du siècle, au moins. Les météorologues n'ont cessé de clamer le caractère exceptionnel de cet hiver. Les yeux verts de mon compagnon se plissent, je reçois un bisou grelottant sur mon nez congelé. On se met à rire. Ça fait dix bonnes minutes qu'on est immobilisés en haut de la grande roue, place Bellecour. Piégés dans une jolie nacelle rouge et or, Adrien et moi contempons les lumières en contrebas. Il doit y avoir un souci technique.

— Tu ne crois pas qu'on devrait s'inquiéter ? lui dis-je.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, parce qu'on pourrait mourir de froid, à rester coincés là ?

— Ils vont bien finir par débloquer le mécanisme. Et puis si ça se trouve, c'est uniquement pour qu'on profite de la vue. Ça vaut le coup, non ?

J'acquiesce du chef. D'ici cinq à dix ans, l'attraction aurait disparu. Entretien trop coûteux pour la municipalité, paraît-il. Dommage ; malgré tous les défauts qu'on pouvait lui trouver, la grande roue embellissait le centre-ville. En plus, à ses pieds il y avait toujours quelques cabanons bruyants et parfumés qui venaient s'installer durant la période des fêtes de Noël.

Le mélange d'épices, de churros et de musique à l'orgue de barbarie me fait retomber en enfance. La vogue lyonnaise est l'un de mes premiers souvenirs en France. Manèges, marrons grillés, pain d'épice à la fleur d'oranger, et cette foule qui se presse dans les allées pavées de feuilles artificielles ! Je me rappelle encore la chaleur et le moelleux des châtaignes sous mes dents de fillette, le multicolore des jeux qui fait écho à celui des rues indiennes, le bruit des autos tamponneuses et des vieilles machines à pincés...

Cet après-midi, la neige qui tombe sur Lyon étouffe tous les sons, à l'exception de sa musique à lui, douce et tendre. Je colle mon oreille contre son torse. Puis je le sens qui gigote ; il cherche quelque chose dans une poche de son jean humide. Quand on s'est assis dans la nacelle, le banc était recouvert de neige fondue.

— Hey, chuchote-t-il.

Entre son pouce et son index, il tient un fin anneau argenté affublé d'un saphir solitaire. La bague de fiançailles de sa mère. Adrien m'avait raconté que son père avait lui aussi fait sa demande au milieu du blanc hivernal. Il a toujours aimé les symboles.

— Ça te dirait, une vie avec un rat de bibliothèque ?

Tout sourire, je glisse un annulaire dans l'anneau et embrasse Adrien avec toute la fougue dont je suis capable, engoncée dans mon manteau volumineux. La nacelle tanguait un peu. Bien sûr que ça me dirait, monsieur Rouay. En grandissant, la petite fille de Bhopal n'a pas tant changé que cela. Elle ne veut pas être arrachée à ceux qu'elle aime.

Mais on ne lui laisse pas forcément le choix.

Ne pas penser à l'Inde qui est loin, ne pas penser à Franck ou à Adrien qui ne sont plus. Je ferme les paupières afin d'éviter que des larmes roulent sur mes joues et je

m'accroche à mon amoureux qui resserre alors son étreinte. La grande roue se met en branle, on redescend petit à petit, on quitte l'aérien pour retrouver la terre ferme. En plus du battement de son cœur, j'entends une voix d'homme, une voix claire et lointaine qui m'appelle :

— Asha ?

La voix répète mon nom plusieurs fois. Mes paupières scellées par un mélange de contentement et de tristesse refusent de s'ouvrir. On tire sur mon bras. Laisse-moi, qui que tu sois, je ne veux pas quitter cette nacelle.

— Madame Toersky, vous m'entendez ?

On me secoue maintenant de façon énergique. Je fais un geste agacé de la main, comme si je chassais un nuage de moucheron. On bloque mes mouvements, alors je finis par ouvrir l'œil droit, puis le gauche. L'aidant a la tête penchée sur moi. Il soupire de soulagement :

— Répondez : qui êtes-vous ?

— Asha, marmonné-je. Asha Toersky.

— Bien, et en quelle année sommes-nous ?

— ... 2092 ?

— Tout à fait. Et est-ce que vous savez où vous vous trouvez ?

J'observe la pièce. Le lit à baldaquin et les *Amants* de Magritte sont revenus.

— Chez moi ? hésité-je. Dans... dans ma chambre.

Le jeune homme hoche la tête, satisfait.

— Vous m'avez fait une petite frayeur, vous savez ! Vous vous êtes évanouie. C'est la première fois que cela vous arrive, non ?

— Hmm. Oui.

— Bon, sans doute une baisse de tension. Si ça se répète, il faudra consulter, tout de même. Vous n'avez rien mangé depuis hier matin, je parie ? J'ai vu que vous aviez laissé vos assiettes en plan. Ce n'est pas raisonnable, vous devez vous alimenter. Et boire.

— Je n'ai pas faim.

— Ce n'est pas une raison. Allons, redressez-vous et buvez ça.

Je jette un œil au grand verre qu'il me tend. À l'intérieur, un liquide orange et épais stagne.

— C'est un cocktail carottes-bananes protéiné.

Je grimace mais avale la mixture à petites gorgées. Ce n'est pas mauvais, c'est même plutôt savoureux. Mieux que du gel aux lentilles, en tout cas. L'aidant patiente pendant que je vide la totalité du verre, puis le récupère pour le déposer sur la table de chevet.

— J'ai rêvé d'Adrien, dis-je.

— Adrien ? Un parent à vous ?

— Non...

— Un ami ?

La barre douloureuse au niveau du front refait son apparition. Tout est très confus ; dans ma tête, les partitions se mélangent. Comment Franck peut-il être à la fois décédé et bel et bien vivant, coincé dans un fauteuil ? Et puis, j'ai épousé Adrien. Ma vie, je l'ai construite avec lui, n'est-ce pas ? Et Franck avait déjà disparu. Ou bien est-ce le contraire ? La chronologie a fichu le camp, je crois bien. Je ne sais plus ce qui vient avant ou après, et ma mémoire s'amuse à me raconter deux existences à la fois distinctes et liées. Je dois avoir l'air troublé, parce que le jeune homme s'enquiert une nouvelle fois de ma santé.

— Tout va bien, le rassuré-je. C'est seulement un peu de fatigue.

— D'accord, bon... Monsieur Toersky a dû s'assoupir devant la visio, j'ai programmé un arrêt dans une heure. Je reviens en fin d'après-midi. D'ici là, reposez-vous ! Et pensez à manger un bout. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi.

— Merci.

La blouse bleue tourne les talons. Soudain, une pensée me traverse l'esprit et je le retiens :

— Pardonnez-moi !

— Oui ?

— Je ne me rappelle plus où j'ai rangé... les albums photos de la famille. Je voudrais bien y jeter un œil.

— Tout est numérisé depuis longtemps, madame Toersky ! répond le jeune homme en riant. *Visio, start !*

Un écran se matérialise à un mètre de moi, flottant entre le baldaquin et le matelas de soie.

— Ce doit être dans le répertoire « Souvenirs », à la racine du dossier. Bon visionnage ! fait-il en quittant la chambre d'un pas sautillant.

Je prends une inspiration profonde et de quelques pichenettes, je déniche le fichier que l'aidant m'a indiqué. Il avait raison ; tout se trouve là, classé et indexé dans des sous-dossiers par décennie, par thème et descripteurs. J'utilise le moteur de recherche vocal en expérimentant ce que je pense être des mots-clefs.

— Adrien *and* Mariage ?

Le système déroule quelques photographies de groupe. Le marié n'est pas Adrien, mais Franck. Je suis collée à lui, bien entendu. Mais Adrien est présent, lui aussi ; il a une grande bringue à côté de lui, avec d'autres amis de la famille Toersky. La grande bringue au nez d'aigle, ce doit être Laura, la sœur de Franck. Une petite brune à la peau mate que je ne reconnais pas se tient entre les bras d'Adrien, une bouche immense, des cheveux en chignon et un tailleur Mao. Petit pincement au cœur. L'espace d'un instant, j'aurais voulu être à sa place. À quoi est-ce que tu penses, Asha ? C'est toi, celle en sari de mariage au centre de la photo, au centre de l'attention, les dents blanches bien apparentes. La reine de cette journée. Ta mère, tes parents sont là près de toi, souriants et heureux de célébrer cette riche union avec toi. Rien à voir avec ton autre vie, où tu as été incapable d'aider maman lorsqu'elle a subi la crise. Tu n'as rien d'une déçue ou d'une malheureuse, non ? Je cherche Adrien sur d'autres clichés, en vain.

Au lieu de cela défilent devant mes yeux cinquante années de cérémonies, d'événementiels, de festivités partagés avec Franck et d'autres personnes plus ou moins illustres. Des voyages touristiques et professionnels, par paquets de dix. Ça me revient, maintenant. J'ai adoré le tour des gratte-ciel de Hong Kong, mes reportages littéraires aux quatre coins de l'Eurasie, notre survol du désert d'Australie, nos rencontres avec les aborigènes en pleine Amazonie, les conférences à Taïwan et à New Delhi au

sujet de la Klepsydra, une molécule pharmacologique pour laquelle Franck s'est longuement battu. Une vie bien remplie à vagabonder autour du globe, à interviewer et à convaincre. Pourquoi alors ce sentiment inexplicable qui s'éternise, comme un point d'orgue sur un silence ?

Sur les photos de famille, l'Inde fait parfois une incursion à travers maman, avec des tenues ou des instruments traditionnels. Les poses qu'elle prend, tantôt dévotes, tantôt protectrices, m'agacent tout autant qu'elles me manquent. Le reste du temps, nous ne sommes que deux sur les clichés. Franck et moi, ça s'arrête là. Un couple, jamais d'enfant. Le pincement au cœur se transforme en un violent coup de poignard. Dans une autre vie, la chose aurait... avait été différente. Sybil, Cassie. Oh, bien entendu, je n'ai rien à regretter de mon existence actuelle, rien, sinon l'absence de ce qui aurait... avait pu être ? La tête me tourne tandis que les favoris couleur de blé d'Adrien me reviennent encore à l'esprit. Je dois en avoir le cœur net.

La musique de maman, comme dans mon autre vie, s'est déjà tue. L'Inde a disparu avec elle... Mais Adrien ? Adrien Rouay, domicilié à Lyon ? Fébrile, je recherche activement son nom et sa localisation. La seule réponse provient des archives municipales, rubrique nécrologie.

Enis

L'engourdissement de mon bras gauche ne veut pas s'arrêter, ça fait maintenant trois heures que ça dure.

Au début, je pensais à une séquelle de la torsion, mais finalement, la drogue y est peut-être pour quelque chose. La sensation est diffuse, part du bout des doigts, comme si un courant d'électricité statique remontait le long de mes os et venait se perdre dans l'épaule.

Les tremblements liés au froid ont disparu. Mes tempes désormais dégoulinent de sueur, mes joues imitent des feux de détresse.

Via la visio, je lance une recherche sur les effets de la K. Dans les témoignages, les phases de retour sont décrites tels des manèges de parc d'attractions. Des « montagnes russes » avec un ascendant fulgurant, un bien-être et un feu revigorant... qui précède systématiquement une chute vertigineuse, une plongée dans la dépression et les idées noires. En avant pour le grand Huit ! Des analyses scientifiques abordent les effets sous d'autres termes : la phase de retour se matérialise d'abord par une accélération, puis par une diminution drastique des processus métaboliques.

Je ne comprends pas tout dans ce qui est décrit ; je pose le poignet droit sur ma borne personnelle et accède au service de contrôle médical.

Mon pouls est anormalement élevé, même après trois lectures. Je dois encore me trouver dans la pente ascendante. Est-ce qu'Asha ressent la même chose en avalant

de la K ? Côté bien-être, j'ai connu mieux ! En quoi les k-més prennent-ils du plaisir là-dedans ? Maintenant, mon cœur me défonce la poitrine ! Penser à elle fait apparaître des palpitations tellement violentes que je finis à genoux, le souffle coupé.

Et l'hypertension ?

Mon traitement ! On a pourtant dû me l'administrer au centre de santé, alors quoi ? *Allons, Enis, tu ne manques pas de jugeote, d'habitude.* J'entends Catherine, la femme de Fred, qui me pointe le problème d'un doigt culpabilisateur. *La drogue et ton problème de cœur, ça ne fait déjà pas bon ménage. Et tu sais ce qu'il y a de pire ?*

Un chronocomposé avec un traitement antihypertenseur. La polyconsommation, le plus court chemin jusqu'au cimetière.

Le contrôle médical affiche un voyant d'alerte. Je lève la tête. Suspicion d'attaque cardiaque. Non ! Ma main se tétanise sur la photo de Kalika. J'attrape l'emballage qui contenait la K et je m'écroule au sol, le flanc gauche comme paralysé. Ma mâchoire se crispe.

Ma vision se trouble tandis que le voyant d'alerte émet toujours, sans doute vers des secours d'urgence. Elijah... Si je m'en sors, il va être furieux...

Asha

Le vent est fort cet après-midi, chaud aussi. Il vient du sud et remonte le long de l'avenue qui conduit au cimetière non loin de là, ébouriffant au passage ma tignasse. Maladroitement, je réalise une tresse tout en continuant ma marche ; je n'ai rien pour la bloquer, alors je la coince sous le col de mon manteau doublé de soie. De la soie, comme les draps. Lorsque je suis sortie de la maison, je me suis aperçue que j'habitais dans le quartier bourgeois de Lyon, sur le pourtour de l'ancien parc de la Tête d'Or. Une immense demeure entourée d'ambassades, de cliniques de luxe, de cabinets d'avocats.

Étant donné la carrière de Franck, je ne devrais pas m'en étonner, et pourtant... la confusion qui règne dans mon esprit me fait penser que cette situation dorée n'a pas de raison d'exister. Je ne m'en réjouirai pas tant que ma mémoire sera obscurcie.

Sur le chemin, je croise peu de monde. Un vieux beau au veston de cuir avec un Rottweiler au bout d'une laisse ; une fripée à la perruque platine visible ; un dégarni à la démarche empruntée... Aucun jeune à l'horizon, reflet de la démographie de notre temps. Les vieilles maisons se font plus clairsemées, disparaissent progressivement du paysage. De l'autre côté de la rue, derrière un long mur translucide, s'alignent des centaines de sépultures ; certaines très anciennes sont en marbre, d'autres respirent la modernité avec leurs néons et leurs écrans commémoratifs. Je traverse l'avenue et franchis l'une des arches de plexiglas.

À l'exception du grésilleme de quelques néons défectueux, l'endroit est silencieux. Entre les tombes, des rouleaux de pelouse artificielle ont été déroulés, pour un vert radieux sans entretien.

J'ai noté son emplacement. Au milieu de tous ces autres, il n'est plus qu'un numéro, une localisation GPS. Dans mon cœur, il est bien plus, comme une ritournelle qui refuse de prendre fin.

Une centaine de mètres et me voilà devant lui. La stèle est nue, doucine, de grès blanc ; aucun écran ne vient polluer la pierre tombale, qui ne porte, elle non plus, aucune épitaphe. Un nom et deux dates, sobrement, soulignent que je suis au bon endroit. Mon esprit fait le tri, range les souvenirs dans les bonnes cases. La pierre ressemble à celle que j'avais choisie pour lui, il y a des années de cela dans une autre vie, sur une autre partition. Fichu cancer. Je m'agenouille et tant pis si mes articulations grognent.

— *Namastē*, Adrien.

Ma voix meurt étouffée dans une gorge nouée. Je ne sais pas quoi lui dire.

Cela fait des années que je ne lui ai pas rendu visite. Avec les petites, c'était trop dur de revenir là, et ensuite... sans même formuler d'excuse valable, je me suis mise à fuir cet endroit. Quelle ironie d'y remettre les pieds, ici et maintenant, alors que nous ne nous sommes jamais vraiment connus. Dans cette vie, il était un invité à mon mariage avec Franck, tout au plus. Là, je foule ce sol dans un fol espoir, celui de raviver les souvenirs d'une autre existence, de faire en sorte qu'ils tissent à nouveau la toile de ma réalité.

Allons, Asha, tu as pourtant eu la chance d'obtenir ce dont tu rêvais ! Une vie pailletée dans la célébrité, une vie emportée par la tempête Franck, où tout n'était que fête et imprévisibilité. Pourquoi ne peux-tu donc pas te contenter de cette vie-là ?

Je réponds à ma conscience en secouant la tête, obtuse. On ne fait pas une croix aussi facilement sur ce qui a été, ou ce qui est *censé* avoir été. Tandis que ma mémoire

reconstitue petit à petit les partitions des deux existences, des croches entaillent mon cœur. Le manque, ça vous grignote et ça vous tue. Bon débarras, peste mon double.

— Tout va bien, madame ?

Je sursaute. Je n'ai pas entendu les pas se rapprocher de moi. L'homme qui se tient là a bien la quarantaine ; de longs favoris blonds lèchent ses joues carrées, un nez droit et harmonieux sépare deux yeux émeraude à l'expression soucieuse. Habillé chaudement pour la saison, il arbore un col en V sur une chemise blanche impeccable. Dans sa main gauche, un livre de papier dont je ne parviens pas à distinguer le titre ; il bloque une page avec son doigt. Le portrait craché d'Adrien.

— Non, enfin oui..., bafouillé-je, sentant des larmes se former.

Les traits inquiets se font interrogatifs. En abaissant le regard, je comprends que je suis littéralement à genoux sur la pierre et que ce n'est pas bien convenable. Je tâche de me relever en vitesse, mais mes muscles faiblarde ne sont pas très coopératifs. L'homme me propose un bras que j'attrape avec soulagement. Adrien voulait tant un petit garçon.

— Vous connaissiez monsieur Rouay ? demandé-je, afin de vérifier mon hypothèse et de calmer les tremblements que provoque l'émotion.

— C'était mon père.

— Je l'aurais parié.

— Et vous ?

— Nous étions amis à l'université. J'ai retrouvé des photos de lui, alors j'ai voulu le joindre, mais au lieu de ça, je suis tombée sur...

Je laisse mourir ma phrase et désigne la stèle.

— Ça fait longtemps, tout de même, remarque-t-il.

— On s'est perdus de vue...

Ce n'est ni la vérité, ni un mensonge.

— « Il est déjà tard, mais toujours temps », cité-je.

— Oui, sans doute.

Il fait la moue et sa bouille, au lieu de me rappeler Adrien, ramène à mon esprit l'image de deux adolescentes.

Cassie et Sybil. Les entailles de mon cœur deviennent d'immenses crevasses. Elles aussi, j'aimerais les retrouver, leur parler ou du moins essayer de le faire. Seulement c'est impossible. Ici, elles ne sont que deux compositions musicales qui n'ont jamais vu le jour.

— On partageait la même promo en fac de Lettres.

— Ah ? Vous étiez bibliothécaire, comme lui ?

— Non, j'ai étudié la littérature. Mais on... Adrien et moi, on se retrouvait souvent à la bibliothèque de la faculté pour étudier et écrire.

— Oh, sourit-il, oui, l'écriture, ça a toujours été son péché mignon. D'ailleurs, sur son temps libre, il a monté une sorte d'association pour ça. Avec des animations et des ateliers d'écriture hebdomadaires pour les personnes âgées. Il adorait ça, transmettre sa passion.

À l'évocation de l'association, mon pouls s'accélère. Je peine à comprendre pourquoi, comme une improvisation dont le rythme m'échappe.

— Vous savez si ces ateliers existent encore ?

— Oui, bien sûr !

— Où cela ?

— Vers le Bachut. Vous voulez les coordonnées ?

Je grimace. C'est la zone, là-bas. Bien loin de ma cage dorée actuelle. Bien loin de ma vie avec Franck. Et pourtant, un élan nostalgique s'empare de moi. C'est peut-être ce que je cherche. M'écarter de Franck, c'est me rapprocher d'Adrien, de ces jumelles, de cette autre réalité qui n'existe que dans ma tête et que je ne peux ignorer ; je n'en ai ni la capacité, ni la volonté. Et puis il y a d'autres notes en provenance de cette seconde mélodie qui me parviennent... Soudain, un accord plaqué, brusque, sur le clavier : les ateliers d'écriture. Les jeux littéraires. Les rendez-vous hebdomadaires avec... Enis !

— Oui ! S'il vous plaît.

Ma gorge se serre encore un peu plus. Je vais finir par manquer d'air, comme je manque d'Enis. Enis, mon ami. Le seul au présent. Toujours chaleureux. Drôle, aussi. Et c'était lui... ! Lui, ce jeune dans la penderie, cette folie d'un soir dans ce rêve du passé. Mais peut-être n'était-ce

pas seulement un songe. La symphonie de l'autre réalité bouscule celle que je suis en train de vivre.

Le fils d'Adrien relève sa manche, effectue une recherche rapide et accole son bracelet au mien tandis que je ne quitte pas le sol des yeux, le souffle court.

— Et voilà !

Alors, sans lever la tête, je le salue et quitte le cimetière d'un pas pressé. Au fond de moi, la musique me supplie d'écouter mon instinct. Il est déjà tard, mais toujours temps.

Enis

Retour à la case départ.

Enfin, à « une » case départ. Celle qui possède une odeur de détergent.

J'aurais préféré respirer un autre parfum où se mélangent les fragrances subtiles de cannelle et de cardamome. Devant mes yeux éberlués, Asha se tient là en tunique blanche. Près de la porte d'entrée de la chambre d'hôpital. Elle s'approche... et s'évanouit, tel un mirage qui se refuse à moi. Pour laisser la place à une soignante, vêtue de blanc elle aussi, un chignon en guise de coiffure.

Fidèle au poste, Elijah se tient près de la fenêtre-écran. Il ne desserre pas les dents tandis que l'infirmière vérifie mes constantes et remplace la perfusion. La jeune femme disparaît en m'adressant un sourire protocolaire. C'est alors que la tempête Eli fait rage :

— T'es devenu complètement dingue, ma parole !

— Du calme, Elijah.

C'est mauvais pour mon cœur, après tout.

— Que je me calme ? Tu crois que je vais te laisser faire ta crise de septuagénaire sans sourciller ? Tu sais ce que l'on subit, nous, avec tes conneries ? On a deux gosses, on a déjà du mal à payer le semestre de scolarité du plus grand. Et toi, tu fonces aux urgences dès que j'ai le dos tourné ! Puta, tu sais ce que ça coûte, tout ça ?

— Oui, je sais.

— Non, apparemment non, tu ne sais pas. Clarisse a décidé de ne bouffer qu'un jour sur deux afin d'économiser. Tu n'as pas les moyens et nous non plus !

— Je suis désolé.

— Ça ne suffit pas.

— Je ne savais pas que tu avais tant de difficultés. Ton travail ne permet plus de vous nourrir ?

Elijah détourne le regard.

— Le centre de réinsertion a fermé.

J'ouvre grand les yeux. Eli n'avait jamais menti jusque-là, même par omission.

— Quand ?

— En janvier dernier.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Qu'est-ce que ça aurait changé, au juste ? Tu ne peux pas nous aider. On fait avec ce que m'a laissé maman, mais si tu continues tes puta de frasques, on n'aura plus rien avant la fin de l'année. Et merde papa, c'est pas ça le problème. Tu vas finir par crever ! D'abord tu te fais tabasser, et ensuite tu te shootes ? J'espère que le trip valait le coup !

— Ce... ce n'est pas ce que tu crois.

— Ah bon ? Pourtant on m'a certifié qu'on avait retrouvé des traces de cette puta de drogue pour les vioques dans ton sang. Ça, combiné à ton hypertension... T'as bien failli te foutre en l'air. Tu mates un peu la visio ? T'as vu ce que cette saloperie fait aux gens ?

La réaction d'Elijah me rappelle la mienne pendant ma dispute avec Asha ; je lui ai tenu des propos similaires. Des propos qui, chez elle ont dû exacerber son envie d'avaler de la K... L'image des coquilles vides danse devant mes yeux. Asha en est peut-être devenue une, elle aussi. Peut-être est-elle perdue à jamais. J'évite le regard de mon fils et je joue avec mes doigts, comme un enfant qui aurait fait une énorme bêtise :

— C'est justement parce que j'en ai vu les effets que je ne souhaite pas découvrir Asha dans cet état.

— Mais en quoi avaler la même foutue drogue va t'aider à la retrouver ?

— Cette K, elle est spéciale, Eli.

Il explose de rire.

— Bien sûr, oui, elle est spéciale et la vie de ta copine dépend de ta conso. Non mais écoute-toi, tu parles déjà comme un k-mé !

— Je ne plaisante pas ! Elle... elle ne fait pas que rappeler des souvenirs. Elle... elle te renvoie dans le passé.

Dire qu'Asha avait raison là-dessus ; je n'en reviens toujours pas. Mon fils écarquille les yeux et reste figé quelques secondes, abruti par mes mots. Je ne peux pas être plus honnête que cela, mais le souci avec l'honnêteté, c'est qu'elle est une denrée rare ; dès qu'elle apparaît, on la met en doute.

— Le docteur a fortement suggéré que tu ailles discuter avec des k-més en sevrage, fait Elijah, et je suis de son avis. Les infos sont sur l'agenda de l'hôpital.

Sa voix est tellement blanche qu'elle en devient effrayante.

— C'est la dernière fois que je viens régler la facture, papa.

Il ramasse sa veste et quitte la chambre.

Je comprends le scepticisme d'Eli. Comment croire à toute cette folie ? Et puis, une dealeuse qui se paye un futur en refourguant des morceaux du passé, ça n'a rien de noble. D'autant que rien n'est plus traître que de raviver le passé. Sa place est là où on l'a laissé ; c'est son souvenir, tantôt juste, tantôt déformé, qui lui donne sa valeur inestimable.

J'aimerais tant retrouver Asha et lui faire prendre conscience de ça. Rien ne sert de remonter le temps ; c'est le souvenir de ce que l'on a vécu qui nous donne la force d'avancer.

Les rencontres des KA – K-més Anonymes – ont lieu chaque lundi à 17 heures, dans un petit préfabriqué de Grange-Blanche.

Après un week-end à reprendre du poil de la bête chez moi, entouré de mes livres, je retourne sur le site hospitalier, pour faire plaisir à mon fils, à mon médecin, et

surtout avec l'espoir d'apprendre quelque chose de nouveau sur la K. Quelque chose qui serait occulté par les médias.

Malgré la vétusté des locaux, l'intérieur surchauffé, la peinture fraîche sur les murs et les lustres colorés du préfabriqué sont rassurants. J'arrive en avance et me présente à l'animateur du groupe, un quadragénaire pré-nommé Luc, au front haut et aux cuisses de rugbyman. Ses gestes dynamiques soulignent des années d'expérience en communication. Pour patienter, je prends place dans un fauteuil au dossier moelleux. Les quatorze autres sièges positionnés en cercle au centre de la pièce se remplissent petit à petit et lorsque dix-sept heures sonnent, tous sont occupés.

Luc prend alors la parole et signale mon arrivée dans le groupe :

— Mes amis, voici Enis ! me désigne-t-il en posant ses deux énormes mains sur mes maigres épaules. Souhaitons-lui la bienvenue.

— Bienvenue, Enis ! clament en chœur les KA.

La plupart des visages autour de moi ont des traits tirés, des poches sous les yeux et certains vieillards ont tellement le teint gris qu'ils donnent l'impression d'avoir été déterrés pour la réunion. Néanmoins, tous me saluent par un sourire, même timide.

— Enis, comme le veut la coutume, reprend Luc, nous allons faire un tour de table et en tant que nouvel arrivant, tu vas commencer. Sache que ce qui se dit au sein du groupe ne sort jamais de cette pièce. Tu peux t'exprimer librement, nous sommes tous là pour t'écouter, et puis nous avons envie de te connaître, alors aucune crainte, d'accord ?

J'acquiesce et me lance :

— Très bien. Alors, bonjour à tous. Voilà, je m'appelle Enis Sahin, j'ai bientôt soixante-dix ans et un fils qui s'appelle Elijah. C'est lui qui m'a emmené à l'hôpital la semaine dernière, parce que... parce que j'ai avalé une gélule de K, et avec l'hypertension, ça n'a pas fait bon ménage. Mais je ne compte pas recommencer.

— C'est ce qu'on se dit tous après un accident comme ça, rétorque un caniche blond à ma droite. Pourtant, souvent, très souvent, la K est plus forte que tout.

En signe d'assentiment, les autres hochent du chef.

— Ça signifierait en acheter et je n'en ai ni l'intention, ni les moyens. D'ailleurs, cette dose, on me l'a offerte.

— Moi aussi, explique un chauve à ma gauche. Mes premières doses, on me les a données. C'est comme ça qu'ils ferment le poisson.

— Exact, renchérit un autre homme d'une voix de crécelle. Ils te filent de l'eau gratis, tu deviens accro, et après ils n'ont plus qu'à attendre que tu craches au bassin.

Luc décide d'intervenir :

— Il est vrai que c'est la technique favorite des vendeurs de K. Ils emploient généralement les mêmes approches que des représentants commerciaux. Mais peut-être que ça n'a pas été le cas pour toi, Enis ?

J'hésite à parler de Pari, ou Kalika.

— C'est difficile à expliquer. Peu importe comment j'ai récupéré cette gélule, je ne l'ai pas consommée pour moi. Une amie à moi a disparu à cause de la K et j'ai cru...

— Oui ? m'encourage l'animateur.

— J'ai cru que je pourrais la revoir en prenant la drogue et la faire changer d'avis.

— Ah, bien sûr, répond Luc. L'illusion du voyage temporel. Nous avons beaucoup discuté de cela les semaines précédentes. Vous vous souvenez, les autres ?

Le groupe confirme par des « oui » sonores.

— C'est le souci avec les chronocomposés, explique une vieille pie aux joues criblées de grains de beauté. Ils vont piocher des images, des sons, des odeurs dans nos souvenirs et nous les re-balancer. Mais ça reste des souvenirs, on se fait tous avoir par ça.

— Ouais, tu peux rien changer, lance un autre. C'est comme un film.

— Et qu'est-ce qu'il est important de faire dans ce cas, relance l'animateur, quand on sent que l'on veut consommer de la K ?

Des mains se lèvent. En réalité, je suis un petit garçon qui vient d'arriver dans sa nouvelle école. Le maître Luc désigne l'un de ses élèves assidus :

— On ressort les albums photos !

— On visionne des films d'avant !

— On retrouve ses diplômes, ses archives, on contacte des amis !

Les langues se délient, les suggestions se poursuivent afin de retrouver le « bon vieux temps ». Certains sortent de leurs sacs des thermos de café et des gobelets, d'autres partagent leurs dernières trouvailles sur les réseaux. Je remarque tout de même un homme assis à l'opposé, plus jeune que le reste des KA, qui garde bouche close. Engoncé dans une parka épaisse, il semble perdu dans ses pensées et ne partage pas l'enthousiasme du groupe.

— D'ailleurs, conclut l'animateur, on le fait souvent ici même. Enis, est-ce que tu voudrais partager avec nous un souvenir que tu gardes de ton amie ?

Parler d'Asha comme d'un simple souvenir ? Je refuse en me contentant de marmonner :

— Elle n'est pas encore morte.

Voyons, j'ai tant à dire et si peu de facilités pour exprimer ce que je ressens. Je n'ai pas envie d'imaginer Asha tel un fantôme de ma vie ; ce serait tirer un trait sur elle. Je garde à l'esprit que notre dernier échange, conflictuel, l'a sans doute décidée à passer à l'acte. Ou bien avait-elle déjà fait son choix et rien n'aurait pu la faire changer d'avis ? Je ne le saurai jamais, à moins de la retrouver. Il n'y a rien de pire que cette incertitude, celle qui vous fait vous sentir à la fois coupable et impuissant.

— Bien sûr, je comprends. Peut-être plus tard, alors, rebondit Luc avant d'inciter les autres membres du groupe à se présenter et à faire un bilan de leur situation personnelle.

Je garde le silence tandis que chacun des KA rapporte ses petites victoires sur la drogue ou ses difficultés au quotidien pour s'en tenir à distance. Carmen, la vieille pie, affiche fièrement ses trois mois d'abstinence ; Thibault avoue qu'il a failli rechuter ce week-end à cause du

décès récent d'un cousin ; Mali, tout en me faisant des yeux doux, se pavane avec son badge « sans clé » sur la poitrine, dont il fête les deux ans aujourd'hui. Cette drogue fait des dégâts depuis si longtemps... Tout le monde en profite pour le féliciter. L'homme au regard perdu en face de moi, Saul, est arrivé récemment dans le groupe de soutien ; son intégration ne date que du mois dernier. Vu les termes qu'il emploie, je comprends qu'il a échappé de peu à la mort dans son expérience de la drogue et que, comme Thibault, il a connu une disparition de proches qui l'a bouleversé. Ses deux filles, parties avec leur oncle et tante près de Surat, en Inde... Les corps n'ont pas été retrouvés suite à l'inondation qui a emporté leur village de vacances. Sa femme, plongée en pleine dépression, n'a pas la force de l'aider dans son combat contre la K. Il y a cinq jours néanmoins, elle a brûlé un « 24 » qu'il conservait précieusement, mais Saul a quand même « percé » une ultime dose, ce qui lui a valu une hospitalisation en urgence. Lui et moi, on a dû être voisins d'étage.

Luc lance alors ce qu'il appelle une « session de réminiscence ». Chaque membre est invité à raconter un moment – heureux ou non – de sa vie, en choisissant pour base une photographie ou une illustration abstraite dans la collection de l'animateur. En tant que nouveau, je préfère passer mon tour et admirer les motifs bariolés du linoléum. Au tour de Saul, interpellé par son récit, je relève la tête.

— Fati – une pote de mon quartier – et moi, on était inséparables à vingt ans. On enchaînait les rave underground la nuit et les journées au bar, en bas de chez elle.

Comme image support de sa réminiscence, il a désigné un papier recouvert de traces de peinture anarchiques, comme des explosions de bombes colorées sur une toile blanche. L'œuvre psychédélique d'un peintre oublié.

— À cette époque, si on m'avait demandé la date du jour, j'aurais été incapable de répondre. Je manquais les cours à la moindre occasion de me murger ou de me shooter. Crack, spray, mdma, acide, le tout arrosé d'une bonne rasade d'alcool, bien sûr. Tout ce qui nous tombait

sous la main, on testait ! Fati avait une très mauvaise influence sur moi, explique-t-il un sourire aux lèvres. Je me souviens d'un matin – il y en a eu beaucoup d'autres dans le même style – où je suis allé sonner à sa porte pour la traîner en amphi. Au final, nous avons fait l'amour et « chassé le dragon » ensemble. On vivait sans lendemain ; ça, ça me plaisait.

Les souvenirs s'enchaînent et l'heure passe. L'animateur participe aussi aux réminiscences, à sa manière ; lui n'a pas consommé, mais il a connu beaucoup de k-més ; d'abord, en jouant les éclaireurs comme Shen, ensuite en dealant comme Kalika. Un jour, il s'est fait coffrer pour violences. Ses années de prison, il n'en raconte rien. Luc préfère parler de tous ses vieux qu'il a croisés sur sa route ; les nommer, décrire sa rencontre avec eux, c'est leur rendre hommage. En animant ce groupe de soutien, il se rachète une conduite.

Puis tout le monde se quitte et se donne rendez-vous la semaine suivante. Saul part dans les premiers ; je le suis et presse le pas pour marcher avec lui.

— Salut.

Il me jette un regard en coin. Comme il avance plus vite que moi, l'essoufflement ne va pas tarder à pointer le bout de son nez.

— Ça m'a étonné tu sais, ton témoignage. Après ta présentation, tu n'as rien ajouté sur ta femme ou tes filles, ou même ton frère.

Il s'arrête net, au milieu d'une allée goudronnée.

— J'en ai assez dit comme ça avant la réminiscence. Qu'est-ce que tu veux ?

Ses mains ont formé des poings tremblants. Je fais un signe d'apaisement.

— Discuter, c'est tout. Ton histoire m'intéresse. Mon amie, celle que je cherche, elle a disparu, mais... c'est comme toi et tes filles. Je n'ai aucune certitude. Je ne sais pas si Asha est vraiment...

— Mes filles sont mortes, elles, rétorque Saul d'un ton sec en reprenant sa marche. Je préfère me rappeler de Fati.

— Ça fait moins souffrir, je suppose.

Il ne répond rien ; sa mâchoire reste serrée, mais ses poings se relâchent. Puis, voyant que je le suis toujours avec le visage rougi par l'effort, il ralentit et s'arrête de nouveau.

— T'as dit que tu voulais la faire changer d'avis, ta copine, se rappelle-t-il.

— Oui, je sais, c'est complètement idiot.

— Nan. Je voulais faire la même chose pour mes filles. Les dissuader de partir en Inde.

— Et ? Ça a marché ?

— Dis pas de connerie. Si ça avait marché, tu crois que je serais là pour en parler ?

J'écarquille les yeux d'incompréhension. Saul rapproche tellement son visage du mien que je ne peux plus ignorer son haleine pétrie d'alcool. Autour de ses pupilles, beaucoup de vaisseaux ont éclaté. Il m'empoigne par le col.

— Tu crois qu'elles viennent d'où, toutes ces coquilles, hein ? Y'en a de plus en plus, t'as bien dû les voir sur la visio. Celles-là, c'est sûr qu'elles ont réussi. Elles ont laissé derrière elles leur vie de merde. Avec mes filles, ça a jamais voulu. Mais avec ma dernière klé, j'ai pensé à Fati et ça a failli marcher.

— Qu'est-ce qui a failli marcher ?

— Puta, t'es bouché ou quoi ? Modifier le passé. Avec Fati dans les parages, j'étais pas seulement en train de mater un film comme dans les autres trips. J'étais défoncé pourtant, mais je voulais qu'on sorte de chez elle, et c'est ce qu'on a fait. C'est ce qu'on a fait, t'entends ? Je voulais bouffer un kebab et on est allés s'en acheter au lieu de retourner fumer du crack, comme dans l'ancienne version. Je *voulais* et mon corps d'avant, il m'a obéi. Tu piges ?

Je reste interdit en réalisant ce que Saul est en train d'avouer. Alors comme ça, ce serait vraiment possible ?

— À cause de Fati ? bredouillé-je.

Ou bien l'association de drogues ? La K chez le vieux, le crack chez le jeune...

— J'en sais rien. Vu que je suis revenu dans cette vie à la con en train de clamser, je saurai jamais. J'ai vraiment failli y passer, cette fois.

Il relâche doucement son étreinte. Ses yeux déjà rouges se sont gonflés de larmes. Je le laisse s'éloigner et rejoindre cette vie qu'il déteste tant. Ça a failli marcher pour lui... Alors pourquoi pas pour Asha ? La K nous fait observateur, mais peut-être... peut-être que l'on peut aller plus loin. Interagir, intervenir, laisser des messages dans le passé. Saul l'a fait, même s'il n'est pas allé assez loin pour tout changer. En cet instant précis, j'aimerais pouvoir revenir en arrière et modifier le cours de cette dernière discussion entre Asha et moi. Ou mieux : revenir encore avant cela et retrouver la jeune femme que j'ai rencontrée dans ce placard, un soir de l'hiver 2044 ! Elle m'écouterait peut-être plus facilement qu'en 2092.

Mon premier trip m'a conduit près de Kalika parce que mes pensées étaient bien trop focalisées sur elle. Pour revoir Asha, il me faudrait revivre cette fameuse soirée. Ce moment dans le placard avec elle, l'intrigante et sa bouteille de rhum, moi avec mon air de dandy et mon désir de plaire... Redessiner la scène dans mon esprit, réaliser plus qu'une simple esquisse. Avoir la peinture bien en tête, vernis posé, rester attentif au moindre de ses détails afin de pouvoir y sauter à pieds joints lorsque le moment sera venu. Et une fois là-bas, me concentrer assez pour ne pas laisser le contrôle à la drogue, et tenter de l'avertir contre ses dangers. Peut-être que, comme Saul avec Fati, quelque chose se déblocuera chez moi avec Asha ?

Mais avant de tenter quoi que ce soit, j'aimerais la revoir, ici et maintenant. Et il n'y a qu'une seule personne qui peut vraiment me conduire jusqu'à elle.

Asha

Ça fait des lustres que je n'ai pas emprunté les transports en commun. Après l'épreuve combinée du tramway et du métro, ma tunique impeccable ressort noircie au niveau des chevilles. Entre le cimetière et le Bachut, j'ai bien compté deux heures de trajet. Encore un peu de marche et j'arriverai pour la fin de l'atelier, si celui-ci a toujours cours les jeudis.

Je quitte les souterrains, épuisée par la chaleur humide des rames et l'odeur viciée qui s'en dégage. Mon compte en banque actuel aurait largement pu me payer un voyage en surface dans une voiture avec chauffeur... mais mon instinct en a décidé autrement.

Le vent, qui refuse de se calmer, chasse les relents désagréables accrochés à mes vêtements. Les trottoirs et les immeubles sont aussi délabrés que dans mes réminiscences vagues, les lampadaires aussi chiches et l'horloge de la Part-Dieu aussi pesante. Je suis aveuglément les coordonnées communiquées par le fils d'Adrien. Quelques devantures mortes plus tard, j'atteins l'entrée du local associatif.

Je franchis le seuil poussiéreux et une sonnette se met à tinter. Encore un son qui réveille des souvenirs en moi, tout comme les discussions que j'entends derrière la porte suivante. L'atelier littéraire et ses lectures à voix haute ; le timbre constant et doux d'Enis alors qu'il prend la parole devant le groupe... Soudain, la tête me tourne, la pénombre devient noir complet et je redoute la chute ; je trouve

le temps de me caler contre le mur du hall pour ne pas finir étendue au sol.

Je me réveille assise sur un sofa rayé de lilas et de brun.

À ma gauche se tient un homme que je connais peu, au final. Le regard rieur, les sourcils en V, il se tient légèrement tassé sur son siège et il n'arrête pas de jacasser. Tout ce que je sais de lui me paraît superficiel, une chansonnette de vie à peine esquissée. Pourtant, je me souviens soudain de ce moment de complicité entre nous, comme si c'était hier.

Je regarde mes mains, toujours aussi moches et fripées, mes doigts bosselés enserrant un verre de çay. Comme chaque jeudi.

Enis me lance un regard en coin :

— Tu as décidé de lire l'avenir dans les feuilles de thé ? Tu sais qu'il faut d'abord boire le liquide ?

D'habitude, je vide ma coupe rapidement. Là, je sens que la boisson est déjà tiède entre mes mains.

— Je méditais, répliqué-je avec un demi-sourire.

— À propos de ?

— De Philippa et de ses copines, qui n'ont qu'une seule envie en ce moment : te dévorer tout cru.

Mon ami explose de rire puis me regarde, toutes dents dehors.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Souviens-toi, jeudi dernier : la farandole de *baklavas*, avec triple ration pour ta personne ? Et le jeudi d'avant, avec ce défilé en robe rouge dont nous a gratifiés Philippa. J'ai dû la tenir à distance de notre canapé pendant tout l'atelier pour qu'elle nous fiche la paix.

Enis grimace de dégoût :

— Ah, oui. Merci.

— De rien, tout le plaisir était pour moi, dis-je en ricanant. Fais gaffe à Léna : j'ai l'impression qu'elle aussi veut tenter sa chance.

— Tout à l'heure, c'est plutôt vers toi qu'elle s'est tournée pour savoir comment glisser les fichiers dans le

dossier virtuel d'Élodie. Non, moi, je crois qu'elle en pince pour toi, fait Enis, tout sourire.

— Et moi, je crois que t'as la mémoire qui flanche : elle croque les hommes, celle-là, pas les femmes.

— Comment est-ce que tu sais ça ?

— Elle a déjà fait le même coup pour gagner le sofa du vieux Téo, il y a six mois !

Je désigne un débris bedonnant en pull jacquard. Le pauvre zouave mange Léna des yeux, en triturant nerveusement le velours bordeaux de son futsal.

— Peut-être qu'elle est bi, suggère Enis.

— Peut-être, mais c'est tout de suite moins amusant. Je t'imagines mieux en héros des temps modernes qui éconduirait toutes ces vieilles biques pour la bonne cause. C'est-à-dire la mienne.

— Eh bien ! Tes hypothèses arrivent à point nommé avec l'atelier d'aujourd'hui, puisqu'on doit écrire une chanson. Je vais donner dans la sérénade ! s'exclame mon ami.

On se jette des regards amusés, puis on se met au travail. De temps à autre, Enis lève la tête vers moi, essaie de décrypter ce que je rédige, mais je ne réponds pas à ses sollicitations muettes. C'est décidé, je veux retrouver cette réalité-là. Je me fiche d'abandonner celle composée avec Franck ; au diable la maison bourgeoise, les voyages, le Pulitzer, et tant pis si l'autre partition contient plus de trémolos. Elle possède aussi des notes joyeuses, grâce à Enis.

Mon ami me transfère fièrement le refrain de sa sérénade :

— Écoute ça, tu vas en être éblouie.

Il se racle la gorge, place l'auriculaire sur son oreille droite afin de préparer son *a cappella* comique et entonne le chant. Une vraie casserole ! Je l'écoute, une expression faussement religieuse sur le visage, pendant que j'observe les réactions des autres membres du club. La plupart font la grimace, Philippa et Léna pincent les lèvres, et notre animatrice se met à rire en haussant tout de même le ton pour couper court à la plaisanterie.

— Merci Enis, tu as un talent hors norme !

Je n'abandonne pas mon sérieux et félicite mon ami d'une tape sur le genou. Au contact, il tourne la tête, son regard doux se pare d'étranges reflets safran, et tout autour de moi la nuit noire avale de nouveau le décor.

Lorsque je me réveille, Élodie est agenouillée près de moi. On m'a transportée sur un sofa – le même que celui de mon souvenir, avec son tissu rêche. L'animatrice est habillée différemment : au lieu de sa longue jupe traînante, elle arbore un jean indémodable et un cache-cœur en jersey. Des curieux sont là, près de la porte, mais Élodie leur fait signe de partir.

— Tout va bien, elle ouvre les yeux, leur dit-elle, puis elle se tourne vers moi : Madame Toersky, c'est bien ça ?

Je hoche la tête. J'ai la bouche un peu pâteuse, la langue chargée.

— Je me suis permise de me connecter à votre bracelet pour savoir qui vous étiez. On vous a retrouvée inconsciente dans le hall, mais vous respiriez calmement, alors j'ai simplement prévenu votre aidant. Il va venir vous récupérer et vous guider jusqu'à votre domicile. En attendant, voulez-vous boire quelque chose ? Nous avons du thé et d'autres boissons chaudes.

Je cherche des yeux le *çaydanlık* d'Enis sur la plaque chauffante ; je n'y trouve qu'une bouilloire basique. Malgré la sensation de colle sur le palais, je parviens à articuler :

— Non, ça ira, merci. Je suis venue ici pour... pour rencontrer un ami.

— Qui donc ?

— Il s'appelle Enis. Enis Sahin ?

Élodie affiche un air songeur.

— Je suis désolée, il n'y a pas d'Enis dans mon groupe. Mais ce prénom me dit quelque chose...

Elle réfléchit, ouvre ses archives via son bracelet. Un écran s'affiche avec les membres des années précédentes. Je retiens mon souffle. Pourvu qu'il soit dans ce listing. Pourvu que je puisse le revoir !

— Hmm..., hésite-t-elle, mordillant sa lèvre inférieure. Ah ! Oui, le voilà ! Enis Sahin. En fait, il s'est arrêté de

venir il y a deux ans de cela. Oh oui, je me souviens très bien maintenant, ajoute-t-elle. Enis... Un homme charmant, beaucoup d'humour. Mais malade.

Mon cœur manque un battement ; l'animatrice poursuit, attristée :

— Son fils était venu m'expliquer qu'ils n'avaient plus les moyens pour son traitement et que le centre Klepsydra semblait tout indiqué... Je suppose qu'il doit être là-bas.

— Le... le centre Klepsydra ?

Élodie se tortille, visiblement mal à l'aise.

— Oui, vous savez bien. Le centre de soins palliatifs à base de K.

À l'évocation de la clé, je me mets à trembler de tous mes os. La clé ! L'eau de *yāda*, la larme des souvenirs, celle qui fait retrouver le passé, celle qui efface provisoirement les regrets pour ensuite mieux les raviver, celle qui... La clé, mon eau, ma vie, mon trésor safrané. Ma drogue... En me voyant de nouveau fébrile, la jeune femme s'inquiète :

— Mais vous frissonnez ! Vous êtes sûre que vous ne voulez rien boire de chaud ? Tenez, prenez déjà ce châle.

Elle me recouvre les épaules avec son étole épaisse et me frictionne le dos.

Comment ai-je pu oublier la clé ? Tout me revient maintenant, c'est une vague musicale qui me submerge, un torrent de notes répétées qui m'emporte au large, comme les *Metamorphosis* minimalistes de Glass. C'est à cause de la clé si je me retrouve là. À cause d'elle... et à cause de moi, moi et mon fichu désir de tout changer. Enis avait raison ce jour-là, avec sa mise en garde en forme de plaisanterie. En empêchant que Franck ne se tue, j'ai atterri ici, j'ai créé cette seconde réalité autour de moi, loin d'Adrien, loin de Sybil et de Cassie et... loin de lui. Un seul écart de ton, et c'est tout une mélodie qui se transforme en une autre.

Et puis, qu'est-ce que c'est que cette histoire de centre de soins palliatifs ?

Lorsque je reporte mon attention sur ce qui m'entoure, l'aidant est apparu à côté d'Élodie. Il est un peu essoufflé :

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu, madame Toersky, s'excuse-t-il. Vous allez bien ?

— Oui. Je me suis encore évanouie.

— Ce n'est pas la première fois que ça vous arrive ? s'enquiert l'animatrice.

— C'est arrivé ce matin. Madame Toersky, je crois qu'il va falloir appeler un médecin.

Je puise dans mes maigres forces afin d'exécuter un mouvement de main agacé.

— Pas question. J'ai besoin d'un peu de repos, c'est tout. Ça ira mieux après une nuit de sommeil, vous verrez. Vous avez laissé mon mari tout seul ?

Le pauvre infirmier, percevant le reproche dans ma voix, explique que Franck s'était assoupi devant la visio lorsqu'il a quitté la maison.

— Je vous ramène chez vous, se contente-t-il d'ajouter.

— Non, j'aimerais que vous me déposiez quelque part, avant cela. Madame, demandé-je à l'animatrice, ce centre Klepsydra dont vous me parliez, il se trouve où ?

— Voyons Asha, intervient l'aidant, vous savez bien !

Je lève un sourcil. Les pommettes d'Élodie rougissent légèrement.

— J'ai des trous de mémoire. Alors ?

— Non loin d'ici, dans le quartier du Bachut. Vous étiez présente à son inauguration, il y a vingt-cinq ans. Ce centre, c'est grâce à monsieur Toersky qu'il a vu le jour.

Enis

— Tu es certain que tu veux m'accompagner ?

— Sûr, me répond Fred.

Je regarde mon ami astiquer les tables de la cantine une dernière fois. Il fallait que je confie l'histoire à quelqu'un, toute l'histoire. Quelqu'un en qui je peux avoir confiance et qui préviendra Elijah, si je ne suis plus capable de le faire moi-même. Quelqu'un qui sait mieux faire usage des réseaux que moi, aussi. J'enfile mon pardessus, aplatis ma chevelure avec le béret qui ne me quitte jamais et coupe les lumières de la salle. Fred jette le torchon derrière la banque d'accueil en me rejoignant près de la sortie.

À cette heure tardive, le froid de la rue se joint à notre duo pendant que nous cheminons vers l'entrée des souterrains. Du souvenir de ma rencontre avec Kalika, j'ai rapporté plusieurs éléments précieux. Le premier est son nom véritable, tout simplement. De nos jours, il est impossible de vivre caché si quelqu'un connaît votre patronyme complet. Avec une recherche approfondie, que vous ayez volontairement renseigné les réseaux ou non, on peut tout savoir de vous : de vos habitudes d'achats au nom de votre mère, en passant par votre situation maritale ou votre adresse.

L'adresse. Fred en a dégotté trois différentes mais en recoupant avec mes souvenirs, celle dans le Bachut a plus de chances de correspondre. Après qu'on l'ait éloignée des mauvais traitements, Pari s'est retrouvée pour un

temps en foyer à Vaulx-en-Velin. Je me rappelle avoir régulièrement demandé de ses nouvelles au directeur de l'établissement. Chaque lundi, j'envoyais un message pour savoir comment évoluait son dossier. Et puis on l'a rapidement placée ailleurs, loin du premier ghetto qu'elle avait connu. Ça se faisait souvent : on ne pouvait pas garder les pensionnaires indéfiniment, les foyers ne constituaient qu'un habitat de transition pour ces âmes en peine. Après ça, je n'ai plus rien su d'elle : on l'avait envoyée dans le quartier du Bachut.

La vie n'est pas tendre avec certains d'entre nous. J'ai sorti Pari d'un enfer et elle est presque aussitôt retombée dans un autre. Mais plutôt que de s'effondrer, la petite s'est adaptée. Revendre de la klé a fait partie de la solution.

— Si ça se trouve, c'est rien qu'une garce qui cherche la facilité, commente Fred en s'agrippant à la barre de sécurité du métro, bondé même à onze heures passées.

Pour ma part, j'ai le dos collé à l'ouverture. Je manque de trébucher lorsque les portes s'écartent et que la foule s'échappe de la rame. Puis nous rejoignons l'air libre où nous attend le parfum habituel du quartier, aux notes de poubelles calcinées

— La facilité, ça masque presque toujours des difficultés, rétorqué-je.

— Presque.

On s'éloigne de la rue principale pour se faufiler dans une allée plus étroite, envahie de sacs-poubelles. Le bracelet de Fred brille et nous procure une lumière maigrelette, ce qui me fait remarquer la présence de cafards dodus sur les murs. Pari Qasim habite à deux pas d'ici. À deux pas du squat de k-més, aussi. Nous longeons les haies de cancrelats et ressortons à l'autre extrémité de l'allée, qui débouche sur une large cour entourée d'immeubles défraîchis. Les façades, ponctuées de hautes fenêtres rectangulaires, imitent celles des anciens ateliers de canuts lyonnais.

— Allée E, dixième étage, indique mon copilote en tendant la main vers la droite.

Nous nous dirigeons en silence vers l'entrée, traversant la cour où l'on peut reconnaître les vestiges d'une cage aux singes. En ruine, son armature est recouverte de rouille. On est à une époque où les enfants ne s'amuse plus qu'en intérieur, s'ils en ont encore le droit. Je soupire. À côté de l'allée E, un large écran publicitaire, d'un autre temps lui aussi, égaye les lieux en clignotant et en crachotant. Fred me précède tandis que nous pénétrons dans le hall par une porte épaisse dont les gonds grincent outrageusement. Un plafonnier poussiéreux s'illumine et nous dévoile les lieux. De part et d'autre sont alignées des boîtes aux lettres peintes en rouge ; beaucoup sont éventrées. Cela fait bien longtemps que l'on n'utilise plus ces antiquités. L'élévateur – semi-ouvert – ne nous met pas en confiance, mais Fred refuse d'emprunter les escaliers. Avec nos petits soucis cardiaques respectifs, je me range à son avis. Mon collègue demande le dixième étage. Pendant la montée, les portes mécaniques ne se ferment pas complètement et nous avons alors tout loisir de contempler la vétusté de la machinerie. Des petits « ding » archaïques et réguliers marquent le passage à chaque palier.

Une fois au dixième, nous remontons un long couloir aux teintes amarante jusqu'à l'appartement qui nous intéresse. Les appliques murales dispensent une lumière tamisée, et l'atmosphère feutrée des lieux, tout en bois et moquette antibruit, pourrait rappeler les films du siècle passé... si des projections d'affiches pornographiques n'envahissaient pas les murs. Selon les réseaux, madame Qasim logerait au 1024, alors, une fois à proximité du bon numéro, je devance mon partenaire.

— Tu veux bien me prêter ton bracelet, s'il te plaît ?

Fred détache l'objet de son poignet et me le tend. Je l'utilise afin de signaler notre venue, en le passant devant le capteur. Sur la porte, aucune interface ne permet de dialoguer, mais je ne doute pas qu'à l'intérieur un écran ne montre déjà nos visages. J'adresse un sourire avenant à la caméra située au-dessus du chambranle. On finit par déverrouiller le loquet. Un homme aux rides crevassant une peau mate et tachée de vieillesse nous fait alors face.

Sa barbiche, touffue et emmêlée, est accordée aux coloris du turban qui entoure son visage. Il nous lorgne sans mot dire, méfiant ; j'annonce sans détour ce qui m'amène.

— Bonsoir, je cherche Pari. Ou Kalika. Est-ce qu'elle est là ?

— Ça dépend. Tu es qui ? marmonne le vieux.

— Énis. Je suis un ami.

Du fond de l'appartement, une voix jeune et reconnaissable se fait entendre.

— Laisse entrer, *dādā*.

Sans se défaire de son expression de défiance, le grand-père ouvre la porte en grand et s'en va retrouver une chambre attenante, la babouche traînante. Je m'aperçois alors que deux marmots, pas plus haut que trois pommes, sont accrochés à sa tunique et le suivent dans son repaire.

Fred et moi franchissons le palier. Aussitôt, l'atmosphère enfumée nous surprend. Le grand salon qui nous accueille n'est qu'un nuage gorgé de publicités olfactives. Les murs, tapissés de coussins ocre, bordent un épais tatami d'un jaune criard. Tout autour de nous, plusieurs membres d'une même famille, semble-t-il, sont assis là, léthargiques. Le mobilier est sommaire et se limite à une large table basse, occupant le centre de la pièce. Notre arrivée ne dérange personne, aucun ne tourne la tête vers nous. Une femme, la trentaine, allaite un petit dans un coin, dévoilant un sein fatigué. Trois hommes du même âge sont allongés sur le flanc et discutent à voix basse en tirant sur leurs cigares électroniques. Des bambins jouent silencieusement près de deux anciennes qui les épouillent à tour de rôle. Sous une lampe bulle, affalée à l'autre bout de la pièce, Kalika me fixe de ses yeux jaunes avec intensité, pépites dorées et cernées de charbon.

— Ça a l'air d'aller, me salue-t-elle.

— Grâce à toi.

Je brandis le sachet de klé qu'elle m'a laissé. Elle hoche la tête d'un air entendu.

— T'as kiffé, hein ?

— Je me suis souvenu de toi. J'ai vu notre rencontre, dis-je en désignant la jolie cicatrice sur sa gorge.

— Plus que ça. L'eau de *yāda*, tu fais pas que mater, comme si c'était la visio. Tu revis tout.

— Je ne pouvais pas bouger pour autant.

Elle fait une moue délicieuse et réplique en montrant mon œil de verre.

— Mais ça, t'as senti hein ? Le truc en bouillie... Ça a dû être chaud de revivre tout ça. Imagine, t'aurais pu esquiver le *mukka* dans ta face.

— Prendre ce coup t'a peut-être sauvé la vie, rappelle-je. Va savoir. Juste par curiosité, comment est-ce que j'aurais pu l'éviter ?

La dealeuse hausse les épaules.

— Paraît que y'a des vieux qui le font.

Comme Saul du groupe de soutien l'a laissé supposer, il serait possible d'intervenir sur le passé. Je pourrais prévenir Asha pour la K... Les fragrances publicitaires qui s'acharnent à attaquer mes narines ne masquent en rien les autres odeurs stagnantes de la pièce, celle de transpiration en tête de liste.

— Le Bachut, c'est pire que Vaulx-en-Velin, commenté-je.

— Oh non. Mes darons, ici, ils frappaient pas, au moins. Les frères non plus.

— Alors, pourquoi la klé ?

— Parce que je kiffe le *market*, choper le client, tu vois. La klé, c'est le bon filon, ça rapporte un max.

— Je veux retrouver mon amie. Asha.

— Ah..., soupire-t-elle.

La dealeuse, tout en souplesse, s'assoit en tailleur. Sa panoplie de tresses cascade sur ses épaules sportives.

— J'ai payé ma dette.

— J'ai perdu un œil dans l'équation, ce n'était pas franchement équitable...

— Tu respire encore. Fais pas chier.

— Et je t'en suis reconnaissant... Ceci dit, un marché, ça se relance, non ?

Kalika hausse un sourcil interrogateur. Profitant de son attention, je poursuis :

— Pour retrouver Asha, je suis prêt à te sauver la vie une seconde fois.

— Puta, tu fais trop pitié. J'ai plus besoin de toi, *dādā* !
Ma vie à moi, elle va nickel, alors dégage.

Le bébé a fini par s'endormir contre le sein de sa mère ;
les trois gaillards et les vieilles me toisent désormais, l'œil
amorphe.

— Ce n'est pas l'impression que me laisse le décor,
rétorqué-je. Ton petit commerce, il te permet à peine de
survivre. Tu crèches dans la zone et tu n'en sors pas.

Mon interlocutrice serre les dents, tourne la tête, fait
mine de m'ignorer.

— Admettons que je te donne de quoi vivre, à toi et
toute ta smala. De quoi quitter ce bouge et vous mettre à
l'abri pendant des années.

De quoi arrêter de vendre de cette saloperie, surtout.

— Tu me fais trop marrer... T'as que dalle et tu veux *deal*.

— Si tu m'aides à la retrouver, je te file tout ce que j'ai.

Tout.

À côté de moi, je perçois mon ami qui secoue la tête,
perplexe. Il m'interpelle en posant une main sur mon
épaule, alors je m'explique :

— Mes livres, tu te souviens ?

Il ouvre de grands yeux :

— Tu les as vendus ? Tous ?

Je confirme silencieusement et Kalika demande mon
attention :

— *Tout*, ça veut dire quoi ?

Nous y voilà. Je pianote sur le bracelet de Fred, atteins
mes données bancaires, déverrouille les comptes d'épar-
gne. Mon trésor de littérature, que je conservais de façon
pieuse dans mon salon, a été converti en vulgaire mon-
naie via la magie des réseaux. Les premières éditions ont
très vite trouvé preneur et sont parties en quelques minu-
tes ; le reste de ma collection a été acheté aux enchères
par un seul anonyme, dans l'heure qui a suivi. Je pro-
gramme un virement différé pour rembourser à Elijah
mes frais d'hospitalisation. La somme réservée à la dea-
leuse s'affiche sur le petit écran que je tiens dans la paume
de ma main. Un nombre à cinq chiffres. L'ombre d'un
sourire se dessine sur les traits de la jeune femme.

— *Yeh allah !* T'es en train de vendre ton âme, là.

— Je signe avec mon sang, si tu veux. Aide-moi à la retrouver, insiste-je.

— Y'a que la clé qui peut t'aider pour ça. Moi, je peux que dalle. Elle s'est déjà taillée, ta *girlfriend* !

Cette fois, c'est à moi de hausser un sourcil. Puis mon sang ne fait qu'un tour lorsque je comprends ce que ces paroles impliquent. Ma plus grande crainte est devenue réalité.

— Elle...

— *Haan*, acquiesce-t-elle, une coque toute vide.

Je ne veux pas le croire. Pas avant de l'avoir revue de mes propres yeux.

— Où ?

— Au squat.

Je tremble comme une feuille, tant et si bien que Fred me soutient en me tenant par les bras. Je réussis à articuler :

— Amène-moi auprès d'elle.

Comme Kalika ne bouge pas, j'ajoute quelques mots pour la convaincre :

— Asha en face de moi, je transfère la totalité là où bon te semblera. Tu pourras te payer un nouvel avenir, encore plus radieux que celui que te fournit la K. Une offre comme ça, ça ne se refuse pas.

Alors la dealeuse se lève et d'un geste théâtral, accepte le pacte en tendant une main vers moi.

Asha

— Laissez-moi.

— Madame Toersky...

— Je n'ai plus besoin de votre aide. Mon mari, si. À cette heure, il a dû se réveiller et il ne va pas vous trouver près de lui. On vous paye avant tout pour que vous assuriez cette présence, non ?

— Bien entendu, mais...

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne, le coupé-je. Laissez-moi et dépêchez-vous de rentrer. Je vous rejoins dès que j'ai terminé cette visite.

— Je peux vous attendre là, insiste l'aidant. Si vous souhaitez être seule, je peux comprendre.

— Ça n'a rien à voir avec ça. Je m'inquiète pour Franck ! L'homme soupire, mais finit par s'incliner.

— Bon, très bien. À tout à l'heure dans ce cas.

— À tout à l'heure.

Je prends le temps de regarder l'aidant disparaître dans la bouche de métro, puis je me retourne, agrippant d'une main tremblante la grille du portail du centre Klepsydra.

Ce portail, c'est la seule chose qui a été conservée de l'autre réalité. Un repaire de drogués métamorphosé en établissement médicalisé... Quelle ironie. Derrière lui, plus question d'un terrain vague, de boue et de restes de jeux d'enfants. La cour est bétonnée, décorée de verdure artificielle et de luminaires à l'éclairage apaisant. Un garde patiente à côté de l'entrée. L'immeuble n'a plus rien de sombre. Il n'a plus rien d'un squat hideux. Les façades en

ruine ont été troquées contre d'autres, neuves, brillantes, moulées de plexiglas et de métal blanchi.

Mais alors que je franchis l'entrée principale, je m'aperçois que le lieu pue toujours autant la mort. La lumière noire a été délaissée, pourtant les k-més ne sont pas loin. Sur les murs, des réclames pour les gélules couleur safran défilent inlassablement. La musique zen me remplit de nervosité ; je m'attends d'un instant à l'autre à trouver un zombie rampant à mes pieds pour quémander une dose.

Au niveau de la banque d'accueil en forme de goutte d'eau, un buste de Franck préside, orangé comme la klé. Glaçant. Je m'approche d'un jeune secrétaire qui m'adresse alors un sourire enjoué recouvert de paillettes :

— Bonjour, madame. Que puis-je faire pour vous ?

— Je viens rendre visite à un... pensionnaire.

— Certes. Quel nom ?

— Enis, Enis Sahin.

En moins d'une seconde, le brunet dégote l'information dans sa base.

— Oui, chambre MCV5, 42^e étage ! Ce sera la troisième porte sur votre gauche.

— Merci.

Je glisse silencieusement sur les dalles de linoléum. Elles sont tellement lustrées qu'on s'y reflète comme dans un miroir. Je m'engouffre dans le premier ascenseur disponible et partage la montée avec deux autres visiteurs. L'intérieur capitonné me fait frissonner de peur. Je ferme les yeux et respire profondément afin de me détendre. J'ai hâte de revoir Enis. Il est mon seul lien véritable avec mon ancienne vie.

Les portes de l'élévateur s'ouvrent enfin. Devant moi se déroule un long couloir, comme dans mes souvenirs, à ceci près que les propriétaires n'ont cette fois-ci pas lésiné sur la lumière blanche. Les murs sont peints en un vert pastel, le sol imite un parquet en bois de saule. Une musique d'ambiance similaire à celle du hall d'accueil vrille mes tympanes, et l'odeur poivrée qui flotte dans l'air est inquiétante. Le long des cloisons sont disposés des fauteuils bas où sont assises des âmes silencieuses ; des proches dans

l'attente d'une visite, peut-être. Quelques vases décoratifs ponctuent l'espace. Des lithographies abstraites sont accrochées près des chambres ; au-dessous de chaque peinture, un écran indique le numéro et fournit la liste des occupants. Je m'arrête près de la troisième porte à gauche, comme me l'a indiqué le secrétaire. Enis Sahin est noté à l'emplacement B. Je lève mon bracelet vers le capteur afin de signaler mon entrée et accède à la chambre.

L'agencement, ici, est encore plus épuré que dans le couloir. L'ambiance sonore laisse place à un silence polaire. Devant une grande fenêtre au verre opaque, six lits-brancards se côtoient, inoccupés et disposés contre des murs blancs. Trois patients se trouvent dans la chambre. Comme Franck, ils sont piégés dans un fauteuil roulant, reliés par un cathéter à une poche. Leurs paupières sont closes et le liquide transfusé possède une jolie robe orangée.

Je repère tout de suite celui que je suis venue chercher. Ses cheveux sont gominés et coiffés en arrière, ses bras et ses jambes paraissent rachitiques et la peau de ses joues tombe plus que dans mes souvenirs, mais c'est bien lui. Mon cœur se fend à le voir ainsi. Je m'approche doucement de mon ami et m'assois sur le lit, posant une main sur son épaule.

— Enis, murmuré-je, la voix brisée par la tristesse. C'est moi, Asha.

Sa poitrine se soulève à peine. Désabusée, je contemple le contenu de la poche en train de goutter. Je serais bien tentée d'arracher le cathéter, mais qui sait ce qu'un tel sevrage provoquerait chez lui ? Tout à coup, je prends conscience de la vanité de mon entreprise. Même s'il se réveillait, cet Enis-là ne me reconnaîtrait pas. Dans cette réalité, cela fait des années que nous sommes redevenus des inconnus.

La porte s'ouvre et une jeune aide-soignante pénètre dans le dortoir, une poche de clé à la main. Sa vue ravive mes frissons.

— *Namaskar*, m'adresse-t-elle, un sourire poli sur son visage de déesse.

Kalika ! Que fait-elle ici ? Je la regarde qui s'affaire près de l'un des deux autres patients, le geste toujours aussi gracieux et calculé. Elle remplace patiemment la poche terminée, vérifie le positionnement du cathéter, redresse un menton affaissé. Ses méchantes cicatrices sont toujours là, mais le tatouage sur son poignet a disparu. C'est étrange de la croiser ici en blouse médicale. Son travail terminé, elle tourne ses yeux jaunes vers moi :

— Vous connaissez monsieur Sahin ?

— C'est un ami de longue date.

— Pour moi aussi. C'est grâce à lui si je suis encore en vie aujourd'hui, avoue-t-elle en désignant la méchante balafre au niveau de sa gorge.

Je reste coi devant la révélation.

— Alors je suis contente d'être là pour lui, vous voyez ? continue la jeune femme, tout en vérifiant l'écoulement de la solution de klé dans le cathéter d'Enis.

L'aider... en l'emmurant dans son passé ? Mes joues ne tremblent plus de peur, mais de colère. Je tâche néanmoins de garder une certaine contenance afin de poser des questions. Je ne comprends toujours pas comment l'eau de *yāda* peut être utilisée dans une structure de soins. Rencontrer mon ancienne dealeuse dans ces murs ajoute une couche à mon désarroi.

— Vous travaillez là depuis longtemps ?

— Ça doit faire cinq ans, à peu près.

— On m'a dit qu'il existait depuis vingt-cinq ans...

— Le centre K ? Oh oui, au moins ! J'étais toute petite quand ils l'ont ouvert.

— Mais la... l'eau de... enfin je veux dire, la klé, elle ne provoque pas de dépendance chez les patients ?

— Vous savez, les gens dont on s'occupe ici sont très touchés par leur maladie, affirme *Kalika*. Ils souffriraient énormément sans ce traitement. Et puis au moment d'instaurer la loi Toersky pour la légalisation de cette molécule et son utilisation en soins palliatifs, beaucoup d'études préalables ont été réalisées. Ils ont sans doute conclu que les bénéfiques engendrés étaient plus importants que les inconvénients.

La loi Toersky. Franck est vraiment à l'origine de cette situation. Non, pire encore, il faut se rendre à l'évidence. C'est toi, Asha, toi seule qui as provoqué cette réalité. Sans ton intervention, Franck n'aurait pas survécu et rien de tout cela n'aurait existé.

— Je vous laisse, j'ai d'autres patients à visiter, explique la déesse en quittant les lieux.

C'est cela, va donc t'occuper d'autres k-més. J'ai un mal fou à retenir mes larmes ; ce n'est absolument pas le moment de s'apitoyer. Je suis responsable, c'est à moi de réparer. Je l'ai fait une fois, je peux le refaire ! Revenir en arrière, tout changer à nouveau. Tant pis pour Franck, tant pis pour cette musique et cette vie-là !

Sans perdre de temps, je me dirige vers le patient pour lequel Kalika a remplacé la perfusion. Je fais glisser mes mains sur la tubulure, du bras jusqu'à la poche de soluté, et je tire d'un coup sec en pinçant l'extrémité par lequel la drogue risque de s'écouler. Ce n'est pas par terre qu'elle doit terminer, mais dans mes yeux et ma bouche.

Je m'allonge à demi sur le lit près d'Enis.

— À bientôt, lui lancé-je.

Je noie mon visage sous l'eau de *yāda*, en repensant à cette soirée où l'on s'est rencontrés. Tout changer, tout recommencer... La déferlante de glace emprisonne déjà le présent. La mélodie safranée ne tarde pas à m'emporter.

Enis

L'averse a démarré peu après qu'on a quitté le logement de Kalika. La dealeuse nous guide d'un pas vif jusqu'à son antre, là où s'entassent les âmes converties à la drogue. On arrive trempés comme des soupes devant le portail sécurisé du squat. Fred est essoufflé. Quant à moi, je n'en mène pas large, non plus : ma douleur au bras s'est réveillée.

Je jette un œil à Fred. Il a le visage rougi par l'effort, on dirait qu'il est à deux doigts d'implorer, mais il refuse de m'abandonner et je lui en suis reconnaissant.

D'une pression discrète sur son poignet, la jeune femme ouvre le chemin. Le portail bien huilé glisse sur ses rails et la route nous est offerte. Rien n'a changé depuis ma dernière visite. Au terrain de gadoue succède un intérieur sombre et humide, rehaussé de lumière noire. Kalika nous fait monter dans l'ascenseur, appuie sur le bouton au symbole hindou. Depuis qu'on a quitté l'appartement où elle vit, elle n'a pas prononcé un seul mot. Elle conserve une mine fermée. Seuls ses yeux d'or et ses sourcils froncés reflètent une certaine anxiété. Je la soupçonne de redouter le spectacle qui se prépare, de se murer derrière un écran de dureté. C'est une chose de faire tout ce que vous pouvez pour survivre dans un monde violent ; c'en est une autre d'être confronté directement aux dommages que vous provoquez. Un peu comme si on vous demandait tout à coup de vous soucier des conséquences de vos actes, alors que vous aviez pris l'habitude de les ignorer.

L'ascenseur s'ouvre sur un corridor. L'atmosphère humide et glauque nous enrobe. Les grattements et les râles sont toujours présents ; j'essaie de me concentrer sur le bruit de mes pas pour faire abstraction de tout le reste. Je ne veux pas encore imaginer ce qui m'attend. La dealuse passe devant les trois premières chambres sans s'arrêter. Collé à moi, je sens Fred frissonner de dégoût tandis que son regard s'attarde sur les lieux. Il a une meilleure vue que moi et doit distinguer chaque détail de cet enfer.

Arrivée à la quatrième salle, Kalika se poste devant l'entrée. Elle me fixe de ses yeux jaunes puis, du menton, me désigne quelque chose à l'intérieur.

Quelque chose, ou plutôt quelqu'un.

D'abord, je ne vois rien. Je place le bracelet de Fred à hauteur de visage et active la torche. Je ne peux alors refréner un cri d'épouvante. Asha se tient là, en position du fœtus, la tête reposant au sol et les bras ballants, au centre de la pièce. Sa tunique n'a plus une parcelle de blanc ; c'est un mélange de gris et de brun, déchiré par endroits. Les cheveux encore nattés de mon amie ont blanchi précocement et sa peau, désormais pâle comme la mort, ressemble à une enveloppe vidée de son contenu.

Je m'agenouille devant elle et prends son visage entre mes mains. Elle a la douceur de la soie malgré les crevasses du temps et des larmes. Quel gâchis. Ses paupières sont closes et je me refuse à les soulever pour voir ce qu'il y a derrière. Deux grands trous vides, peut-être. Une absence de vie, sans aucun doute. Au niveau du cou, il n'y a aucun poul.

— Oh, Asha...

J'aimerais tant croire ce que Saul a insinué sur ces coquilles. Peut-être qu'Asha a rejoint une autre vie et qu'elle y est plus heureuse qu'ici ?

Mais non, inutile de se faire des illusions. Je suis arrivé trop tard, bien trop tard. J'ai aussi surestimé sa force, son envie de croire à un futur ; elle y avait renoncé depuis longtemps et bien sûr, elle n'en a rien dit. Elle s'est juste arrangée pour le dissimuler. Ou plutôt, j'ai été incapable

de le voir. Le passé est toujours plus attirant pour ceux et celles qui ont abandonné tout espoir d'un avenir... Je m'en veux de ne pas l'avoir compris plus tôt. Pourtant, il me reste encore une chance, une minuscule chance. Si je suis là, c'est parce que je suis décidé à la saisir. Je veux garder un souvenir heureux d'elle et adienne que pourra !

Les yeux embués de larmes, je me tourne vers la dealeuse :

— J'ai une ultime demande.

— Quoi ?

— Une dose de klé. Rien qu'une seule et j'active le transfert de fonds.

Kalika soupire lourdement. J'ajoute :

— Tu n'as qu'à te dire que c'est ce qui remboursera ma prothèse oculaire, avec vingt ans d'écart. Je suis sympa, je ne te demande pas d'intérêts.

Sans relever ma plaisanterie, elle glisse une main dans l'une des poches de sa saharienne et en ressort un sachet rempli de gélules orangées. Elle en pioche deux qu'elle dépose délicatement à mes pieds.

— Tu perces et tu verses tout dans l'œil. *Aba*, crache le *dhana*, ordonne-t-elle.

Obéissant, je tends le poignet et le mets en contact avec le sien. Le transfert effectué, je rends le bracelet à mon collègue et ramasse la drogue.

— Il perce et il verse ? s'étonne Fred.

— *Haan*, confirme la dealeuse. Plus rapide. Plus fort.

Je hoche la tête en signe d'assentiment, puis je concentre à nouveau mon attention sur Asha. Plus rien ne compte à l'exception de cette nuit où nous nous sommes rencontrés. Pourvu que la klé me laisse te revoir vivante, vibrante, une dernière fois. Peut-être me laissera-t-elle te prévenir du danger qui te guette.

Asha

Revoilà la tête qui tourne, les bouffées de chaleur étouffante, la douceur hivernale en provenance des manteaux au-dessus de moi, la poussière sous mes fesses, le nu-jazz plein les oreilles... C'est la mémorable soirée qui recommence.

Mais cette fois, je ne change rien au passé.

Je hoquette et le ti-punch signale sa présence appuyée dans mon estomac. Je reconnais ce solo de trompette, encore quelques mesures endiablées et... Oui, ça y est, la poignée du placard remue ! Enis, je suis là ! Je n'ai pas bougé, ou plutôt je suis revenue, après une absence d'un demi-siècle ou presque, mais me voici. La carte bancaire fait son apparition, le petit malin fait jouer le mécanisme de façon experte et la porte s'ouvre enfin. Mon ami cherche sa veste alors je lève un bras et ris sous cape de le faire sursauter à nouveau.

— Tiens, tiens ! On trouve de drôles de choses dans les penderies, à notre époque !

— C'est entrée libre, il y a encore de la place, la musique est pas mauvaise... l'alcool non plus.

— Parce qu'il y a un bar, là-dedans ?

J'agite la bouteille et il s'accroupit. Ses mouvements sont assez lents et maladroits, lui aussi a déjà quelques grammes dans le sang.

— Du rhum ?

— Arrangé. Excellent.

J'ai le tournis, pourtant tout va bien, le script de ce moment est respecté, les mots sortent de ma bouche sans trop d'effort à fournir.

— Je veux bien te croire, vu ce qu'il en reste...

Enis vient se coller à moi, contre le mur et jambes croisées, son smartphone posé devant nous, la lampe à pleine puissance. Il me tend une main en guise d'introduction tardive. Dans l'iris de ses yeux noisette, un étrange voile orangé s'installe. Ma jeune version hausse un sourcil. Enis reprend la parole :

— Salut, Asha.

J'ouvre la bouche de stupéfaction. Ma tête est prête à implorer ! Je place deux index sur mes tempes et les masse doucement. Qu'est-ce qui se passe ? Le script part en vrille !

— Qu... quoi ? bégayé-je, perdue.

Mon ami m'agrippe les épaules d'un geste mal assuré, incertain. Il peine à contrôler ses bras, on dirait.

— C'est moi, Enis.

— Enis...

— Je viens du futur.

Mon double éclate d'un rire franc, que j'interromps brutalement cinq secondes plus tard. Moi aussi, j'ai cette fois du mal à garder le contrôle.

— Co... comment ?

— La K.

Enis fronce les sourcils et gémit. Quand il relève le menton vers moi, il regarde ses mains posées sur mes épaules, un peu comme s'il découvrirait une scène inédite.

— Euh..., hésite-t-il. On ne s'est pas présentés, je crois ?

— Mais si, Enis ! C'est moi, Asha, tu as déjà oublié ? On se connaît, tu viens du futur et moi aussi, et... oh, et puis flûte.

Je prends son visage entre mes mains et je l'embrasse sur le nez, les joues, glisse sur ses lèvres qu'il garde entrouvertes sous le coup de la surprise. Tant pis, je prends un peu d'avance sur le scénario. Il a besoin d'un électrochoc.

Il finit par me répondre en me rendant mes baisers, mais je ne sais pas encore à qui j'ai affaire. Celui de 2044 ou de

2092 ? À l'extérieur de notre refuge, le tempo musical s'accélère, la guitare s'affole, nos langues se font plus empressées... Le temps s'échappe un instant, je me laisse porter par la douce mélodie de ses gestes. Ses fines phalanges courent le long de mon dos, dessinent la courbe de mes reins, me serrent contre lui, puis elles se figent, crispées.

— Attends, Asha, attends, souffle-t-il.

Je cherche à plonger mon regard dans le sien, mais il me fuit. Je surprends le voile safran : la clé est toujours là ! Elle me fait l'effet de nous espionner, d'être à l'affût du moindre avenir ; pourtant sans elle, nous ne serions pas là, lui et moi dans les bras l'un de l'autre. Je n'ai pas à la craindre, c'est une alliée. Enis donne l'impression de faire des efforts surhumains pour rester alerte :

— J'ai quelque chose à te dire, chuchote-t-il, et je veux que tu m'écoutes, c'est important. Un jour lointain, très lointain, tu vas recevoir la visite d'une... d'une jeune femme, Kalika, qui va vouloir te refourguer de la drogue. Enfin, peu importe qui ce sera. Cette drogue, on l'appelle la K, ou la clé, ou bien « l'eau de *yāda* », elle n'existe pas encore, mais elle est très dangereuse, c'est une... drogue dure, si tu en consommes, tu...

Je l'arrête, posant mes doigts sur ses lèvres frémissantes.

— Ne t'inquiète pas, Enis.

— Mais si ! Tu ne comprends pas, tu... tu vas prendre de cette chose et moi, comme un idiot, je ne réagirai pas à temps et...

— Chut ! J'entends quelqu'un qui vient.

Franck arrache presque la porte de la penderie, récupère sa veste ; ses yeux troublés par le spray et la boisson tombent sur nous.

— Asha ? Qu'est-ce que tu fiches là-dedans ? Viens, on s'en va.

Le moment crucial que j'attendais. Enis se relève et tend un bras pour que je fasse de même en titubant.

— Qui c'est, ce mec ?

— Enis, répond mon ami. Franck, c'est ça ?

Comme prévu, Franck ignore Enis, m'observe sans un mot et la scène se répète : il me tire par le bras, sa sœur et

moi râtons, Enis s'interpose et reçoit une jolie beigne qui l'envoie au tapis. À revivre cela une troisième fois après toute une vie passée avec Franck, je ne ressens plus aucune sympathie pour lui, ne lui trouve plus aucune excuse valable pour son attitude. Je me contente d'un :

— Je ne rentre pas.

... pendant qu'il fouille les poches de sa veste et retrouve ses clefs de moto. Il les fait tomber au sol, mais cette fois, je ne bouge pas d'un iota. Il peste et ramasse laborieusement le trousseau.

— Viens ! grogne-t-il. Charles nous attend en centre-ville, et après on rejoint Carrie et Tess.

— T'as pas besoin de moi pour te défoncer encore plus. Je reste là, dis-je en reculant d'un pas. Laura, tu pourras me ramener ?

— Adrien, un ami à moi, habite vers chez toi : ça devrait pas le déranger de te ramener. Ou alors, tu peux dormir ici.

Haut-le-cœur en entendant ce nom-là.

— Ça me va.

Je me tourne vers son frère et ajoute :

— On se voit demain, quand tu seras en état de parler.

Je me rends compte que ce sont sans doute les dernières paroles que j'échange avec Franck. Je fais volte-face, ferme les paupières un instant, puis je respire un grand coup et file vers les escaliers en courant. Je me réfugie de nouveau dans la salle de bains à l'étage. À la fois tremblante de nervosité et bouillonnante, je passe la tête sous l'eau. Mes fringues finissent à moitié trempées, mais je m'en fiche. Je me laisse glisser contre le mur frais, émotionnellement vannée.

C'est terminé.

J'ai fait ce qu'il fallait.

Je vais retrouver ma vie d'antan, celle que j'ai en partie composée avec Adrien, Sybil et Cassie. Avec ses hauts et ses bas, ses fausses notes, mais aussi ses chœurs joyeux. La seule vie qui me convient, parce que... parce qu'Enis est là, au bout du chemin.

On tape à la porte. Mon visage se pare d'un large sourire. On recommence et la porte s'entrouvre. Enis apparaît, la joue amochée par le méchant coup qu'il vient de

recevoir. Il entre, referme derrière lui et s'assoit à côté de moi, les genoux sous le menton, boudeur. Son air renfrogné m'arrache un petit rire.

— Tu ne peux pas savoir combien je suis contente de te voir.

Ma gaieté sincère finit par avoir raison de lui.

— Asha, dit-il doucement, promets-moi que tu ne toucheras pas à la K. Jamais.

— Ce serait changer le futur et il y a... longtemps, tu m'as dit toi-même que ce n'était pas une bonne idée. Les répercussions sur la suite, *et cætera*.

— Oh, la barbe ! Promets-le-moi, l'Indienne !

Je soupire et consens.

— Je ne veux pas que... tu te perdes. Plus que tout, même si c'est très égoïste, je ne veux pas *te* perdre, ajoute-t-il.

— C'est promis.

— Alors dis-le.

— *Ācchā* ! Je ne toucherai pas à la klé.

— Bien.

— Dis, je crois bien que je ne t'avais jamais vu aussi sérieux !

— C'est embêtant ?

— Non... surprenant. Et plutôt charmant, en fait, minaudé-je.

— Profites-en, ça n'arrive que durant les voyages dans le temps.

À la teinte noisette de ses iris, la klé se mélange tendrement, mais la force de l'orangé a diminué depuis tout à l'heure. Combien de minutes nous reste-t-il ensemble, dans ce passé ? Je hausse les épaules. De toute façon, on se retrouvera au présent, après le trip. Il n'empêche que là, tout de suite, il y a comme un goût d'inachevé.

J'attrape une de ses mains et joue avec ses doigts, qu'Enis finit par glisser dans ma chevelure dénouée. Dans ses yeux, j'entrevois l'eau de *yāda*, mais pas seulement...

— Pourquoi tu es trempée, au juste ? dit-il, tout en déposant quelques baisers dans mon cou.

— La drogue... elle a un impact sur ma température corporelle. Je crevais de chaud.

— Mais tu frissonnes, là.

— Oui, mais ça, ça n'a rien à voir avec la klé !

Je le sens sourire tandis qu'il me mordille une oreille. Une fois de plus, j'occulte tout et tout le monde. L'Inde est loin, maman aussi, Franck est parti, Adrien et les jumelles ne sont pas encore là... Au fond de moi, je sais que je ne peux pas remercier l'eau de *yāda* pour tout ça. Pas uniquement. Cette fois, elle n'est pas seule à intervenir. Cette fois, Enis joue un rôle important. Il estompe les regrets et efface la nostalgie inhérente à mes multiples existences. Il réchauffe mon cœur et mon âme meurtris par le temps. Il incarne la mélodie d'un bonheur potentiel. Alors pourquoi attendre le retour en 2092 pour en profiter pleinement ?

— Oui, pourquoi..., chuchoté-je.

— Hmm ?

Il a le nez perdu au milieu de ma crinière chocolatée.

— Je me disais, puisqu'on recommence tout, qu'on pourrait...

— Quoi ?

Reproduire la même erreur que durant mon premier retour ? Bouleverser ma vie à nouveau ? Qu'est-ce qui m'assure que ce choix sera meilleur que le précédent, celui de sauver Franck ? Et Adrien, et Sybil, et Cassie : je ferai de nouveau une croix sur eux... Il serait peut-être préférable que je m'en tienne à mon plan initial. Je me mords les lèvres d'indécision.

Enis a interrompu ses caresses ; il attend que je termine ma phrase et puis finalement, il la poursuit à ma place :

— ...aller chez moi pour dégoter quelque chose de plus douillet qu'un parquet ?

Soulagée de déléguer la responsabilité du choix, je hoche énergiquement la tête et son rire résonne dans la petite pièce d'eau.

En descendant les escaliers, je salue brièvement Laura et nous quittons la maison, Enis et moi, bras dessus, bras dessous. Nous marchons le long du trottoir lumineux, sous une éclipse lunaire dont la coloration me rappelle la

klé. Pendant ce temps, Franck fonce inexorablement dans un ravin, et Laura présente Adrien à quelqu'un d'autre que moi. La partition emprunte une nouvelle direction, encore. À la seule différence que cette fois, je me fais la promesse de jouer le morceau à quatre mains, du début à la fin.

Coda

Asha

Les notes de la klé vibrent dans le lointain.

Allongée sur les marches de l'ancienne Fosse aux Ours rive gauche du Rhône, je me trouve dans les bras d'un Enis endormi. Les fauves sont partis depuis longtemps... Ici et maintenant, tout est immobile et silencieux. Non loin de nous, une fontaine est éteinte, morte. Au-dessus du fleuve, le soleil se couche dans une myriade d'explosions safranées ; il me remémore d'où je viens et ce qui m'a conduit ici.

Le choc est violent. Je me souviens : l'eau de *yāda*, la klé, les vies entières, trois pour être exacte. Trois, c'est trop, beaucoup trop. Mes yeux répondent par des larmes à la lumière du soir. Ma peau brûle de chaud et de froid, mes oreilles et mon nez sont brouillés par un millier de souvenirs qui ont existé et qui ne sont plus. J'ai envie de hurler, alors j'ouvre la bouche, mais aucun son ne veut en sortir.

Recroqueville-toi, petite Asha, vieille Asha, si vieille de toutes tes vies... Balance-toi, avant, arrière, arrière, avant, laisse-toi aller, toi qui es la proie de tes multiples passés. Tu tressailles, tu souffres ? Pourtant, tu as eu trois partitions pour te contenter et t'enrichir. Que te faut-il de plus ?

Je tends une paume tremblante vers celui qui incarne désormais mon présent et tâte son bras droit, un peu mollement. Enis me semble si frêle... Et moi, je suis à bout. Cette fois, nous avons joué une partition complète, lui et moi, au détriment de toutes les autres mélodies possibles.

Le souvenir de mes deux précédentes vies m'étouffe. Elles me hurlent sans cesse les images, les sons de ce que j'aurais pu avoir et que je n'aurai jamais, jamais plus. Je suffoque et en même temps, je grelotte. Mes épaules sont nues et glacées, mais je transpire à grosses gouttes. Satanée nostalgie, elle aura ma peau.

Je baisse la tête vers Enis ; il s'est réveillé et me sourit.

— Le ciel est splendide, fait-il.

À quoi bon lui répondre ? Je ferme les paupières, me bouche les oreilles ; les réminiscences se poursuivent avec hargne. Adrien se met à rire puis à cracher du sang ; Sybil quitte sa chambre d'adolescente en claquant la porte ; Frank me fait l'amour sur le sol en damier opulent de notre chambre ; Maman me demande de l'argent alors que je n'en ai plus ; Enis me présente Pari, l'enfant qu'il veut que l'on adopte tous les deux.

— Trop, c'est trop de..., commencé-je, tremblante.

Enis se rapproche et me prend dans ses bras.

— Tout va bien. On a dû s'assoupir et tu as dû faire un cauchemar.

Il ne comprend pas, il ne comprend rien. Pourtant, lui aussi a eu plusieurs vies... il devrait au moins se rendre compte de ce qui se passe. Oui, c'est un cauchemar, mais ça n'a rien d'une illusion. Je suis à l'étroit, mon esprit pousse les parois de mon crâne et veut s'en échapper. Les souvenirs prennent trop de place et en plus de ça, de nouveaux regrets sont venus s'ajouter aux premiers déjà installés. Ils me blessent, tel un champ de ronces qui refuse de flétrir... Je m'y enfonce, je vais m'y perdre. Enis, ne m'abandonne pas ! Retournons une nouvelle fois en arrière, je t'en supplie ! Ramène-moi là où tout a commencé, que je choisisse une autre musique ou bien... que je retrouve Adrien.

Au lieu d'un appel à l'aide, ma gorge se resserre de plus en plus ; je parviens seulement à sangloter :

— C'est la fois de trop.

— Comment ça ?

— Je suis désolée...

— Mais pourquoi ? s'étonne Enis.

— Pour t'avoir entraîné avec moi.

— Sur ce quai ?

— Sur cette vie...

Je n'ai pas la force d'en dire plus. Les ronces glacées meurtrissent ma chair et mes nerfs. Je ne contrôle plus mes mouvements, les tremblements se font convulsions, je ne pense plus qu'à mordre ma langue pour ne pas l'avaler. Tout devient ambré autour de moi, la clé me fait un ultime pied de nez. Devant moi sourit Franck, ou bien Enis, ou bien Adrien, je ne sais plus, tout est couleur de *yāda*, tout se mélange. Plus bas, près d'une péniche abandonnée, les spectres de mes jumelles virevoltent, tournent et dansent encore sur un air fredonné par ma mère. Leurs chants se mêlent et s'emmêlent, s'assourdissent, s'estompent et m'étourdissent.

— Tu ne m'as pas entraîné, Asha... c'est moi qui t'ai suivi, murmure Enis.

Le soleil disparaît derrière l'horizon d'immeubles, emportant définitivement ma musique avec lui.

Enis

Alors qu'Asha s'éteint tout contre moi dans la Fosse aux Ours, je me souviens d'un moment de notre vie à deux, l'un de ceux qui comptent.

Dans les rues de Bhopal, la vie est un tumulte sans fin.

Asha me tire par la main entre les cabs, les vélos, les bus *tata* vieux d'un siècle au moins, les cabots et les gens. Perchés sur des câbles, des singes font ce qu'ils savent faire de mieux, en véritables funambules. Je reste près d'elle et me laisse absorber par le tourbillon de bruits et d'odeurs. Quand elle jette un œil vers moi, le sourire est sur ses lèvres et dans son regard. La joie de retrouver son Inde chérie se lit sur son visage. Ce voyage, Asha l'attendait depuis des années, une éternité ! Durant cette vie, nous avons économisé afin de corriger ce manque. Peu importait la distance qu'il nous faudrait parcourir pour le combler ; j'avais décidé de la suivre jusqu'au bout du monde si cela pouvait la rendre heureuse.

Mon Indienne se faufile dans la ruelle suivante, son sari vert et or brillant sous le soleil doux du matin. Elle a natté sa chevelure « comme avant », m'avait-elle expliqué, comme quand elle était plus jeune et que sa mère ou sa nourrice s'en chargeait pour elle. Je me rappelle, elle avait proposé à sa mère de nous accompagner pour ce voyage ; celle-ci avait décliné l'offre, ne se sentant déjà plus capable de faire tant de kilomètres sans souffrir de la fatigue, de la chaleur et de la vieillesse.

On arrive à proximité d'une large étendue d'eau aux abords verdoyants ; le quai qui la surplombe est aussi chargé que la rue qu'on vient de quitter. Des milliers de parfums embaument l'air et mes narines demandent grâce ! Poivres et épices en tout genre, fruits où les mouches s'entassent, sueur et moiteur, insectes et poissons frits ou séchés, tissus peints au henné, tapis et vêtements en laine de yak, encens et thés bouillants, *naan* et *daal* fumants... Asha me fait traverser un marché comme on n'en trouve plus en France ; elle est aux anges.

Côté rivière, des vendeurs, étals sur roues, tentent d'attirer notre attention à grand renfort de gestes et de paroles dont je ne saisis pas un traître mot. Sur ma droite, une enceinte de brique cuite et deux immenses minarets nous contemplent. Je peux aussi apercevoir des coupoles énormes en forme de bulbe, nacrées, resplendissantes sous les feux de l'astre du jour. Certains pans du mur sont sévèrement fissurés, d'autres ont subi une décoloration franche. Des motifs ont été effacés ou ont été remplacés par des tags ; près du sol on devine des traces de gravures, exécutées à la va-vite. Cette enceinte renferme un ancien bâtiment religieux ; elle a traversé les âges et sert de témoin pour l'histoire, toutes les histoires, que celles-ci soient grandes ou petites.

Asha a allongé le pas ; on abandonne la zone commerçante, mais les bruits et les odeurs ne désemplissent pas. La foule est à pied, à scooter, à bicyclette. Dans cette nouvelle allée, plus large que la précédente, on est assaillis par des explosions de couleurs. Les fuchsia, les jaunes et les verts recouvrent tout : visages, tuniques, bâches, véhicules, façades. De l'amont, les sitars et les tambours se font entendre, on dirait un jour de carnaval. Je m'attends d'une seconde à l'autre à ce que des danseurs envahissent le bitume pour une chorégraphie endiablée, comme en plein film bollywoodien ! Les gens se jettent de la poudre teintée sur le corps, mais surtout sur ceux qui les entourent. C'est la fête de la Holi, m'avait expliqué Asha pendant le voyage. Elle avait absolument voulu que l'on arrive en Inde à cette période de l'année, qui tombait en même temps que son anniversaire.

Elle se retourne soudain et mon torse reçoit une pleine poignée de poudre orangée. Asha en rit à gorge déployée et ses yeux pétillent lorsqu'elle crie :

— *Bura na mano, Holé hai !*

Des mots comme une formule magique. Elle attrape ma main avec fougue et m'entraîne plus avant.

— J'espère qu'il sera chez lui, me confie-t-elle à l'oreille, guillerette.

Elle parle d'un ami d'enfance. Peu de temps avant notre départ, elle l'avait retrouvé sur les réseaux et prévenu de notre venue à Bhopal.

On se balade encore de longues minutes au milieu des couleurs et des gens ; j'ai le cœur léger, aussi léger que la poudre colorée et les parfums flottant dans l'air. Rue après rue, on progresse dans la vieille ville jusqu'à atteindre un chemin bordé de palmiers hauts et de maisonnées de pierre rose. La musique se fait plus lointaine, mais le bruit de la masse urbaine, mouvante, vivante, refuse, lui, de se tarir... Asha n'a jamais apprécié le silence et le calme autour d'elle, elle est à l'image de son pays natal ! Tout en continuant d'avancer, elle me désigne l'une des demeures sur le trottoir opposé :

— C'était là que j'habitais, petite, et lui... la maison d'en face.

Malgré l'encombrement du trottoir, sa démarche est fluide et sautillante ; j'imagine alors une petite fille faisant la même chose, presque trente ans plus tôt.

Asha s'approche de la maison en question puis colle son nez à la baie vitrée. Aucun rideau ne vient gêner son inspection ; elle se met alors à taper au carreau et à faire des grimaces. De l'autre côté de la vitre, des enfants et un homme au teint mat la saluent.

— C'est lui, c'est Abhidi ! s'extasie-t-elle.

La porte d'entrée s'ouvre peu de temps après et Abhidi apparaît sur le seuil, ses doigts lissant une moustache fine sous un nez bombé. À son bras gauche se relaient trois gamins légèrement chahuteurs. Il les réprimande d'un signe et accueille Asha en tendant les mains vers elle. Les retrouvailles se font avec une certaine retenue, mais je ne

peux ignorer les larmes de mon Indienne ; des larmes de joie. Notre hôte nous guide jusqu'au salon où patiente le reste de sa famille, qui est nombreuse. Il y a au moins trois ou quatre générations dans la même pièce ! Une table basse présente tout un tas de pâtisseries et de fruits secs. Au centre attend un gâteau indien, le *halwa* ; le sourire d'Asha, déjà immense, s'élargit encore un peu plus.

Faisant fi des us et coutumes, je pose mes lèvres sur les siennes et la sens rougir sous les exclamations de nos hôtes. Elle a le goût de la coriandre et le parfum de la cannelle.

C'est cette image-là que je voulais retenir d'Asha. Mission accomplie.

Il est temps de refermer le livre car mon cœur malade s'emballe pour de bon. Dans cette scène à Bhopal, je lui souris et l'embrasse ; sur cette berge du Rhône au couchant irréel, je fais la même chose une dernière fois et m'étends auprès d'elle. L'infarctus envahit mon cœur comme le crépuscule envahit la cité, mais je suis avec elle.

Épilogue

Pari Sahin, vice-présidente de la Commission en charge de la santé et des affaires sociales au Parlement eurasiatique depuis 2089, vient de remettre un rapport édifiant et controversé sur les conditions de vie des personnes âgées en France. Entretien avec une humaniste militante de longue date.

Madame Sahin, merci d'être avec nous aujourd'hui. Votre rapport d'étude sur les conditions de vie des personnes de plus de 65 ans vient d'être rendu officiel par le Parlement eurasiatique et a fait grand bruit. Certains ont mis en doute vos résultats, vous accusant, je cite, « d'extrapolation ou d'interprétation biaisée ». Comment expliquez-vous ces propos ?

Vous savez, je m'attendais à ce genre de réactions. En laissant mourir ses vieux, la société croit se délester d'un poids alors qu'elle ne fait que se tirer une balle dans le pied. Que ce soit au Parlement eurasiatique ou en France, la stratégie de l'autruche est reine, *a fortiori* lorsque l'on attire l'attention sur le fait qu'un autre choix est possible.

Que voulez-vous dire ?

Je veux dire que les plus de 65 ans représentent plus du tiers de notre population et qu'ils doivent être considérés comme autre chose qu'un handicap. La situation

économique et financière est fragile et, au lieu de s'appuyer sur eux, on préfère les enterrer.

Chaque jour, des personnes âgées meurent par centaines, dans nos maisons de départ ou dans les rues, à cause de la détresse dans laquelle elles sont plongées. Sur les 15 493 personnes interrogées durant l'enquête, 56 % d'entre elles ont expliqué avoir désiré « mettre fin à leurs jours » plus de trois fois au cours des six derniers mois, de quelque façon que ce soit. 42 % ont expliqué avoir déjà eu recours à des stupéfiants pour s'évader de leur quotidien ; moins de 2 % de leurs proches se sont dits au courant de cette consommation, souvent discrète. Ces produits stupéfiants qui, pour rappel, intègrent des substances comme la K.

Des mesures pourraient être prises afin d'enrayer ce phénomène si la société et ses dirigeants prenaient conscience de la force vive que constituent ces populations.

Vous avez consacré un chapitre important à cette fameuse drogue, la Klé ou Klepsydra. Est-ce que son étude a été le point de départ de votre travail ?

Non. Vous savez, je suis née et ai grandi dans un ghetto où les dealers faisaient la loi ; si mon père adoptif [*Enis Sabin, décédé en avril dernier, N.D.L.R.*] ne m'en avait pas éloignée, j'aurais connu un autre destin, plus sombre ou plus funeste. Je serais sans doute morte au détour d'une rue, mais il m'a sauvée [*Pari Sabin désigne sa cicatrice à la gorge, N.D.L.R.*] et surtout, il m'a montré que de meilleurs chemins existaient. J'ai suivi son exemple ; le désespoir que j'ai décelé chez les personnes âgées, durant mon engagement bénévole, m'a amenée à m'intéresser plus profondément à leurs quotidiens. Adolescente, j'ai voulu comprendre ce qui causait la dégradation de leurs conditions de vie et trouver des solutions pour pallier cela. Mon père a longtemps travaillé comme éducateur et a beaucoup aidé les autres, à son échelle. Je voulais et je veux faire plus.

Que pensez-vous de cette K, qui fait actuellement des ravages parmi les populations âgées eurasiennes ?

L'augmentation du trafic de Klepsydra ces deux dernières années n'est qu'un symptôme parmi d'autres, mais il est clairement l'un des plus alarmants ; cette substance fait partie de la famille des chronocomposés qui attirent le consommateur dans son propre passé, pour ensuite l'y enfermer. Le retour à la réalité est violent. La stratégie anti-K menée actuellement par l'AEDT [*Agence eurasienne contre les drogues et les toxicomanies, N.D.L.R.*] n'est basée que sur quelques campagnes d'affichage et une pénalisation de la vente ; elle me paraît inappropriée et faible, compte tenu de l'ampleur du phénomène.

Votre rapport formule dans sa dernière partie un certain nombre de préconisations et de recommandations à destination des décideurs, notamment concernant la lutte contre la K : selon vous, plus de moyens financiers sont nécessaires.

Oui, des moyens financiers, mais surtout des moyens humains. Il est urgent de mettre en œuvre des stratégies de prévention secondaire et tertiaire qui prennent en compte les véritables déclencheurs de la détresse de nos aîeuls. Cela passe avant tout par une lutte contre l'isolement social, le développement d'infrastructures d'accueil et de vie au cœur de la cité, un travail collectif sur les mémoires individuelles. La société ne doit plus délaissier les plus âgés, elle a besoin d'eux ; elle doit leur montrer qu'un avenir existe encore et qu'ils en font partie.

Propos recueillis par Mathilda Toersky, en exclusivité pour Le Monde, 28 juin 2002.

Remerciements

L'écriture d'un roman, quoi qu'on en dise, n'est en rien solitaire (en tout cas, elle ne l'est pas pour moi). Je ne remercierai jamais assez Paul Beorn, qui croit en mes écrits bien plus que je ne saurais jamais le faire ; son soutien sans borne et ses conseils avisés ont permis à ce texte de voir le jour.

Merci à Manon Bousquet, Mélody Gervais, Anaïs La Porte, Mathieu Rivero et Elodie Serrano, pour leur écoute et leurs bêta-lectures éclairées. Je remercie aussi un certain collectif d'auteurs cher à mon cœur, véritable réconfort lorsque la plume est en peine.

Merci à Chrystelle Camus, mon éditrice, pour sa passion de l'imaginaire et sa confiance.

Merci, enfin, à mes parents.

Découvrez les ouvrages de science-fiction des éditions Nestiveqnen :



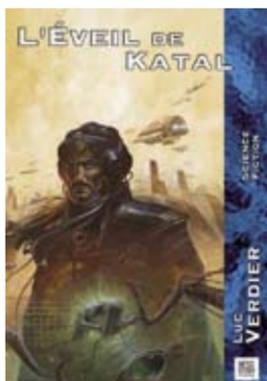
Le Sang des Héros
de Cyril DURR

L'apparition des suprahumains a profondément bouleversé le monde. Aux États-Unis, un service militaire a été mis en place pour encadrer les nombreux jeunes qui se découvrent des super-pouvoirs – aux effets parfois dévastateurs.

Les pouvoirs sont dangereux. La vérité l'est plus encore.

Pour que tout change
d'Armand CABASSON

Quatre adolescents sont emportés malgré eux dans la tourmente de la crise : l'usine où travaillent leurs parents entame une grève dure face au risque de fermeture. Le sentiment d'injustice et leur désir de révolte vont se combiner pour les pousser à commettre un passage à l'acte spectaculaire...



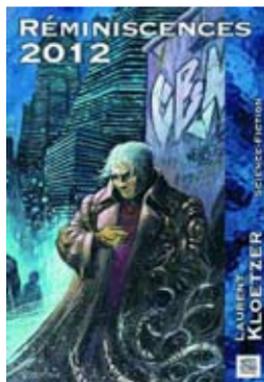
L'éveil de Katal
de Luc VERDIER

Tiré de sa retraite par le supérieur de son ordre religieux, le lecteur d'âmes Leuwin Verdiger se voit confier une mission pour le moins étrange. On le presse de se rendre sur une planète-prison pour y entendre les confessions d'un jeune humain condamné à mort.

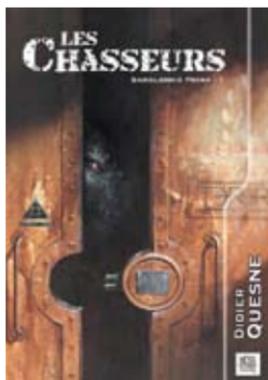
Réminiscences 2012
de Laurent KLOETZER

2012 – La ville s'étend à perte de vue.

Une maladie incurable s'en prend aux enfants du monde entier, les fauchant à l'adolescence et laissant les adultes impuissants. La jeunesse devient sauvage, zone dans les rues et retarde les effets du virus grâce à l'Acide, qui décape le cerveau et donne les yeux argentés.



Les Chasseurs – Sanglornis Prima 1
de Didier QUESNE



Laure est une étudiante en biologie qui s'inquiète des manipulations génétiques entreprises dans le laboratoire où elle fait sa thèse. Une nouvelle race hybride (les Sanglornis prima) est en train de prendre vie et se transforme en monstre dont l'intelligence égale la soif de sang.

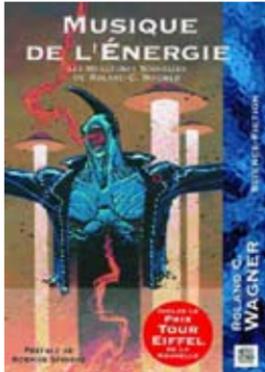
Lorsque les spécimens de laboratoire s'échappent, la chasse commence.

Mais qui est le gibier ? et qui sont les chasseurs ?

Dangereux élevage – Sanglornis Prima 2
de Didier QUESNE

Après l'extension des Sanglornis – une nouvelle espèce de carnassiers particulièrement hostiles – les hommes ont dû s'adapter pour survivre. Regroupés dans des villages ou des fermes fortifiées pour échapper aux attaques incessantes des Sanglornis, la vie s'organise tant bien que mal en autarcie.





Musique de l'énergie
de Roland C. WAGNER

Par sa capacité à jongler avec les genres et les styles, à plonger les lecteurs dans des univers variés et haut en couleurs, Roland C. Wagner nous fait ici la démonstration de son grand talent de nouvelliste.

Musique de l'énergie réunit les meilleures nouvelles de Roland C. Wagner.